PQ
297
H4

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

A QUOI RÊVENT

LES

JEUNES GENS

DU MÊME AUTEUR :

Poésie

Poèmes a Sylvie (1906), 1 plaq.
Evrynice (1907), 1 plaq.
La Flamme et les Cendres (1909), 1 plaq.
XI Portraits dont un de femme (1909), 1 plaq.
Petite Suite italienne (1909), 1 plaq.
Jardins a la française (1911), 1 plaq.
Vignettes romantiques et Turqueries (1912), 1 plaq.
Eglogues imitées de Virgile (1912), 1 plaq.
Deivæ Sacrum (1913), 1 plaq.

Roman

L'Instant et le Souvenir (*Calmann-Lévy*), 1 vol.

Critique

Lettres de la Religieuse portugaise (*B. Grassel*), 1 vol.
Ernest Reyer. — Quarante ans de musique (*Calmann-Lévy*), 1 vol.
Léonard. — Idylles et poèmes champêtres (*Sansot*), 1 vol.
Duclos. — Histoire de Madame de Selve (*B. Grassel*), 1 vol.

Emile HENRIOT

A QUOI RÊVENT LES JEUNES GENS

(Enquête sur la Jeunesse littéraire)

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE
HONORÉ ET ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEURS
5, quai Malaquais, 5

1913

3

PQ
297
H4

Il a été tiré de ce volume

25 exemplaires

sur papier de Hollande.

769860.

AVANT-PROPOS

La plupart des documents qui composent ce volume ont été réunis pour la première fois dans une série d'articles publiés par le *Temps* [1]. La diversité des tendances manifestées dans les lettres par les derniers venus parmi les écrivains qui comptent, les grands étendards brandis de part et d'autre, les éternels principes artistiques dont, à tort ou à raison, se réclamaient les représentants des écoles les plus contraires, certains événements nationaux qui provoquèrent chez l'élite comme dans le peuple une cohésion nouvelle et inattendue, avaient justifié à divers titres, et par les soins de l'actualité, la curiosité qui nous conduisit à poursuivre ces investigations. Où sommes-nous ? où allons-nous ? Telle est la question [2] que nous

1. Cf. *Le Temps*, numéros des 23 et 24 avril, 7, 13, et 27 mai et 4 juin 1912.

2. Voici le texte du questionnaire adressé à nos correspondants.

« Existe-t-il, à votre sens, ce que l'on est convenu d'appeler une « jeune école littéraire » ? Et, si elle existe, quels sont, d'après vous, ses espoirs, ses ambitions, son mot d'ordre, ses amitiés ? De quels maîtres se réclame-t-elle ? Quelles influences a-t-elle subies ?

Peut-on, d'autre part, la rattacher à quelque grande école nouvelle, semblable à ce que furent, successivement dans ce dernier siècle, le Romantisme, le Naturalisme, le Parnasse, le Symbolisme ? Quelles œuvres durables a-t-elle données ou pourra-t-elle donner ? Ou bien, vous semble-t-il, au contraire, que nous soyons dans une

avons posée à un certain nombre de nos confrères, plus particulièrement qualifiés que d'autres pour nous répondre au nom de la jeunesse littéraire, de laquelle nous sommes seulement préoccupés. Une lumière nouvelle serait-elle jetée, par ceux-là même qui y prennent part, sur la mêlée des lettres contemporaines et leurs diverses aspirations ? Nous l'espérions, nous l'espérons encore.

La commodité de retrouver en librairie de semblables manifestations, l'utilité, en quelque sorte, de ces références intéressantes comme toute contribution à l'histoire des lettres à telle époque, joint à ce mérite qu'elles avaient d'être les plus récentes, le succès qu'obtint, chez tous ceux auprès desquels nous cherchions des renseignements, d'abord, auprès de la critique et d'une notable partie du public, ensuite, cet essai des recherches, nous ont engagé à réunir en un volume facile à consulter et à manier ces documents et ces aveux. Nous avons eu la bonne fortune de trouver en MM. Honoré et Edouard Champion des éditeurs accueillants et avertis, à qui rien d'imprimé n'est étranger, pas même ce qu'ils publient, en sorte que nous leur sommes beaucoup redevables pour l'excellence de leurs conseils et de leur méthode.

Nous ne nous abusons pas, toutefois, sur la valeur des

période de transition entre deux mouvements, dans cette période incertaine qui précède les grandes rénovations de l'art et de la pensée ?

Je vous serais très obligé, Monsieur et cher Confrère, de me faire connaître votre sentiment sur ce sujet qui me paraît intéressant, soit que vous répondiez simplement aux questions que je vous soumets ici, soit que vous préfériez en envisager différemment l'objet, si elles vous paraissent mal posées. En un mot, *où sommes-nous*, et *où allons-nous ?* »

enquêtes. Leur utilité est nulle, si l'on considère uniquement leurs conclusions : on n'en peut tirer que d'arbitraires, comme toutes les fois que de tels faits particuliers on infère une loi générale. Est-on jamais certain d'avoir réuni *tous* les faits particuliers ? C'est le système de l'addition des voix, et celui du suffrage universel. On sait que ce dernier n'excelle pas.

Mais les enquêtes ont un mérite, qui est, sinon dans leurs conclusions, du moins dans leurs prémices. Elles suscitent, à propos de certaines questions, un nombre très abondant de points de vue et d'opinions et la réunion de renseignements divers, qui sont des documents et des faits. C'est parce que nous nous flattons d'en avoir réuni quelques-uns d'excellents, et qui parlent, que nous faisons à cette enquête les honneurs de la publication en librairie : elle ne nous en a point semblé trop indigne.

*
* *

Ce n'aura pas été une des moindres difficultés de cette enquête de dresser d'abord la liste de ceux dont nous entendions solliciter l'opinion. Il fallait que cette opinion fut celle de la jeune littérature ; faute de quoi nous dépassions à la fois et les limites que nous avions assignés à cette enquête et son but même. C'était donc reposer à nouveau ce problème délicat et fort ancien, encore qu'on ne l'ait jamais résolu : qu'est-ce qu'un jeune [1] ? A ne considérer que les dates, on risque beaucoup de se tromper.

1. Sous ce titre, un journal quotidien a, tout dernièrement, fait une enquête, puisque le vent est aux enquêtes : les résultats n'en ont pas été aussi définitifs qu'on eut pu l'espérer.

Tel jeune homme qui n'a pas vingt ans a parfois derrière lui un bagage imprimé beaucoup plus considérable que certains parmi ses aînés. A ne considérer que les œuvres, où délimitera-t-on dans celle d'un écrivain le moment précis où il cesse d'être un « jeune » ? — D'autre part, si un referendum institué par un journal pour donner un prince aux conteurs, par exemple, amène la révélation au public d'un prince des « jeunes » conteurs, la curiosité des reporters mettra soudainement en lumière les cinquante ou soixante années de l'élu. Enfin, si plus sagement on admet que c'est avec le succès qu'un écrivain cesse d'être « un jeune », on se voit conduit à supprimer de la liste des correspondants d'une enquête sur la jeunesse littéraire contemporaine tous ceux précisément dont le renom et le talent nouveaux jettent quelque lustre sur la génération qui monte. C'est pour éviter, à défaut d'autres, la plupart de ces difficultés, que nous avons choisi parmi nos contemporains les plus représentatifs, dans des milieux différents, de la jeune littérature, ceux dont on attend le plus, d'une part ; ceux dont la gloire, méritée ou non, est la plus récente ; ceux enfin dont les écrits se sont imposés au cours de ces dernières années avec plus de force que d'autres, et sur lesquels on peut le plus compter. Nous ne saurions avoir été complets, avoir interrogé tous ceux qui eussent pu répondre avec le plus de perfection à notre curiosité. C'est la faiblesse des enquêtes de ne jamais pouvoir être complètes. Le contraire serait trop beau : ce n'est rien de moins que la vérité qu'elles permettraient de joindre.

*
* *

Avant que d'entreprendre le dépouillement et le classement des réponses que nous avons recueillies, il paraît utile de préciser les conditions au milieu desquelles ces jeunes gens vont au combat.

Ils apportent dans cette façon d'examen de conscience où nous les avons publiquement conviés une subtilité, une ingéniosité, une netteté surprenantes et qui font d'eux, pour la plupart et avant tout, des critiques clairvoyants, bien plutôt que des créateurs. Ils savent ce qu'ils veulent. Aucun de ceux que nous avons interrogés ne s'est recusé — aucun, ou presque. Ils savent aussi très bien ce dont ils ne veulent plus. C'est précisément par là que l'on reconnaîtra dans ces jeunes penseurs un état d'esprit nouveau, et le plus souvent extrêmement différent de celui qui animait, voici vingt-cinq ans, symbolistes, décadents, instrumentistes et romans. La loi des réactions trouve ici une application curieuse. Comme l'on a vu les jeunes assistants du cénacle romantique repousser les néo-classiques, petit-fils amoindris de Racine et de Voltaire, le Symbolisme rompre net avec la tradition parnassienne, allons-nous assister aujourd'hui à la condamnation du Symbolisme par ces derniers venus? Ce n'est point le reniement de saint Pierre — mais presque. On verra plus loin comment, à l'exception d'un petit groupe (sur la « jeunesse » duquel il est bon de faire dès à présent quelques réserves), tous rejettent délibérément les préoccupations, les amitiés, les enthousiasmes de la génération qui florissait aux environs de 1890, et eut, autour de

Verlaine et de Mallarmé, les cafés de la rive gauche et le petit appartement de la rue de Rome pour points de ralliement.

Montaigne parle quelque part de ces nourrissons qui frappent le sein de leur nourrice après qu'ils en ont bu le lait : nos jeunes gens ne sont point si ingrats. Ils peuvent encore aimer les écrits de Verlaine et de Mallarmé, subir leur influence, plus ou moins nettement; ils n'en acceptent toutefois aucune discipline et n'en tirent que des leçons particulières. Mais s'il s'agit d'une esthétique, ce n'est plus celle que proclamaient, d'après ces écrivains, et d'autres, moins notoires, leurs devanciers, ceux qui furent la jeunesse entre 1890 à 1900. Cela tient à diverses causes qui ne proviennent pas seulement du jeu normal de l'action et de la réaction. Il faut compter que de nos jours les conditions matérielles de la production littéraire ne sont plus les mêmes qu'il y a vingt ans. Il y a moins d'hostilité et de prévention contre les lettres dans le public. La littérature est devenue « bourgeoise », une profession régulière, comme une autre, honorable même, et qui parfois — cela s'est vu — nourrit son homme, comme l'on dit. C'est un métier que d'écrire, et je prie que l'on ne prenne pas ce terme dans un sens péjoratif. On l'estime comme tel. « Désordre et génie », la romantique devise du romantique Kean de Dumas père n'a plus de sens aujourd'hui. A de rares exceptions près, la bohème a vécu ; ce n'est plus au café que s'élaborent tant de vers, de manifestes, que tant de livres sont rêvés. C'est chez soi, dans le silence du cabinet, le dos au feu, le ventre à table, entre de bonnes bibliothèques bien garnies, trop garnies, que s'accumulent désormais les

feuillets des romans et des poèmes nouveaux. La littérature a mis ses pantoufles ; je vous le disais, elle est bourgeoise. Nous voilà loin, n'est-ce pas ? de la Bohème chantée naguère par Nerval et le pauvre Mürger — loin aussi de ce « Malfilâtre ignoré », dont un vers illustre, mais menteur, dit que la faim le mit au tombeau, et de ce Gilbert, qui tira longtemps une gloire injuste d'une misère qui l'eut honoré, s'il l'avait connue.

Il faut noter encore que l'ambition de nos jeunes auteurs n'attend pas toujours d'être justifiée par des œuvres, et qu'elle s'éveille de bon matin ; que mépriser le journalisme paraît désuet, puisqu'aujourd'hui la plupart en vivent (les plus actifs, certes) ; que les prix littéraires pullulent, et faut-il croire, pas tant décriés que cela, à voir comme on les sollicite ; qu'enfin l'Académie française a retrouvé tout son prestige d'autrefois, surtout depuis qu'elle a ouvert ses portes aux deux maîtres les plus incontestés de la jeunesse actuelle et qu'il n'est pas besoin de nommer... Nous n'aurions garde de tirer des conclusions définitives de ces diverses considérations, d'un ordre assurément très matériel et secondaire. Mais à ces conditions de facilité, correspondent des goûts plus profonds, qui témoignent chez les jeunes gens d'un très remarquable état d'esprit nouveau : l'ordre, la santé, l'équilibre, la clarté, ce sont des mots que l'on entend souvent revenir depuis à peine quelques années dans leurs discours. On notera aisément d'un nom cette influence, en citant Goethe, et, plus près de nous, certains, qui s'en réclament, à des titres divers, ajoutent suivant les positions adoptées les noms de Barrès, de Charles Maurras ou d'Auguste Comte.

Il ne faut pas seulement ne voir là qu'un goût littéraire, une mode sujette à passer, — comme la mode. Cet appétit d'ordre et de clarté témoigne d'un besoin qui a des fondements plus profonds que de simples attitudes d'esthétisme. Ils disent ordre et clarté parce qu'il n'y a pas de santé sans ordre, ni d'intelligence sans clarté.

On était volontiers pessimiste, vers 1890, affaibli, énervé. M. Paul Bourget, dans sa préface du *Disciple*, a tracé de ses jeunes contemporains un portrait incisif et plein de vigueur, où il indiquait les raisons, qui apparaissent aujourd'hui historiquement vraies, de cet épuisement d'une génération née au lendemain de la guerre et toute bouleversée encore du grand choc national. Depuis, nos jeunes gens se sont ressaisis. Ils aiment l'énergie, l'action, la force, la robustesse et la virilité. Ils sont « sport », comme ils disent, d'ailleurs en mauvais français. Dans un petit manuel, venu à son heure, et rempli d'une excellente substance, un moraliste, M. Etienne Rey a tâché avec succès de démêler, comme M. Bourget le fit en 1889 pour ses contemporains fatigués, les raisons et les occasions de cette « renaissance de l'orgueil français [1] ». Nous y renvoyons ; ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin cette analyse. La conclusion à retenir, c'est que la jeunesse française s'est refait une santé ; on en attend avec confiance les résultats. A ne se placer que sur le seul plan littéraire, ils ne sont déjà pas méprisables.

En même temps que la jeunesse des lettres devenait plus virile, elle s'essayait à rendre un son plus grave et plus étendu ; elle élargissait le champ de ses observations

1. Cf. Note I, p. 121.

et de ses regards. Plus de petites chapelles, plus de tours d'ivoire. On reconnaît enfin qu'il y a de l'intérêt partout où il y a de la vie. C'est cette vie qu'une optimiste intelligence cherche à embrasser dans toutes ses manifestations. Un exemple frappant de cet universel désir de comprendre est l'intérêt très réel que prennent la plupart des jeunes écrivains à la politique. A l'indifférence, totale en ces matières, de la génération précédente, celle-ci a fait succéder un besoin et un goût très vif de prendre parti. L'anarchisme n'a plus cours que chez des écrivains dont la formation ne date pas de ces dix dernières années.

*
* *

Nous laisserons au lecteur le soin de tirer des réponses que l'on trouvera plus loin, la conclusion qu'il voudra. Les écrivains ici consultés sont unanimes, ou presque, à constater l'inexistence d'une grande école nouvelle ; ils ne voient pas d'utilité pour eux à en former une. C'est un point de vue. Il en est un autre, qui est celui de l'histoire littéraire. Si l'école n'existe pas, ses éléments sont presque tous rassemblés, et nous ne doutons pas, pour notre part, que d'ici une dizaine d'années, un professeur ne vienne, qui verra dans la réunion de ces éléments précisément cette « école » à laquelle il n'aura sans doute manqué qu'un nom. C'est aux manuels de littérature qu'il appartiendra, quelque jour, d'en trouver un. La consultation que nous donnons ici n'expose que les désirs et les espérances de la jeune génération. C'est — ainsi que l'indique très justement M. Jacques Boulenger dans la réponse qu'il nous a faite — c'est l'éternelle question des

anciens et des modernes qui se pose à nouveau, ou plutôt qui continue à se poser. Elle n'a pas bougé, depuis Boileau et Charles Perrault. Seulement les positions varient. Autrefois, aux temps du Romantisme, du Parnasse et du Symbolisme, les jeunes étaient modernes, d'un seul bloc, et n'avaient qu'une voix pour se prononcer contre les anciens. Hugo, Banville, Moréas, dans des préfaces retentissantes, l'ont, tour à tour, faite entendre. Ils voulaient « faire nouveau », traduire avec des moyens encore inédits des sentiments nouveaux ; d'où la prédominence, chez eux, de la question du style et de la technique, sur quoi portèrent tout leur effort réformateur, la recherche d'un mode d'expression plus en rapport avec la sensibilité du jour — d'où la question du style romantique, du vers libre symboliste.

Ces préoccupations ont aujourd'hui totalement passé de mode et d'intérêt. L'instrument, assoupli, perfectionné, renouvelé par les divers essais du dernier siècle, n'importe plus. Revenus au grand vers classique de Racine, de Chénier, de Hugo et de Verlaine, à la forte et souple prose de La Bruyère, de Stendhal et de Paul-Louis Courier, les jeunes de ce temps ne vont plus à l'assaut des positions occupées par les maîtres d'hier. Aucune époque n'a eu davantage le respect du passé que la nôtre. Ce n'est donc plus contre les générations qui l'ont précédée que celle-ci s'est levée. C'est dans ses propres rangs que se dispute l'actuel combat des modernes et des anciens. Dans la vaste mêlée des lettres, chacun a pris position, et ce n'est pas l'opposition de deux tendances et de deux écoles que l'on peut constater : mais de cinq, six grouppements, tous prêts à se proclamer, chacun, le plus moderne en

même temps que le plus raisonnable et le plus nécessaire, d'autant de tendances qu'il y a d'individus et de tempéraments. Il y a le parti de droite et le parti de gauche, les partis d'action et de réaction ; il y a ceux qui ne veulent entrer dans aucun parti, et qui forment le centre. Ce sont ces divisions générales que nous reproduisons ici pour la commodité du discours. Cette classification n'a, comme bien on pense, rien de définitif. Nous nous sommes bornés à solliciter des opinions, et les ayant reçues, à les classer avec méthode, pour être clairs. Sans doute ce classement peut-il sembler arbitraire, et avons-nous fait rentrer dans tel groupe, des individualités qui n'y devaient pas être bien à l'aise ? Cela ne va jamais sans fâcher beaucoup de correspondants susceptibles, des poètes, le plus souvent — *genus irritabile* — et fort châtouilleux quant à leur indépendance. Tel qui est « intensiste » n'accepte pas sans protester qu'on l'ait dénommé « paroxyste », et *vice-versa*. Nous avons été honni, pour ces causes. On nous a reproché, non sans amertume, une information défectueuse, en ce qui concerne certains groupements. Nous avons peut-être fait erreur sur la personne — et qui ne l'eût fait, dans cet indescriptible tohu bohu de noms dont quelques-uns ne sont pas tout à fait inconnus ? — mais nous ne croyons pas nous être fourvoyés quant aux idées. D'ailleurs ce grief n'eut pas manqué de nous émouvoir, si formulé avec décence, il avait trouvé un écho dans d'autres rangs que ceux d'où il était parti. Il n'en a rien été. Ainsi exprimé, isolément et sans mesure, ce reproche semble davantage provenir d'une vanité particulière traversée que d'une cause injustement méconnue. Il perd

donc beaucoup de sa valeur et de sa portée. Au reste, on le retrouvera tout au long, en note, avec d'autres témoignages que nous avons réunis [1].

Nous avons donc persisté dans le choix du classement que nous avons dit, un peu grossier, mais pas si arbitraire que l'on pourrait supposer. Nous avons seulement rétabli un peu plus d'ordre et de mesure dans cette enquête, sollicité des réponses nouvelles, tenu compte des protestations courtoises — il y en eut — et qui nous ont paru justes, corrigé mainte erreur de fait, que la presse des besognes journalistiques peut faire excuser ; pour le reste, si nous nous sommes trompés, c'est affaire d'opinion personnelle — et c'est, pensons-nous, davantage à la critique qu'il appartient de le dire, plutôt qu'aux particuliers de s'en indigner.

(Août 1912.)

1. Cf. Note II, page 125.

LA GAUCHE

I

LE NÉO-SYMBOLISME

Voici d'abord, par ordre d'ancienneté — car il faut noter, en passant, que ceux-là qui précisément se prétendent les plus modernes et les plus « jeune littérature » sont, à la manière des Jeunes Turcs, en général, parmi les aînés de la nouvelle génération et se réclament de la tradition symboliste la plus pure, mais vieille de vingt ans déjà, et plus — voici d'abord le groupe d'écrivains réunis autour de la revue la *Phalange*, dernière colonne du vers-librisme et porte-étendard des disciples directs et non repentis de Mallarmé, de Laforgue et de René Ghil. De tous les représentants de ce groupe que nous avons interrogés, M. Jean Royère seul a répondu. Sa réponse suffira. On peut considérer qu'elle vaut autant pour ses amis que pour lui-même. M. Jean Royère, on le sait, défend avec ardeur des idées qui furent chères à presque tous les jeunes gens de 1890, et la *Phalange*, qu'il mène au combat depuis déjà un certain nombre d'années, eut très bien pu tenir son rang, à une virgule près, entre la *Vogue* et la première série des *Ecrits pour l'art* dont elle n'est en quelque sorte que le succédané ; la plupart même de ceux qui collaborèrent, voici vingt ans, à celles-ci, forment encore le meilleur de la rédaction de celle-là.

Le moindre mérite de la réponse de M. Jean Royère à notre questionnaire ne sera certes pas la netteté. Différente par là des écrits coutumiers de M. Royère, elle est précise autant que claire.

M. Jean Royère.

Répondant à votre enquête, je forme le vœu qu'elle éclaire le public et les écrivains sur les directions littéraires de l'heure, car je ne crois pas que les poètes surtout sachent où ils vont, ni ce qu'ils font. Je n'aperçois pas le moindre embryon « d'une jeune école littéraire » mais au contraire la plus grande confusion. De cette nébuleuse doit-il sortir un monde ? Espérons-le. Le mot décadence est du mauvais français.

Puisque rien n'a remplacé ce qu'après tant d'autres vous appelez le Symbolisme, j'en conclus que le Symbolisme est encore maintenant la seule poésie vivante : et, de fait, de jeunes poètes de 45 ans, comme Claudel, Jammes, Nau, que l'on peut rattacher au groupement symboliste, me paraissent très dignes de leurs chefs de file. Parmi les « jeunes » de 25 à 35 ans, ceux qui ont une valeur — inutile de citer des noms — découlent plus ou moins directement de l'esthétique dont Rimbaud, Verlaine, Laforgue et Mallarmé furent, avec Villiers, les initiateurs. Le reste est trop impalpable pour être saisi.

Il ne m'est pas possible de voir une école dans le *Racinisme* par exemple ou le *Disciplinisme* de quelques-uns : ce sont là de simples fumisteries. Beaucoup de jeunes poètes ignorent l'orthographe : c'est insuffisant pour mériter de former une école, à moins de chercher à faire un calembour. Innombrables sont les *arrivistes*, mais cette école-là est de tous les temps et elle ne compte plus ses chefs-d'œuvre. Inutile encore de rappeler le refrain de Tailhade :

Le meilleur veau
C'est encor Jean Rameau,

car maintenant le troupeau est trop grand pour que l'on puisse distinguer le meilleur veau. Les jeunes n'ont créé quelque chose qu'en prose et j'apperçois de très intéressants émules de notre pauvre Charles-Louis Philippe et d'André Gide. Je crois très sérieusement que là est l'avenir de notre poésie, dans la prose de ces « Mallarméens » : excellente et sûre matière à poèmes. Peut-être de ce beau creuset un nouveau vers jaillira-t-il quand celui qui nous sert depuis cinq cents ans sera enfin mis au rencart. En attendant, je mets tout mon espoir dans cette prose que Mallarmé confondait prophétiquement avec le vers.

II

LES LOUPS

Rue de La-Tour-d'Auvergne, une chambre modeste, décorée de photographies nombreuses avec d'éclatantes dédicaces, des portraits de Hugo, de Verhaeren, de Jean Richepin, de Zola. Un moulage en plâtre du masque de Chopin voisine avec celui de Beethoven. C'est la tanière des « Loups » — ou plutôt de leur grand meneur, M. Belval-Delahaye. Je fus le voir, — et il me reçut magnifiquement. Dès l'abord, je le priai de bien vouloir m'exposer le programme et les idées des « Loups ». Ainsi se sont nommés un certain nombre de jeunes artistes, poètes, peintres, musiciens, qui se plaisent aux grands carnages et sacrifient à la beauté et à l'art immortel ceux qui ne les satisfont point. Ils se réunissent de temps en temps, dans des cafés, et ils donnent à ces réunions le nom de « Hurle-aux-Loups ». Elles se tenaient naguère au Quartier Latin, chez Procope : mais les mânes de Voltaire, de Diderot, de Duclos, de Piron, de Marivaux, qui l'autre siècle y fréquentaient, n'ont point dû trop bien s'accommoder de ces modernes et tonitruants confrères. Ils émigrèrent. C'est à Montmartre que désormais les « Loups » se rassemblent, et en attendant l'aurore, chantent, récitent des vers, discourent, vouent aux Gémonies les faux artistes et les mauvais écrivains, et d'aventure, mangent en effigie M. Abel Hermant ou Mme Lucie Delarue-Mardrus...

M. Belval-Delahaye.

M. Belval-Delahaye ne répondit pas, à proprement parler, à mes questions. Les Loups n'ont pas de doctrine, et ils ne se soucient guère de critiquer, de fixer des nuances, de noter des valeurs.

« Nous sommes des loups, me déclara mon hôte d'une voix forte, et ses paroles se revêtaient d'un éclatant lyrisme. Nous faisons appel à tous les déshérités de l'art, à tous les écrivains sincères, à tous les chemineaux du rêve. Nous ne sommes pas une école — mais une bande. Jusqu'à vingt ans j'ai été, moi qui vous parle, garçon boucher. J'ai découvert l'Art, en lisant Hugo, Lamartine, Villiers de l'Isle-Adam, Jean Richepin, J'ai porté mes premiers vers à François Coppée, timidement. Je ne savais pas mon métier, mais je chantais... »

(Et M. Belval-Delahaye redresse son front, qui est vaste, et secoue une opulente chevelure.)

« Nous sommes plusieurs, beaucoup, unis comme des frères par la misère et l'amour du Beau. Nous voulons que le poète, fol ou non, endosse la camisole de force du rythme, qu'il traite n'importe quel sujet dans n'importe quel genre ; nous nous sommes voués passionnément à l'épique, au pur lyrisme, à l'art exalté... Nous voulons faire de l'art exalté... Fils tard venus des romantiques, nous ne renions ni le Parnasse ni le Symbolisme. Nous hurlons nos vers à la lune, résolus à teinter la neige épaisse et blanche des littératures trop blanches du sang épais de nos victimes, du sang clair de nos blessures.., Si nous sommes des loups, c'est que la littérature contemporaine

comprend trop de chiens qui, pour le bénéfice d'une pâtée régulière et solide, font au public toutes les concessions, accordent à la bêtise et aux vices humains tous les sourires... C'est à ces faux artistes que nous avons déclaré une guerre sans merci, nous, les parias de la plume, les forçats de la pensée, les frères humains des fauves du nord, des loups hurleurs ; nous, les artistes, les errants aux grands fronts, aux yeux ardents, aux crocs féroces, aux appétits faméliques... Nous avons conscience d'être la vraie jeunesse, la force et le cerveau de France, et j'ai déjà écrit quelque part que nous pourrions arrêter ou faire la révolution future !... »

Ici je demandai, par curiosité personnelle, à M. Belval-Delahaye de me fixer sur sa religion politique. Il parut surpris, puis hésitant, comme s'il s'efforçait de donner à sa pensée une forme mesurée : « Je suis plutôt, dit-il, un républicain de 1848... »

« Mais, repris-je, vous n'êtes pas sans ignorer ce mouvement de néo-classicisme, de traditionnalisme intégral, dont se réclament tant de jeunes gens ? Et Maurice Barrès ? Et Charles Maurras ?... » M. Belval Delahaye ne répondit pas. Au demeurant ces noms ne lui disaient rien. Il continua :

« Non..., nous voulons faire de l'art pur, de l'art tout seul... de l'art exalté... Nous ne sommes pas une école, nous sommes des frères unis, et nous accueillons tous ceux qui viennent à nous. Le temps n'est plus aux classifications étroites et aux manifestes d'école ; la faillite des mots en *isme* est complète... Nous sommes les poètes de la vie ardente, de l'enthousiasme, de la joie, de l'héroïsme et du soleil... Parmi les morts, nous aimons et reconnaissons comme « loups » Hugo, Verlaine, Rollinat, Lamar-

tine, Samain... Parmi les vivants, nous réclamons Gorki, Han Ryner, J.-H. Rosny aîné, Edmond Haraucourt, et surtout notre grand loup Jean Richepin, qui a écrit la préface de notre *Anthologie des loups...* »

Et M. Belval-Delahaye me tendit un gros livre publié par « les Loups, maison d'édition », qui est une sorte de florilège où se lisent les noms et les œuvres choisies de M. A. Belval-Delahaye, de Jean Ott, de Pascal Bonetti, de C. Gandilhon-Gens-d'armes, de Edouard d'Hooghe,.., bouquet de fleurs sauvages et romantiques, pour lequel Jean Richepin a écrit une ardente préface — Jean Richepin qui se souvint d'avoir été, lui aussi, un loup [1].

1. Depuis le jour où je fis à M. Belval-Delahaye la visite dont il est ici question, M. Belval-Delahaye s'est occupé avec une activité particulière de l'élection du prince des poètes, qui, au printemps dernier, passionna quelques écrivains. Il n'est pas indifférent de rappeler cette élection. On sait que M. Paul Fort fut choisi par 338 suffrages et que c'est au poète des *Ballades françaises* que revint l'honneur de prendre en main le sceptre poétique qu'avant lui Leconte de l'Isle, Mallarmé et Léon Dierx avaient tenu tour à tour ; M. Belval-Delahaye fit en faveur de M. Paul Fort une campagne mémorable et véhémente, à laquelle le succès a donné raison.

III

L'ÉCOLE PAROXYSTE ET SES DÉRIVÉS

Voici maintenant, parmi les avant-derniers venus dans les lettres — car on ne saurait jamais se vanter d'y arriver le dernier — un groupement assez serré, et qui s'exprime, avec des modes différents, mais assez voisins tout de même, par la voix de trois revues « pur-jeunes » : les *Rubriques nouvelles*, la *Renaissance contemporaine* et l'*Heure qui sonne*. Elles réunissent autour de leurs directeurs, M. Nicolas Beauduin, M. Paul Verola, M. Robert Veyssié, des poètes, des essayistes, des critiques, Gaston Picard, Jean Thogorma, Marcel Hervieu, Jean Héritier, Pierre Laflèche... Ces jeunes gens forment véritablement une école. Ils acceptent d'être classés, d'un seul bloc, sous une dénomination unique, et cette bonne volonté simplifie de beaucoup la tâche de l'historien, lequel a pour mission, comme chacun sait, de ranger les hommes, les choses et les œuvres dans des catégories, avec un grand luxe d'étiquettes.

Ces écrivains, pour ne point prêter à confusion le moins du monde, s'intitulent *Paroxystes*. Ce mot est tout un programme. On ne saurait mieux prendre position [1].

1. Nous nous sommes trompés, paraît-il, sur ce point. Plusieurs, parmi les écrivains cités, protestèrent. (Cf. Note II). Nous pensions que le fait d'obéir aux mêmes tendances suffisait pour être classés dans un même groupe : l'union, qui fait la force en politique, ne la fait point, paraît-il, en poésie. Ces jeunes gens sont des frères, disions-nous. Ils ne veulent point l'être. Ce sont donc des frères ennemis.

M. Nicolas Beauduin.

Au reste, M. Nicolas Beauduin, auteur des *Cités du verbe* et des *Poèmes paroxystes*, a formulé, avec beaucoup de foi et de précision, son sentiment.

Pour lui, des tendances nouvelles se font jour, aboutissant à un vaste courant, un mouvement qui est « la synthèse épique de notre époque et dont il ne dépend pas de nous de retarder ni d'avancer la venue ». Le « paroxysme » est l'expression de la frénésie, de la fougue, des contrastes violents de notre époque bouillonnante et heurtée.

« Nous y retrouvons tous les desiderata de tant de jeunes créateurs, continue M. Beauduin, qui n'a pas peur des mots, le pathétique de la plénitude, l'objectivation des états radiants de l'âme, etc., et dont les petites écoles en *isme* de ces dernières années ne sont, à des titres divers, que les réjouissantes ébauches et les prodromes. »

Il va de soi, pour qui pénètre, non sans quelque effort, le sens un peu rebelle à première vue de ces formules — que le Symbolisme est laissé assez loin derrière eux par ces novateurs qui le trouvent un peu trop ésotérique. Et sans nier d'ailleurs « la valeur des apports de la génération précédente », M. Beauduin et ses amis se détournent des hésitations d'hier pour se rapprocher de ce que Mallarmé nommait « la nation vivante », et d'une « approximation sans cesse plus audacieuse de l'*idée de vie...* »

Ayant jeté ces vues critiques autour de soi, M. Nicolas Beauduin de s'élever à un concept éminemment philosophique du poète. Le « paroxysme » procédera d'un idéalisme convaincu. « Le poète nouveau, dit M. Beauduin, n'est plus, comme ses aînés romantiques et symbolistes, l'humble esclave de ses sensations, mais en quelque sorte *le maître du monde.* » Ce poète découvre l'univers par une *intuitive illumination.* « Nous pensons le monde, affirment les Paroxystes ;

c'est pourquoi — forcément ! — nous le recréons. Nous sommes donc lui, et il est nous. Nous vivons de sa vie, et il vit en nous, au fond de notre vision intérieure, participant ainsi à notre activité propre... »

Et M. Nicolas Beauduin, qui veut être entendu, précise sa pensée en la développant. « Que l'on comprenne bien. Pour nous, il n'existe rien d'extérieur à l'âme ; il y a le Cosmos dont elle fait éternellement partie — monde homogène, lié à la conscience. La pensée et l'action sont identiques. Ainsi il n'existe qu'un monde, intérieur, pensé, voulu, que nous possédons, activons, intensifions, exaltons incessamment, au gré de notre sensibilité toujours en éveil, que nous extériorisons et dont nous vêtons les apparences — qui ne sont toujours ainsi que le reflet de nos états psychologiques, devenus par notre ferveur des états éminemment lyriques...

Nous voilà loin, n'est-il pas vrai ? de la conception du poète romantique tel que Théophile Gautier le comprenait : « Un homme pour qui le monde extérieur existe. » Ce n'est pas non plus le poète uniquement impressionnable et hypersensible qu'avaient voulu les symbolistes. Mais entre ces voies qui s'entre-croisent au plus fort de la mêlée littéraire, où pensez-vous que les idées de M. Nicolas Beauduin le doivent conduire ? — Au classicisme, ni plus ni moins. Car « le poète doit avant tout être un créateur de beauté. Et malgré son désir de rendre la vie, le vrai ne doit pas pour lui primer le beau. En cela peut-être nos tendances sont-elles classiques, au sens vrai du mot. « L'art — ou bien alors il ne faut plus parler d'art — est une élimination et un choix. C'est aussi « une exagération à propos », un groupement d'éléments de conscience, plus vrai que la réalité même, parce qu'il satisfait mieux que toute réalité à certaines de nos tendances. Supprimez ce choix, mais supprimez aussi la synthèse personnelle à l'artiste. Il n'y a plus alors création, mais reproduction. »

« En opposition donc avec le naturalisme des parnassiens

et le Romantisme et le Symbolisme esclave des sens, le « paroxysme » s'élève au-dessus du monde de la sensation ; il le convertit en une œuvre libre de son esprit et le domine pour atteindre aux idées qu'il *sensibilise à son gré*. C'est que la *pensée domine le véca.* »

Ainsi les professeurs de philosophie enseignent-ils à leurs disciples que le monde n'existe qu'au fond de nous-mêmes, et que les objets qui frappent notre vue, le feu qui brûle, l'eau qui mouille, le froid qui gèle ne sont que les vaines illusions de nos sens abusés.

Les paroxystes demandent à l'*exaltation lucide* la nourriture de la vie intérieure, de quoi atteindre enfin, à force de spiritualité, à « la réalité de l'être ». L'âme, placée par la persistance d'une idée fixe émotionnelle que l'on appelle « états radiants », touche de la sorte à un état médiumnimique, triomphante extase qui l'égale au reste du monde. C'est ainsi que nous pensons voir dans la fameuse Pythie de Delphes le premier en date des poètes paroxystes.

Au demeurant, M. Nicolas Beauduin ne craint pas que « l'école du bon sens », l'école des « Ponsard et des Casimir Delavigne de notre époque » ose lui venir opposer ses raisons ou son ironie. Et fort grave, il conclut — ce qui ne fera de doute pour personne : « Nous sommes loin, on le voit, d'envisager la poésie comme un amusement. »

IV

L'UNANIMISME ET SES ALENTOURS

De tous les mouvements qui s'imposent à l'attention des lettrés, dans la vaste mêlée actuelle, et particulièrement dans ce parti de gauche de la jeune génération, il faut reconnaître, de l'avis même de la plupart de ceux qui n'y ont pas souscrit et que leurs goûts entraînent même dans des directions très opposées, que le plus important, le plus complet, le plus satisfaisant aussi est l' « Unanimisme ».

L'Unanimisme est une école. Il a des disciples[1], un chef reconnu, M. Jules Romains ; un programme assez nettement délimité ; et comme toute école celle-ci ne répugne ni au dogmatisme, ni même à certaines exagérations, desquelles il ne faudrait d'ailleurs pas trop s'indigner. Il y a beaucoup de choses justes dans ses théories — voire des choses reconnues justes et démontrées depuis longtemps... Mais ce qui est mieux, il y a du talent chez plusieurs de ceux qu'entraîne à sa suite M. Jules Romains, et chez M. Jules Romains. On peut ne pas aimer ce talent ; mais il serait injuste de refuser à ces écrivains un mérite certain : ils cherchent. « Je cherche en gémissant », a dit Pascal, et ce n'est pas là la moindre raison de son pathétique.

M. Jules Romains.

Les idées directrices de l'Unanimisme, son fondateur, M. Jules Romains, nous les a lui-même exposées en ces termes :

1. Il a même des dissidents.

L'idée même d' « Ecole littéraire » semble ne pas être en faveur auprès des meilleurs esprits de ce temps. Je ne connais rien encore des résultats de votre enquête ; mais je suis persuadé que beaucoup de réponses reviendront à ceci : « Que nous parlez-vous d'école ! de mot d'ordre ! de doctrine commune ! Il n'est plus question de tels enfantillages. Aujourd'hui chacun suit sa voie et fait pour le mieux, sans se soucier de théories. Une Ecole ? Fi ! Il y a des tempéraments et des individualités ».

Je ne me dissimule pas que cette désaffection est due en grande partie à quelques tentatives malheureuses qui se sont succédé depuis 1895. De ces tentatives, les unes, comme le naturisme, manifestaient plutôt une généreuse ardeur de jeunesse qu'une tendance interne, qu'un besoin profond de l'époque ; elles manquaient de nécessité ; et n'étant point dès l'origine indispensables, ne surent pas davantage le devenir par la qualité et la maîtrise des œuvres. Les autres, comme le synthétisme, l'impulsionnisme, le futurisme, etc..., ne témoignaient que d'une extrême naïveté dans l'ambition littéraire, et ne purent que nous amuser comme des fantaisies de potaches.

Le résultat ? vous le voyez. Les écrivains de valeur redoutent le discrédit que quelques apprentis bruyants ont jeté sur la notion d'Ecole, et même lorsqu'ils se sentent unis par des liens précis et étroits, ils répugnent à les affirmer devant le public.

Une pareille attitude prouve, chez ceux qui l'observent, de la discrétion, de la distinction. Mais je la crois dangereuse. Nous perpétuons ainsi l'anarchie de la littérature, le désarroi du public ; nous enlevons aux critiques intelligents et de bonne volonté — il n'en manque pas — le

moyen de débrouiller la situation, et de l'expliquer à leurs lecteurs. Une anarchie prolongée me semble aussi funeste en art que dans l'état politique. Ceux qui comptent, parmi les nouveaux écrivains, ceux que leurs œuvres ont déjà mis en lumière savent très bien où ils vont, et ce qu'ils veulent. Qu'une pudeur inopportune ne les empêche pas de le dire.

Il n'y a pas de mouvement artistique ni d'Ecole sans un mot pour les désigner. Ce mot peut être dépourvu de sens intrinsèque, comme « la Pléiade », « le Parnasse » ; il peut être vague et malaisément justifiable comme « le Romantisme ». N'importe ! Le terme s'impose, et se charge peu à peu de signification.

Donc l'usage paraît s'établir, en France, et dans les milieux littéraires étrangers qui s'intéressent à nos dernières tentatives, d'appeler « Unanimisme », « Mouvement unanimiste », « Ecole unanimiste », le groupe d'écrivains qui se sont distingués depuis cinq ou six ans par leur effort novateur. Il serait facile de chicaner longuement sur la valeur de ce terme, d'en contester l'euphonie ou l'exactitude. Discussions oiseuses. On ne s'attarde plus à chercher si les mots « autobus », « aéroplane », sont bien ou mal faits ; on les emploie.

Beaucoup de gens ont entendu parler de l'Unanimisme, et savent confusément de quoi il s'agit. J'aimerais aujourd'hui les renseigner dans le détail. Mais il y faudrait des développements trop considérables. Je me contenterai d'indiquer les traits essentiels.

Comme toutes les écoles du passé, l'Unanimisme se caractérise par un certain mode d'expression et par une source, inconnue auparavant, d'inspiration. Je commen-

cerai par le mode d'expression, pour plus de clarté, et bien que l'ordre contraire semble le plus naturel.

Ce mode d'expression a reçu le nom d' « expression immédiate », de « poésie immédiate ». Qu'est-ce que cela veut dire? Nous opposons l' « expression immédiate » à l' « expression discursive », dont toutes les Ecoles du passé se sont servies. Est *discursive* toute forme littéraire qui *discourt* sur la réalité, c'est-à-dire qui nous offre un enchaînement d'idées rationnel et logique *à propos* de la réalité, qui présente une *vue de l'esprit* sur la réalité. Est *immédiate* toute forme littéraire qui s'efforce d'exprimer la réalité sans *intermédiaire logique*, que cette réalité soit psychologique ou extérieure. Je crains d'effrayer par trop d'abstractions, et je prends des exemples. Racine est discursif. Phèdre nous *expose*, en somme, la conception qu'elle se fait de sa passion, le point de vue sous lequel elle l'envisage. Ce n'est pas sa passion, ce n'est pas son âme qui se révèle à nous par un cri direct, par une prise de conscience immédiate. Certes, comme Racine est un grand poète, cet exposé discursif ne nous arrive pas tout sèchement. Il est en quelque sorte mouillé de sensibilité, oint d'harmonie. Mais entre ce qu'éprouve Phèdre et ce qu'elle énonce, il y a la différence qui sépare le réel d'une interprétation abstraite du réel. Hugo est discursif, soit qu'il développe sa vision de l'histoire, soit qu'il orchestre les idées philosophiques et sociales de son temps. Les symbolistes sont discursifs, mais d'une façon qui leur est propre. Ils sont, pour mieux dire, *indirects*. Ils traduisent la réalité non par un discours plus ou moins orné, mais par des fictions imaginatives, par des emblèmes. L'allégorie, quoi qu'ils en aient, est leur tour original.

La poésie, la littérature unanimiste, au contraire, veut être un jaillissement spontané du réel et de l'âme. Entre la vie et nous, nous refusons d'interposer l'écran de la raison abstraite. Et nous n'essayons pas davantage de nous dérober par le symbole.

Voilà pour l'expression ; mais reste la question principale : qu'exprimons-nous ?

Ici l'unanimisme se révèle comme un sens nouveau, comme une intuition inédite du monde. Jusqu'à maintenant, la littérature n'a exprimé que l'âme individuelle, et que les relations entre les âmes individuelles ; elle n'a décrit l'univers que tel qu'il apparaît aux individus. L'unanimisme veut exprimer aussi l'âme des groupes humains, des collectivités vivantes, et décrire l'univers tel qu'il est perçu par les collectivités. Une famille, une rue, une foule, une ville, ce n'est pas seulement quatre, cent, mille, un million d'individus. Il y a là des êtres entièrement nouveaux, qui élaborent des faits de conscience entièrement nouveaux. Nous tâchons de les saisir et de les formuler. Si l'on y réfléchit on reconnaîtra, je pense, que le domaine de la littérature n'a jamais reçu un accroissement plus considérable. Et certes, nous ne disons pas que l'âme individuelle cesse de nous intéresser ! Au contraire, nous en enrichissons l'étude puisque nous en reculons les limites. L'âme d'un homme d'aujourd'hui ne nous apparaît pas seulement dans son cercle restreint, circonscrite à un *moi* étroit et précaire. Nous la voyons baignée dans l'âme d'êtres plus vastes que l'homme, plus puissants que lui. Si nos adversaires avaient quelque bonne foi, ils nous concèderaient d'une part que l'unanimisme rajeunit et précise avec éclat ce

sentiment aussi vieux que vague de l'union de l'homme avec le monde ; d'autre part qu'aucune doctrine n'est plus conforme à l'esprit de notre époque, à ses tendances profondes. Car ne sommes-nous pas le temps des grandes villes, des foules, des meetings, des assemblées, des multitudes mouvantes, le temps des problèmes collectifs, des vérités collectives ?

Enfin l'unanimisme renouvelle le sentiment religieux. Je crois que William James n'eût pas fait de difficulté à reconnaître que le frisson d'une âme individuelle aux prises avec une âme collective, d'un homme prenant conscience d'une rue ou d'une foule, est une *expérience religieuse* aussi valable que n'importe quelle autre.

De qui nous réclamons-nous ? De nous-mêmes d'abord et de la vie présente. Mais nous saluons des précurseurs : Whitman, Zola, Verhaeren ; le Hugo de quelques poèmes, le Baudelaire des *Tableaux parisiens* et des *Poèmes en prose*. Rimbaud et Paul Claudel ont pressenti la vertu de l' « expression immédiate », Bergson en a donné la justification métaphysique.

Quels sont les écrivains unanimistes ? Distinguons deux zones : ceux qui, comme Georges Chennevière, Pierre-Jean Jouve, moi-même, font leur tout ce programme ; ceux qui, comme Charles Vildrac, Georges Duhamel, René Arcos préfèrent des affirmations plus générales, moins strictes, et ne consentent pas volontiers à formuler une doctrine ou à adopter une étiquette.

Les œuvres ? En poésie, le *Printemps*, de Chennevière ; le *Livre d'Amour*, de Vildrac ; *Ce qui naît*, de René Arcos ; *L'Homme en tête*, *Selon ma Loi*, de Duhamel ; *Les Ordres qui changent* et *Les Aéroplanes* de Pierre-Jean Jouve ;

mes livres : *La Vie unanime*, *Un Etre en marche*, etc.

En prose : le roman de Jouve : *La Rencontre dans le Carrefour* ; les études critiques de Duhamel ; l'*Etape nécessaire*, de Luc Durtain que tant de liens rattachent à nous ; mes *Puissances de Paris*, mon roman *Mort de Quelqu'un* ; la *Technique poétique*, de Vildrac et Duhamel ; mon *Manuel de Déification*, etc...

Au théâtre : *La Lumière* de Duhamel et mon *Armée dans la Ville*, jouées toutes deux l'an dernier à l'Odéon.

Nos espoirs ? Ils sont très grands.

J'ajouterai que nos ennemis sont innombrables.

M. Georges Duhamel.

Après M. Jules Romains, la parole appartenait de droit à M. Georges Duhamel, critique, poète et auteur dramatique unanimiste [1]. Sa réponse est précise. Si elle vient répéter en certains endroits et presque dans les mêmes termes quelques-unes des affirmations de M. Jules Romains, elle ne laisse pas moins entendre un son personnel.

C'est une entreprise dangereuse de résumer en quelques lignes ce qui vient de constituer, pour moi, la matière d'un volume entier de *Propos critiques*, d'un volume qui vous donnera prochainement toute clarté sur mes convictions...

Si par *écoles* vous entendez de petits groupes improvisés et bavards, je dirai : il n'y a pas une jeune école littéraire,

1. M. Georges Duhamel s'est ému de cette triple dénomination d'unanimiste. Nous lui donnons bien volontiers acte de sa courtoise protestation. On lira plus loin (Note II, page 125) sa lettre, qui fixe un curieux point d'histoire des lettres de ce temps.

il y en a plusieurs, il y en a beaucoup trop. Si par école vous entendez un *mouvement* net, sûr de ses mobiles, résolu dans ses désirs, soucieux de définir sa place sur le vaste terrain des lettres, de justifier les résultats par les formules et les formules par les résultats, je vous répondrai : Assurément, un tel *mouvement* existe.

Un poète, un écrivain, ne valent que par ce qu'ils apportent de neuf, et dans la mesure où ils augmentent le trésor de la race, c'est bien évident. Or le premier souci de qui désire innover doit être d'écarter de son esprit, aux meilleures heures, tout ce qui a été déjà réalisé.

Les jeunes écrivains dont je voudrais parler savent que, pour être *eux-mêmes*, ils ne doivent être ni néo-classiques, ni néo-romantiques, ni néo-symbolistes, ni naturalistes attardés. Je ne parle pas du Parnasse, qui n'était déjà qu'un « néo-quelque chose » et que n'ont point sauvé des individualités de grande valeur.

Si un art qui n'imite ni Racine, ni Hugo, ni Leconte de Lisle, ni Mallarmé mérite déjà toute attention, il faut qu'il affirme, après avoir nié.

L'enseignement récent, double et contradictoire du Naturalisme et du Symbolisme, atteste l'opportunité d'une littérature capable de trouver dans la réalité même de la vie les raisons d'un idéalisme.

Or, le Symbolisme s'achève : l'art sera *direct* et le public sera tenu quitte pour longtemps des nobles ombres et de l'allégorie. Point essentiel !

Le Naturalisme a vécu : que la littérature n'ignore rien de la vie, mais qu'elle ne prenne pas l'apparence photographique des êtres pour leur vérité. L'art n'est pas reproduction, mais transposition.

Si l'on abandonne l'allégorie, que ce soit pour revenir au modèle même. Que l'*homme* soit de nouveau et pour longtemps l'objet d'une immédiate contemplation. Tout le reste n'est que décor. Quant à Dieu... mais n'avons-nous point parlé de l'homme !

Une *forme* n'a jamais impunément servi de matrice à toute une série de chefs-d'œuvre. Pour le poème, il faut absolument compter avec les dernières tentatives métriques : le vers classique et le vers romantique ont glorieusement servi... D'ailleurs les techniques nouvelles ont fait leurs preuves; il n'est plus permis de les ignorer.

Les maîtres vivants dont il faudrait parler sont : Claudel, Verhæren, Mæterlinck, Jammes, Paul Fort, Paul Adam, Gide, Barrès, Régnier, Vielé-Griffin, etc... (Vous le voyez rien n'est moins sectaire...) Je veux prononcer à part le nom du grand poète que fut Walt Whitman. Mais la meilleure façon d'admirer ces hommes considérables est de ne les plus imiter.

Une énergique tentative vers un art direct, humain, idéaliste et vivant est déjà marquée par des œuvres nombreuses. Je citerai, au hasard, parmi les plus récents poèmes : *Le Livre d'Amour*, de Charles Vildrac, *La Vie Unanime*, de Jules Romains, *Ce qui naît*, de René Arcos, *Le Printemps*, de Georges Chennevière. Des romans comme *Mort de Quelqu'un* ont fortement ému les écrivains et la critique. Au cours de l'année dernière, l'Odéon a donné aux idées que je défends ici plusieurs importantes consécrations : mais il ne m'appartient pas d'en parler davantage...

J'ai cité quelques noms, il y en a d'autres. J'écrirai encore ceux d'André Spire, Jacques Copeau, Luc Durtain,

Paul Castiaux, Jean Schlumberger, Georges Périn, Henri Hertz, P. J. Jouve, J. R. Bloch, etc... Que le grand public ne s'étonne point : ces noms, plus tard, lui deviendront familiers. Et puis n'est-il pas question d'une *jeune* école ?

J'ose l'affirmer, monsieur, il y a là tous les signes d'un renouveau. Remarquez-le, je ne prononce pas le mot de renaissance, il a perdu toute signification. Et puis, il n'y a que les choses mortes que l'on s'efforce de faire renaître.

M. P.-J. Jouve.

« Il n'existe pas d'école unanimiste » prend soin de déclarer M. P.-J. Jouve, un des poètes les plus curieux de ce groupement dont M. Jules Romains est le plus important représentant. Nous publions toutefois la réponse de M. P.-J. Jouve après celle de M. Duhamel, en les réunissant sous cette classification très générale d'*Unanimisme*. Ceci, pour la commodité du discours ; mais nous prions qu'on accorde pas à ce classement une signification trop précise. D'aucuns ont déjà protesté là contre. M. P.-J. Jouve proteste par avance, pour sa part. « Ecole unanimiste — d'aucuns disent whitmaniste... de telles étiquettes, écrit-il, sont d'un usage commode, elles suppléent par l'indétermination de leur caractère et par leur malléabilité à la pauvreté d'esprit de nos critiques ». C'est au nom de cette malléabilité, et non point pour chagriner M. P.-J. Jouve, que nous le rangeons ici sous la dénomination que nous avons dite.

Il n'échappe pas au critique loyal et un peu averti des questions techniques, que la jeune école, dont on doit attendre le renouvelement des genres, est actuellement formée, existe et se développe. Parmi tant de manifestations hétérogènes et bruyantes, le travail de cristallisation

qui aboutit à une « école » ne saurait être visible pour tous; il est d'ailleurs discontinu et procède par sautes bruques. Mais, en ces dernières années, ont surgi des œuvres viables, une commune direction. Voilà le fait contre lequel les polémiques ne peuvent rien.

J'emploie le mot « école » pour les commodités du langage. Ce vocable prête à équivoque, car il semble répondre à une organisation, en vue d'un enseignement. Mais puisqu'il réunit des œuvres aussi dissemblables que celles de Hugo, de Lamartine et de Vigny, il peut encore nous servir. En tous cas, il ne saurait s'agir d'une hiérarchie de puissances, mais seulement d'un certain groupement d'activités orientées dans un même sens.

Le Symbolisme a rompu avec une forme trop rigide et appauvrie; la poésie a par là même acquis des moyens techniques plus nombreux. Mais c'est à Verhaeren, à Jammes, à Claudel et à Paul Fort que nous devons une direction. A la suite des essais symbolistes, et plus puissamment qu'eux, leurs œuvres ont contribué à former une *matière nouvelle de poésie lyrique*, essentiellement adéquate à la réalité moderne et à la forme d'esprit que cette réalité nous impose. Ce fut un long effort plus avoué, vers un art simple et direct, procédant d'une vision intuitive et renouvelée. — Nommons enfin Walt Whitman, qui nous fut révélé plus tard, et dont la richesse primitive nous a beaucoup appris.

A ces grands écrivains revient l'honneur d'avoir déterminé des formes poétiques actuelles. A vrai dire, ils nous ont transmis certaines méthodes et certains soucis. Car les œuvres qui les continuent sont d'abord résolument *elles-mêmes*, originales d'une nouveauté naturelle et non

déguisée. Elles savent qu'il n'est pas d'art viable sans découverte. Leurs règles esthétiques ? Elles tiennent en peu de mots. Tout art procède d'une intuition plus ou moins profonde et dont l'émotion s'inscrit de certaine manière ; les œuvres que voici veulent réaliser une pénétration directe ; c'est-à-dire qu'un souci *d'économie* — bien accordé aux nécessités de l'existence moderne — les détermine à rechercher l'expression la plus nue, la plus dépouillée d'artifice et de rhétorique, la plus exactement *collée* à l'entrevision initiale de l'esprit.

Un tel art dénudé et sobre, nous pouvons en parler comme d'une réalité, puisqu'il existe dans des œuvres. Je cite pour mémoire : *La vie unanime, Un être en marche, Deux poèmes, l'Armée dans la Ville, Mort de Quelqu'un* de Jules Romains ; *Selon ma loi, la Lumière, Compagnons* de Georges Duhamel ; *le Livre d'Amour* de Charles Vildrac ; *Ce qui naît* de René Arcos ; *le Printemps* de Georges Chennevière ; la *Joie Vagabonde* de Paul Castiaux ; *Notes et Poèmes, Notations, Poèmes choisis* de Théo Varlet ; *Poèmes* de Léon-Paul Fargue ; *Les Aéroplanes, Présences*[1] de P. J. Jouve, etc.

Ecole *Unanimiste*, — d'aucuns disent *Whitmaniste*... De telles étiquettes sont d'un usage commode, elles suppléent, par l'indétermination de leur contenu et par leur malléabilité, à la pauvreté d'esprit de nos critiques. Il y a aussi les équivoques intentionnelles.

— Il n'existe pas d'école *unanimiste*. L'unanimisme est un ensemble de conceptions qui alimentent l'art puissant de Jules Romains et lui appartiennent, en propre. Aucune

1. Sous presse.

des autres œuvres que j'ai citées n'offre de préoccupations semblables. Plusieurs d'entre elles avèrent des directions idéologiques contraires. — L'étiquette ne saurait donc correspondre à la réalité des faits. — On parle aussi de *Whitmanisme*[1] à propos de Duhamel. Je n'aurais pas de mal à démontrer que l'art de *Compagnons*, par des soucis de mesure et d'équilibre, par son antagonisme calculé entre les lueurs vives de l'intuition et les périodes de stylisation harmonieuse, offre tous les caractères de notre tradition classique. On prouverait aussi, par les textes, combien la richesse toute en nuances d'un Vildrac est bien de notre esprit et de notre langue, et s'oppose à la plénitude brutale des *Feuilles d'Herbe*...

C'est sans doute aux thèmes traités, et plus généralement à l'attitude de l'artiste, que nous devons les méprises. — Une sorte d'élan généreux et tendre porte les poètes vers les hommes; qu'importe si ce noble désir nous fut légué par un Whitman ? — Ce qui doit être considéré, ce sont des *formules techniques nouvelles :* en voici.

Ne cherchons donc pas d'épithète, pour ce mouvement très marqué, et dont l'importance se mesure au nombre des haines qui lui sont dès maintenant acquises. Le temps se chargera du soin de désigner, sous un même nom, des efforts parallèles. Constatons seulement l'existence d'un art bien défini, dont les formes sont diverses et pourtant étroitement parentes; d'un art qui s'oppose, de par sa liberté, sa richesse d'inattendu, sa claire conscience de soi, à tout ce qui se recommande de traditions formelles :

1. M. H. Ghéon, la *Nouvelle Revue française*, juin 1912.

symboliste, parnassienne, romantique ou classique ; d'un art qui n'a rien non plus des tumultes de Verhæren, des douceurs fraîches de Jammes, de l'humour attendri de Paul Fort, de la rudesse primitive de Whitman... — d'un art qui apporte *autre chose*. Il me semble impossible qu'on n'aperçoive pas, par comparaison, combien les soucis sont nouveaux, et nouvelle la manière de parler.

V

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Voici un groupe d'écrivains réunis autour de M. André Gide, dans la *Nouvelle Revue Française* [1]. C'est peut-être à tort que nous rangeons à gauche tant d'esprits d'un intellectualisme si raffiné et si aristocratique dans l'hermétisme de leur petit groupement. Ils sont toutefois aux extrêmes avant-postes de la pensée contemporaine. Ils y occupent une place très particulière. Il convenait de le noter en passant.

M. Jacques Copeau.

M. Jacques Copeau, qui publiait naguère dans l'*Ermitage* des chroniques dramatiques extrêmement ingénieuses et pénétrantes, et dont le théâtre des Arts monta l'an dernier l'adaptation scénique des *Frères Karamazof*, de Dostoïewski, est l'un des plus actifs collaborateurs de la *Nouvelle Revue Française*. Je ne sais si M. Copeau nous donne dans sa réponse l'expression de la pensée commune qui gouverne cette revue où le talent, les idées et les goûts de tous ses rédacteurs sont également significatifs. Du moins M. Copeau semble-t-il assez représentatif d'un état d'esprit des plus intéressants.

1. Depuis que ces lignes sont écrites, M. André Gide a cessé, nous dit-on, de diriger la *Nouvelle Revue française*, pour des raisons qui nous sont mal connues. La chose ne modifie point les considérations qui vont suivre : elles n'ont d'intérêt que général.

« Où nous en sommes et où nous allons », mon cher confrère ?... Il faut interroger ceux qui le savent : des hommes d'un jugement très avisé ou très sommaire, et qui ne sont point engagés dans les alternatives de la création. Pour qui s'efforce sincèrement à créer, les grandes questions se reposent à neuf, quotidiennement ; et nulle évidence théorique ne permet de relâche à une recherche, qui est toujours inquiète pour demeurer toujours féconde.

Il est vrai que, de temps en temps, certains « mots d'ordre » sont prononcés dans la jeunesse, certains points de ralliement fixés. Mais on tiendrait imprudemment pour dogmes d' « écoles littéraires » ces systématisations hâtives où de jeunes écrivains veulent enfermer leurs premières certitudes. Elles leur facilitent des essais naïfs. Et le nom dont ils les baptisent, c'est celui de leur première victoire sur l'inconnu de la beauté. Conquête provisoire, en faveur de laquelle plus d'un ne tardera pas à se repentir de s'être trop tôt décidé.

Les hommes qui ont aujourd'hui plus de trente ans, ont fait plusieurs « écoles ». Ils ont vu le Naturalisme mourir. Ils ont assisté à la naissance, à l'épanouissement et au déclin du Symbolisme. Ils ont subi des influences étrangères. Les plus forts, les plus cultivés d'entre eux ne renient pas leurs premiers enthousiasmes au profit de quelque formule nouvelle où se trouverait enfermé le secret décisif. Ils cherchent moins la nouveauté qu'ils ne sont ambitieux de plénitude. Ils ne méconnaissent pas les influences qu'ils ont traversées et dont ils se sont enrichis ; et les grandes voix qu'ils ont entendues résonnent encore à leur oreille. Mais le moment de leur maturité marque aussi celui de leur émancipation. Les voici libres,

pour réaliser. Les tendances contraires qui, successivement, se disputèrent leur énergie, l'ont pour ainsi dire exercée, aguerrie. Elles la préparaient à rechercher cet équilibre, à cultiver cette harmonie, à assumer cette discipline où nous voyons maintenant qu'elle aspire, et où certains veulent discerner les éléments d'une renaissance classique.

De cette renaissance de l'idéal classique, l'enquête que vous menez fera sans doute beaucoup parler. Elle aidera peut-être à la définir, — ce que tant de gloses n'ont encore pu faire. Pour moi, j'aime que les aspirations d'aujourd'hui soient rattachées à ce beau mot de *classicisme*, — pourvu qu'on n'en fasse pas seulement une étiquette littéraire, mais qu'il désigne surtout une attitude de la volonté, une qualité de l'âme ; pourvu que rien d'humain, rien de vivant n'en soit exclu, ni cette notion de recherche et d'invention, faute de quoi la culture est stérile ; si c'est être classique, enfin, que porter à l'achèvement de son expression, au point suprême de sa perfection, de son style, un sentiment, de quelque profondeur qu'il vienne, de quelque obscurité qu'il sorte, de quelque région, la plus infréquentée de l'être, qu'il soit né.

Mais je me sens peu qualifié, je l'avoue, pour répondre comme il conviendrait aux questions que vous posez. Les idées générales m'intimident. La critique qu'il m'est arrivé de faire m'a conduit à chercher dans les œuvres et chez les écrivains ce qu'ils avaient de particulier, d'intime, de secret, plutôt que leurs caractères communs ou leurs ressemblances. Et enfin, parlant de l'effort, des espoirs de toute une génération, comment ne risquerait-on pas de lui prêter, sans le vouloir, ses propres dispositions ?

Où va la nouvelle génération, il ne m'appartient pas de l'affirmer ; je ne me flatte point de connaître le but, mais j'admire l'effort dont je suis témoin. Il y a une jeunesse — laissez-moi l'appeler : la jeunesse — qui est belle d'ardeur positive et de désintéressement : intelligente, cultivée, laborieuse, elle est passionnément éprise de la vie mais sans imprudence, généreuse avec sagesse, sérieuse et non désabusée. Je crois que chaque jeune homme d'aujourd'hui est soutenu, inspiré par le sentiment profond de « préparer quelque chose », de collaborer selon ses forces, en faisant sa tâche, à quelque chose de plus important que la gloire personnelle, et qui est le relèvement de notre grandeur nationale. Cela, du moins, j'ose le dire avec assurance.

LA DROITE

I

L'ÉCOLE CRITIQUE

A l'extrémité opposée de la nouvelle génération se trouve une sérieuse cohorte de jeunes gens disciplinés, rangés autour de différents pavillons taillés, semble-t-il, dans un même drapeau : le groupe de l'*Action Française*. Ce n'est pas seulement au figuré que ceux-là constituent le parti de la droite : il faut encore compter avec eux si l'on passe sur le terrain politique ; c'est surtout sur ce plan qu'ils présentent une cohésion parfaite.

A ne traiter que de lettres, on admirera volontiers, chez la plupart de ces écrivains, dans leurs revues, la *Revue critique des idées et des livres*, l'*Action française mensuelle*, les *Guêpes*, un esprit d'analyse remarquablement subtil et fin. Ce sont surtout des critiques et des partisans. Ils jugent, ils fixent des nuances à merveille ; et ce qui est très bien, ils jugent d'un seul point de vue, d'un point de vue dogmatique. Il condamnent le romantisme, le culte des individus ; ils se réclament du seul classicisme, et le XVIIe siècle est l'objet de leur admiration totale. Leur programme est un ; attachés à détruire, ils envisagent une reconstitution entière de l'édifice moral, social, politique, économique, artistique de ce temps. Sans entrer dans l'examen de ces idées qui dépasserait de beaucoup les limites de cette enquête, voici les opinions de quelques-uns des meilleurs de ces combattants.

M. Eugène Marsan.

M. Eugène Marsan ne voit d'abord dans l'ordre des innovations systématiques que l'Unanimisme de M. Jules Romains qui puisse compter, encore que gâtée par une métaphysique innocente et des bizarreries voulues, cette école ne soit que l'utilisation poétique d'une idée juste, mais déjà vieille.

« Pour les autres « écoles », ce ne sont que des extravagances plus ou moins sincères. L'exagération d'une seule idée a été l'erreur de toutes les écoles du XIXe siècle : Romantisme, Parnasse, Symbolisme. *Il y a classicisme dès que l'art est complet.*

« C'est ce que s'efforce de démontrer la jeune Ecole critique, qui a pour point de départ l'œuvre de M. Charles Maurras (certaines petites notes littéraires, en appendice de *Trois idées politiques*). On reproche à cette école de conseiller le pastiche et l'imitation des auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècle. Mais qui nous fait ce reproche, si ce n'est précisément ceux-là mêmes qui s'évertuent à pasticher les romantiques et les symbolistes, perpétuellement ? Oui une jeune école critique existe. Inutile de vaticiner à son sujet : l'avenir dira si d'elle sortira une œuvre. D'ailleurs, je pense que la critique est une création. Mais en admettant que nous soyons des « sacrifiés », nous aurons du moins préparé des matériaux pour ceux qui viendront après. L'influence de nos idées se fait déjà sentir plus ou moins fortement sur un ensemble d'individus qui, volontairement, demeurent isolés, répugnent aux théories, s'efforcent seulement d'écrire de bons livres bien construits et vivants, sur le même mode que les plus grands maîtres... »

M. Henri Clouard.

M. Henri Clouard, qui fait la critique littéraire à la *Revue critique des idées et des livres* fait entendre un langage assez semblable à celui de M. Marsan, dans sa réponse. Celle-ci vient développer les mêmes idées, mais la manière dont ce développement est conduit mériterait déjà à lui seul qu'on le retint. « J'ai cru bien faire, nous écrivait-il par manière de préambule en nous faisant tenir sa réponse à notre enquête, en m'étendant un peu sur les desseins du petit groupe dont je fais partie. Si tous vos correspondants font de même pour leurs groupes respectifs, vous pouvez espérer un peu de netteté. Mais que d'isolés ! Ceux-là vous donneront sans doute des vues plus générales, et plus désintéressées... »

Depuis l'Ecole romane, je ne vois rien qui puisse faire croire à une orientation nouvelle des lettres françaises. En prose ni en poésie, dans le roman ni au théâtre, une œuvre de jeune ne rallie les jeunes et n'est tournée nettement vers l'avenir. En poésie, le vers traditionnel bénéficie de la gloire de Moréas et l'on y voit revenir un barbare comme Verhæren, un primitif comme Jammes, l'un et l'autre d'ailleurs de moins en moins intéressants. Ceux qui restent fidèles au vers libre sont insipides et obscurs. Tous manquent de thèmes et marquent le pas.

Or il y a pourtant quelque chose de nouveau dans la jeunesse, et qui du reste étend son influence sur les générations d'âge mur. Donnons tout de suite à cette influence son visage et son nom : Charles Maurras.

Si quelques écrivains ont repris le goût de la pureté des lignes, de l'ordre du cerveau, du choix et de la volonté dans l'art, de la continuité française en même temps que

du type normal de l'homme, c'est à Maurras que nous le devons. Nous devons aussi à Pierre Lasserre d'avoir mis en circulation une synthèse des vues de Maurras. En 1908, je tentai moi-même d'éprouver les principes de ces maîtres sur la jeune littérature, dans une enquête de la *Phalange* qui déchaîna de furieuses colères. Par la suite, la *Revue critique des idées et des livres* entrait dans la mêlée. Mais je n'hésite pas à dire que le maigre fascicule mensuel des *Guêpes* aura été le centre du mouvement. C'est là que Jean-Marc Bernard, Raoul Monier, Eugène Marsan, Maurice de Noisay et moi-même avons appelé les sots et les malfaiteurs par leur nom et que nous avons mis assez de passion lucide au service de l'intelligence française.

Voilà donc un groupe de jeunes gens qui se rattache à un grand mouvement de la pensée contemporaine. Ce groupe est tout à fait à part, et c'est ce qui fait son importance.

En effet, ce n'est pas avec des manifestes (et des poèmes pour les illustrer) que nous arrivons au public ; ce n'est pas la préface de la littérature de demain que nous écrivons ; et notre mouvement existe en dehors des œuvres que chacun de nous pourra donner. Nous sommes les gens qui, dans un grand danger commun, jettent l'alarme, puis cherchent le salut.

L'époque est si bouleversée que toute sottise peut espérer avoir cours ; le pays étant privé de centre (de chef, pour parler net), la société ayant ses cadres et son ordre rompus, ne fournissent plus le public nécessaire aux écrivains et qui entretient le goût : il s'ensuit que nous ne sommes plus à même d'assimiler des éléments étrangers qui dès lors ne peuvent que nous corrompre. On le véri-

fie à chaque instant. Quand, par exemple, nous prouvons que le vers-libre en langue française n'est pas viable, nous croyons devoir observer que les « inventeurs » du vers-libre furent ce que nous appelons *des métèques*.

Ceci vous fera soupçonner que nous ne sommes pas précisément des traditionalistes. *Nous ne voulons pas qu'on nous attache cette étiquette ;* elle est équivoque, elle n'a même aucun sens, puisque tout ce que nous sommes obligés de détester existe et vit dans notre tradition depuis plus d'un siècle. Une campagne dont je m'honore est celle que j'ai menée contre les doctrines de l'*Occident*, qui représente, lui, le pur traditionalisme. En réalité, ce qu'on a cru devoir appeler notre traditionalisme n'est qu'une interprétation critique du passé, c'est-à-dire une attitude de notre raison.

Ainsi, d'une part, nous nous groupons autour d'un certain nombre de principes sans lesquels l'art s'écroule. Nous prenons la défense de l'art contre les conséquences du faux dogme de l'évolution, parce que nous croyons qu'il y a un art littéraire permanent, dont les nécessités se confondent d'ailleurs avec celles du social et de l'intelligible... Et, d'autre part, nous nous replions sur les lignes essentielles du génie français, sur la tradition psychologique des Stendhal, des Laclos, des La Rochefoucauld, je veux dire sur un parti-pris de lucidité. C'est par là, c'est à cause de ce parti-pris, sur lequel peuvent frissonner de si belles passions (mais des *passions conscientes*), que Barrès est notre maître. C'est par là que nous nous opposons aux troupes iconoclastes de la sensation et à celles de la sensibilité brute (Verhæren, Huysmans, Loti, Jammes, etc,), aux esclaves de la vie quotidienne et trop

élémentaire (Flaubert, Coppée, etc.), aux prêtres aveugles du mot et de l'image décorative (Hérédia, Henri de Régnier, etc.), bref, à tout ce qui menace la propriété de l'intelligence et l'humanisme éternel.

Ce que nous édifions, vous le voyez, c'est une critique. Les lettres contemporaines n'ont pas de besoin plus urgent. Hors de là, tout autour de nous, il me semble que chacun travaille de son côté et qu'on ne peut savoir de quoi sera fait demain [1].

M. Jean-Marc Bernard.

M. Jean-Marc Bernard, qui dirige en province une mordante et vivante revue, *les Guêpes*, précise à son tour ce qu'il faut entendre par ces mots : renaissance classique. Ses distinctions ne sont peut-être pas inutiles.

En dehors — et au-dessus, les dominant — des innombrables petites écoles qui naissent et meurent tous les ans, il existe un mouvement de renaissance classique dont on peut trouver un peu partout les signes avant-coureurs, indépendants de tout manifeste et de tout dogmatisme. Des écrivains isolés, se rencontrant, s'aperçoivent qu'ils avaient des haines et des amours communs.

1. Revenant sur certaines conclusions tirées de cette enquête, dans le *Temps*, M. Henri Clouard consacrait à quelques-unes des idées que nous avons réunies dans ce volume une pénétrante étude dans la *Revue critique*. Il y expose ses points de vue ; nous reproduisons cet article plus loin (Note III, page 130). On consultera également avec profit le livre où M. Henri Clouard développe l'essentiel de la réponse qu'on vient de lire : LES DISCIPLINES, NÉCESSITÉ LITTÉRAIRE ET SOCIALE D'UNE RENAISSANCE CLASSIQUE. (*Les lettres dans la nation. — L'erreur des traditionalistes. — Esquisse d'une théorie de la France. — Un dilettantisme à la barbarie. — Les marches du classicisme*). Marcel Rivière, éditeur, 1912.

L'historique de ce mouvement intellectuel peut être assez brièvement résumé.

Lorsque s'épanouissait le Symbolisme, à peu près seuls un Anatole France, un Jules Lemaître suivaient les exemples de nos vieux maîtres classiques. Barrès également, disciplinant de plus en plus son farouche tempérament romantique, édifiait une œuvre que M. Henri Clouard a si heureusement définie : *les marches du classicisme*. De son côté, Charles Maurras, dans la *Revue encyclopédique* et la *Gazette de France*, écrivait ces remarquables pages critiques que les jeunes hommes d'à présent, désireux d'une discipline, relisent avec une fièvre lucide.

En 1890, avec la volonté de lutter contre les influences barbares et de remettre en honneur les chefs-d'œuvre classiques, Jean Moréas, en compagnie de Charles Maurras, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys et Ernest Raynaud, fonda la fameuse *Ecole Romane*. Son existence fut brève ; mais il n'en demeure pas moins que l'Ecole romane est la source du grand mouvement littéraire contemporain.

Sur toute cette période, plutôt confuse, on voit planer l'ombre bienfaisante de Mistral.

Quinze ans plus tard seulement, on apercevait les premiers signes du prochain renouveau classique. On peut en découvrir de nombreux, en 1905, dans les réponses de certains écrivains à l'enquête de MM. Georges Le Cardonnel et Charles Vellay sur la *Littérature Contemporaine*. Enfin paraît en 1906 *le Romantisme français* de Pierre Lasserre, livre puissant qui souleva des colères encore inapaisées. Les signes alors se multiplient. Deux ans après

l'apparition du livre de Lasserre, M. Henri Clouard commence dans la *Phalange*, sa remarquable enquête sur « la littérature nationale ». Puis, en 1910 Charles Morice pose nettement la question dans *Paris-Journal*. Il demande aux écrivains, musiciens, peintres et sculpteurs les plus connus s'ils croient à une prochaine « renaissance de l'idéal classique ».

Partout, dans les provinces comme à Paris, se fondent de nouvelles revues, révélant au public étonné de jeunes écrivains qui rejettent franchement les théories symbolistes et l'héritage des romantiques. Car, de toute évidence, Parnasse, Naturalisme et Symbolisme forment la queue du Romantisme. La même doctrine individualiste fait le fond de ces écoles qui ne se distinguent que par de simples préférences particulières. Ce sera la force de Charles Maurras d'avoir constaté la filiation de ces divers mouvements et de n'avoir pas voulu excepter, de sa haine contre la barbarie, le Romantisme, père de toutes les erreurs décadentes.

Qu'entendons-nous donc par classicisme ?

Nous l'avons écrit maintes fois. Nous entendons par classicisme : l'adoption nécessaire d'une méthode de penser, de travailler, capable de soutenir, diriger et universaliser notre personnalité et nos instincts... Nous ne prétendons rien abandonner du classicisme ni du Romantisme. L'un et l'autre nous les avons dans la peau, dans le sang. Mais nous les voulons *à leur place*. Le Romantisme n'est pas autre chose qu'un élément littéraire, le classicisme est un principe. Ce qui revient à dire qu'il n'y a point de Romantisme, ou mieux : que l'œuvre d'art n'est jamais romantique. Ce qu'il y a ? Ceci : des éléments romantiques

qui concourent à la construction d'un chef-d'œuvre lorsqu'ils ont été classés.

Il ne s'agit donc pas, pour les néo-classiques, de refaire quelque chose, mais simplement de choisir entre une discipline et une absence de discipline.

M. Pierre Hepp.

Un jeune peintre, doublé d'un critique averti, M. Pierre Hepp, nous fait parvenir le clair et convaincu acte de foi rationaliste que voici, qui prend sa place logique, sur un plan un peu différent pourtant, après les consultations qui précèdent.

L'attitude négative adoptée par la génération littéraire qui précéda la nôtre excluait toute solidarité d'action. Le fractionnement par cénacles en était la suite naturelle. Nos tendances maîtresses y sont contraires. Le désir général où nous sommes de renouer la tradition classique nous interdit toute « bande à part ». Nous avons du reste cessé de croire, comme les romantiques, que l'artiste est un être d'exception, chargé d'une mission divine, et, comme nos aînés immédiats, qu'il faut vivre sans contraintes, en marge de la société. D'un commun accord, nous revenons en toutes choses aux vues simples et normales. Nous ne craignons rien tant que le cabotinage.

Ce qui nous sépare le plus nettement de nos prédécesseurs, c'est une aversion manifeste pour le dilettantisme égotiste et pour l'ironie pessimiste. Un puissant besoin d'architecture et de logique, voilà ce qui nous caractérise. Nous voulons de l'ordre, de la clarté, de l'équilibre et de la politesse ; nous fuyons la confusion,

le sentimentalisme vague, l'enflure et le trompe-l'œil. Nous cherchons en somme à remettre au point notre goût, à retrouver une base fixe, une stabilité, un centre de gravité intellectuel. Ce sont là soucis de constructeurs où je me plais à voir l'annonce d'une « grande rénovation ».

Par fatalité de naissance, nous tenons des parnassiens quantité de notions, heureusement élargies, mais nous ne nous rattachons volontairement pas plus à eux qu'aux symbolistes. Au point de vue spéculatif, c'est à Nietzsche et à Charles Maurras que nous devons en masse nos principales lumières. Au point de vue psychologique, nous devons beaucoup à Maurice Barrès et à Paul Bourget qui nous ont rendu la conscience des réalités morales pendant que Paul Claudel et Madame de Noailles nous rendaient le sens de la vénération.

Si nous savons en fin de compte tirer parti des richesses que nous acquit la curiosité nihiliste de nos aînés, si nous pouvons y introduire le classement qui leur manque et les organiser en synthèse hiérarchique, nous n'aurons à redouter de notre formalisme aucune sécheresse, aucune fadeur, aucune étroitesse et nous préparerons, en ce qui dépend de nous, un bel avenir aux lettres françaises.

II

L'ÉCOLE SPIRITUALISTE

Contrairement à la doctrine philosophique du même nom, le Spiritualisme, école littéraire, est de date assez récente. Je crois même qu'elle n'est pas antérieure à 1912. Cette école malgré son jeune âge n'a pas été sans faire pas mal de bruit dans le monde des lettres, et son début fut un coup d'éclat, sinon de maître. C'est à une œuvre éminemment spiritualiste, l'*Eléve Gilles*, que l'Académie française décerna pour la première fois son grand prix de littérature. Il n'en fallait pas moins pour susciter la cabale — car la cabale existe. Dans le même temps que M. André Lafon se voyait donc attribuer la petite fortune attachée à cette haute distinction, M. François Mauriac, dont M. Maurice Barrès, voici deux ans déjà, avait en un élogieux article de journal révélé au public le nom et le premier livre, *Les Mains Jointes*, M. François Mauriac attirait à nouveau sur lui et le groupe qu'il représente l'attention de la critique. Répondant au nom de la jeunesse littéraire à l'encyclopédique enquête de la *Revue Hebdomadaire* [1] sur la Jeunesse, M. François Mauriac n'avait pas craint de formuler contre la plupart des maîtres reconnus par la quasi unanimité de cette jeunesse, au nom de laquelle il pensait parler, maints griefs qui ne laissèrent pas de soulever quelque scandale. M. Mauriac n'aimait pas Renan et il le disait à haute voix. C'était manquer du sens de l'ironie. M. Mauriac n'aimait pas Henri de Régnier,

1. Cf. La *Revue Hebdomadaire*, n° du 6 avril 1912.

et il ne le cachait point. C'était manquer de goût, assurément. Toutefois ce qu'il importait de noter, dans les affirmations de M. Mauriac, c'était ses raisons. Elles procédaient d'un anti-intellectualisme — le mot est de M. Emile Faguet — des plus violents, réaction directe contre les philosophes dont l'influence marqua le plus les esprits au cours des vingt-cinq dernières années, Auguste Comte, Renan, Taine. Au rationalisme et à l'esprit critique on opposait les raisons du cœur et le sentiment. On les opposait trop, peut-être, à cet esprit critique, fait de méfiance et d'ironie intelligentes : au point, sans doute, de ne se pas garder suffisamment des idées générales. « Ah ! que ce faux bonhomme de Renan nous ennuie, disait M. François Mauriac. Nous avons peine à croire qu'il ait pu enchanter ses disciples, au point que les derniers d'entre eux, prisonniers de leur esprit critique, s'essayent à des affirmations.... »

Ce n'est point vainement, pour lui, que M. François Mauriac s'y essaie à son tour. Il affirme volontiers la jeunesse d'aujourd'hui à son image — son image de piété, dirait-on plaisamment.

Affirmer, c'est un des avantages de la foi. On sait aussi ses inconvénients. Aussi bien, sans proclamer en la formulant la doctrine du groupe spiritualiste, M. François Mauriac s'avouait spiritualiste. On lui prêta la fondation officielle de cette école, la création d'une revue spiritualiste : et une revue, n'est-ce pas le porte-parole d'un groupe, d'une école ? Je crois que M. Mauriac a protesté. Les éléments du « spiritualisme » se trouvent dans son enquête ; il a des amis qui partagent ses idées. A juste titre ou non, l'école spiritualiste existe. On la nomme, on cite ceux qui en font partie, et l'Académie française en couronnant l'œuvre de l'un d'eux a virtuellement reconnu son existence. D'autres se sont formées, qui n'avaient point de si brillants parrainages que celle-là.

On nous passera ce préambule un peu long ; il s'imposait,

avant la publication de la réponse de M. François Mauriac à notre questionnaire.

M. François Mauriac.

Je ne vois pas seulement une jeune école littéraire : les écoles abondent, il s'en établit chaque jour. Mais un très petit nombre offre quelque intérêt et beaucoup de ces jeunes gens ressemblent à ceux dont parle Maurice Barrès lorsqu'il dit : « Des enfants dominateurs pétaradent, qui disparaîtront bientôt » ! Voici les groupes qui méritent, je crois, qu'on y attache de l'importance :

Les néo-classiques, disciples de Charles Maurras et de Pierre Lasserre. Ils ont la haine du Romantisme qui se confond (pour eux) avec l'individualisme. Ils veulent échapper à toute influence étrangère et se conformer exactement à l'esthétique du XVIIe siècle. Ils se méfient trop de l'inspiration pour que nous puissions attendre d'eux une formule nouvelle, une rénovation de l'art, comme vous dites — ce sont avant tout des théoriciens et des critiques. D'ailleurs on le pressent dès qu'on lit le titre de leur Revue : *la Revue critique des idées et des livres*. — En face d'eux, voici autour de la *Nouvelle Revue française* des jeunes gens qui estiment au contraire que nous ne devons pas nous condamner à une servile imitation des classiques. Car les classiques n'ont pas tout dit. Des régions sont en nous qu'ils n'ont pas explorées. On voit ici que ces jeunes gens se rattachent aux symbolistes et que bien loin de redouter ceux que les néo-classiques appellent des *métèques*, ils méditent avidement les littératures septentrionales. Pour exprimer la part la plus

mystérieuse d'eux-mêmes, ils sont obligés de ne point tenir compte de l'art poétique traditionnel. Le vers libre seul leur convient et ils redoutent si peu l'obscurité qu'ils la recherchent et s'y complaisent — (leur maître André Gide n'aime pas les œuvres « d'accès facile »). C'est là leur faiblesse. De ces chercheurs, on serait en droit d'attendre un ordre nouveau. Mais tandis que les néo-classiques se méfient trop de l'inspiration, les jeunes gens de la *Nouvelle Revue française* se méfient trop du bon-sens.

Cependant que ces différentes chapelles s'excommunient les unes, les autres, des hommes cependant travaillent à l'écart, et c'est dans leurs œuvres que nous trouverons des raisons d'espérer « une rénovation de l'art et de la pensée ». Il y a aujourd'hui trois grands lyriques dont bien peu de jeunes gens évitent la séduction : Paul Claudel, Francis Jammes, Charles Péguy. — Je ne peux dans une lettre que, je pense, vous souhaitez courte, développer les raisons que j'ai d'attacher à ces trois œuvres une importance extrême.

Mais considérez que depuis trente ans le mouvement de conversion s'étend chaque jour parmi les littérateurs et les artistes. La plupart de ceux que nous admirons, ou bien ont fait profession de catholicisme (Bourget, Brunetière, Huysmans, etc. — César Franck, Vincent d'Indy, etc. — Maurice Denis, Desvallières...), ou s'ils résistent encore, ne se lassent pas de défendre la vraie religion, et ne se cachent pas de l'aimer (Barrès). Aussi le jeune homme d'aujourd'hui diffère-t-il sur ce point du jeune homme de 1885, tel que nous le voyons vivre, par exemple, dans *Sous l'œil des barbares*. Dans ce temps-là,

il ne se posait même plus la question religieuse. Tout se réduisait pour lui, à la matière, à une série de phénomènes, à ce même scientisme qui dévaste aujourd'hui les écoles normales et, par là, tout le peuple de France.

A ce retour au catholicisme de l'élite, je crois que nous devrons une renaissance magnifique du lyrisme. D'ailleurs les œuvres de Claudel, de Jammes, de Péguy, attestent que c'est déjà un fait accompli. J'ajoute, en terminant, qu'avec mes amis, et singulièrement Robert Valléry-Radot et André Lafon, je souhaite travailler à cette Renaissance, de tout mon esprit et de tout mon cœur.

INDÉPENDANTS ET RÉGULIERS

INDÉPENDANTS ET RÉGULIERS

Entre les tendances si diverses, formulées ou non, que révèlent, chez nos jeunes écrivains, les réponses qui ont été réunies et publiées jusqu'ici, il existe un assez vaste intervalle où tout naturellement viennent prendre place un bon nombre d'écrivains beaucoup moins soucieux de théoriser que de construire et d'édifier loyalement, sincèrement, leur œuvre. Ceux-là font leur l'opinion de Verlaine, qui déclarait si ingénument, dans ses *Epigrammes*, en 1894 — déjà !

L'incompréhensibilité
Non des doctrines qui sont nulles,
Mais de leurs gueuses de formules,
Leur gueux de manque de gaieté,

Leurs plaisirs qui pour moi, bonhomme,
Constitueraient le pire ennui
L'idéal noir qui leur a lui,
Leurs Eves sans même la pomme

M'ont éloigné de ces petits...

Parmi ceux-là, les uns se groupent autour d'un maître reconnu ; les autres demandent plus à l'amitié et à une façon parente de sentir et de penser qu'au besoin de former une « école », de les réunir. C'est donc dans un ordre sentimental plutôt que critique que nous groupons leurs réponses et leurs opinions. Quelques-uns se retrouveront sous cette dénomination un peu vague d'*Indépendants et réguliers*, avec plaisir, sans doute, et tout de même que si c'était au bar, à Versailles ou dans des salons. Il appartiendra d'ailleurs aux

futurs historiens de cette époque de nos lettres de dire s'il ne se trouve point, dès maintenant, dans la réunion de la plupart d'entre eux les éléments d'une école, voire une école toute faite, même, et qui déjà a donné des fruits. Il ne lui manquerait, en ce cas, que le nom.

M. Eugène Montfort.

Depuis le temps déjà lointain où, très jeune homme encore, il fondait le *naturisme* avec Saint-Georges de Bouhélier, M. Eugène Montfort n'a jamais cessé de considérer avec un vif intérêt les évolutions de la jeune littérature, autour de lui d'abord, et maintenant d'un peu au-dessus, car M. Eugène Montfort, à ne considérer que les dates, est parmi les jeunes écrivains contemporains l'un des aînés. Il nous importait toutefois de noter ici son jugement et de consigner son opinion. M. Eugène Montfort est intimement lié au mouvement qui se dessine aujourd'hui parmi les jeunes : il dirige une excellente petite revue, les *Marges*, dont il fut pendant longtemps l'unique rédacteur. Depuis, il a groupé autour de lui une jeune pléiade d'écrivains, de critiques, de romanciers, et l'effort qu'ils ont donné jusqu'ici n'est pas à dédaigner du tout. Ce sont Marc Lafargue, Jean Viollis, Emile Vuillermoz, Michel Puy, Georges Le Cardonnel, Marcel Coulon, P.-J. Toulet, Pierre Leguay. Les opinions qu'ils défendent avec esprit dans les *Marges* ont assez de points communs pour les grouper, mais toutefois ils ne sont pas une coterie. M. Eugène Montfort, auteur de romans d'une observation précise et de tons chaudement colorés, la *Maîtresse américaine*, le *Chalet dans la montagne*, la *Turque*, *En flânant de Messine à Cadix*, nous a précisé de vive voix ses sentiments.

« Je ne vois pas, dit-il, d'école organisée : ni doctrine, ni théoricien. Mais les générations qui viennent apportent

toujours avec elles quelque chose de neuf, et à défaut d'écoles, il y a forcément un état d'esprit nouveau. Pour ma part, puisque vous me demandez mon sentiment, si par nature je suis rempli de sympathie pour ce qui est jeune et original, par nature aussi, par goût, j'aime la mesure et le juste milieu, la proportion. Pas plus que je ne veux piétiner sur place, je ne puis applaudir à des excès. D'ailleurs, ces questions ne m'intéressent que comme un spectacle... Je les veux considérer en spectateur seulement et sans songer que je suis auteur moi-même. C'est un autre plan : je fais ce que je fais, et ce n'est point ma méthode de travail personnel que je vous exposerai ici.

« Mais il me semble qu'il y ait dans les lettres deux tendances, toujours les mêmes : l'expression du Nord et l'expression du Midi marquent ces différences. Les uns, baignés d'une culture toute septentrionale, sont les plus modernes d'entre nous. Les autres sont les latins, les néo-classiques, puisqu'ils se disent tels. Seulement si nous voyons exactement ces différences, nous qui sommes mêlés à ces choses, le public ne les aperçoit pas très clairement : parce qu'il n'y a pas, il n'y a plus de critique littéraire. Le lecteur n'est pas dirigé dans ses goûts, par ces grands indicateurs au jour le jour, qui comme Gautier ou Sainte-Beuve le firent en leur temps, signalent, dévoilent les talents qui naissent et qui se forment... Et aujourd'hui, il y a beaucoup d'écrivains de talent, autant qu'à toute autre époque — mais on ne les connaît pas, pour la raison que je viens de vous dire. Des noms?... Voici un groupe, assez doctrinaire et dogmatique d'ailleurs, où l'on peut trouver des esprits très curieux, très

personnels : l'*Unanimisme*. Romains a fait une œuvre intéressante : l'*Armée dans la ville*, qu'a jouée l'Odéon, l'an passé. Il donnera encore certainement d'autres œuvres de valeur au théâtre ; Duhamel aussi a beaucoup de talent ; et Vildrac est un poète très doué, charmant. Des poètes comme Guy Lavaud, Louis Mandin, Tristan Derème, Pierre Lièvre sont pleins de dons... Parmi les romanciers, je vois une tendance particulière, dont on trouve des indices certains dans les livres de Francis de Miomandre, d'Edmond Jaloux, de Daguerche, de Louis Baumann : chez tous ceux-là notez un très vif besoin d'imaginer, d'imaginer bien plus que de copier. Joignez à cela qu'ils sont de plus en plus lyriques, qu'ils aiment les aventures, l'invention, la fantaisie. Je crois que ceci nous conduit tout droit à un nouveau romantisme, qui ne sera pas vague comme le premier, mais qui aura subi, par l'intermédiaire de Stendhal, de Flaubert, de Kipling, de Thomas Hardy, des Russes, une influence très réaliste... Oui, on reviendra à faire de la littérature d'imagination avec de l'observation scrupuleuse, loyale...

— Mais, interrompis-je, n'avez-vous pas vous-même, dans la première série des *Marges*, vivement combattu le Romantisme ? Et même ne nous avez-vous pas indiqué, parmi les romantiques « ceux que nous pouvons aimer » — un Barrès, un Gérard de Nerval ?...

— Oui, oui, reprit M. Montfort. Mais je n'ai pas entièrement changé ma façon de penser. Seulement j'étais plus doctrinaire, autrefois ; aujourd'hui, je vois davantage ce qu'il y avait de riche dans le Roman-

tisme. Et puis, il est si combattu maintenant, et d'une façon si plate !... Et l'esprit public aussi est devenu d'une telle bassesse qu'on en vient presque à désirer des temps romantiques !... Non, ce qui est haïssable, c'est l'improvisation, le vague... Oui, l'improvisation est haïssable, répétez-le...

« D'ailleurs Romantisme... quand je dis : nous allons à un nouveau romantisme, vous comprenez bien que je me sers de ce mot à défaut d'un autre qui n'existe pas. Il expose imparfaitement ma pensée. Ici, romantisme est pris par opposition à la description étroite de la plate vie quotidienne... Romantisme, pour ce que ce mot signifie aussi romanesque et aventures... Le roman que je prévois, à la fois romanesque et scrupuleusement observé, le roman que je souhaite, et qui sera, il a déjà été écrit : c'est celui de Cervantes ; c'est aussi celui de Rabelais... »

MM. Jérôme et Jean Tharaud.

S'il est des écrivains indépendants, nul ne le saurait être davantage que MM. Jérôme et Jean Tharaud, les Tharaud, comme on dit déjà. Dans leur studieuse et vivante retraite, ma curiosité vient un peu les surprendre. Et dès que l'objet de ma visite eut été précisé, la question posée, les deux frères se consultèrent du regard, afin d'assurer l'unité de leur pensée. Car pas plus que l'on ne saurait séparer leurs existences, l'on ne peut dissocier leur façon de penser. Ils réfléchissent à deux, mais ne donnent qu'une seule expression à leurs sentiments et à leurs idées. De leur collaboration serrée sont sortis des livres si parfaits, si pleins d'unité, *Dingley, l'illustre écrivain*, la *Maîtresse servante*, *La Fête arabe*, qu'il

ne semble pas que deux mains différentes aient en aucune façon concouru à les construire. Il en va de même dans la vie. Parfois l'un commence une phrase qui est achevée par l'autre; et si leur interlocuteur s'adresse au second, il n'est pas rare que ce soit le premier qui réponde. Ils sont comme deux maçons, sur le même échafaudage, occupés à cimenter deux blocs de pierre différents. Leur double truelle en masque les joints, comble les fissures, polit le revêtement qui les recouvre — et comme le pan de mur uni qu'ils viennent de construire, leur pensée s'exprime, double et unique, d'un seul tenant et d'un seul bloc, malgré une grande variété de nuances.

Les Tharaud ne croient pas qu'il existe d'écoles. A vrai dire, ils ne sont pas curieux de leurs contemporains. Ce qui les intéresse avant tout, c'est l'homme général, tel que le concevaient les grands esprits classiques du XVIIe et du XVIIIe siècle. Ce qui se passe dans les petites chapelles ne les touche pas.

« Il n'y a pas d'écoles, d'ailleurs, disent-ils. Il existe, pour la facilité de la conversation, des groupements, des classifications assez arbitraires — mais en réalité, il y a une grande lignée d'écrivains qui sont les plus sûrs illustrateurs de la pensée française, et qui va de La Fontaine, à Maupassant, par Voltaire, Stendhal, Mérimée. Les uns s'écartent de cette tradition, puis y reviennent. Ainsi il nous apparaît assez nettement que par-dessus le Symbolisme, quelques-uns renouent avec cette chaîne qui n'a d'ailleurs jamais été interrompue. En 1830, en plein Romantisme, des esprits comme Paul-Louis Courier, comme Stendhal, restent dans cette même ligne ; des réalistes purs comme Flaubert, comme Maupassant, y demeurent attachés malgré le Parnasse et le Naturalisme. Nous voudrions ressembler à ces écrivains... Avec le temps, les grandes montagnes se tassent, s'enfoncent, une

certaine unité réapparaît... Les petites écoles... Mais non, ce ne sont pas les théories qui importent, mais les œuvres seules... »

Et portant le débat plus haut, les Tharaud, dépassant les limites mêmes de cette enquête, nous exposent leur ambition et la conception qu'ils ont de leur art. Ils ne peuvent séparer leur œuvre de l'œuvre commune. C'est donc de leur œuvre propre qu'ils traitent.

« Nous voulons faire un livre, nous prenons un sujet quelconque, une histoire, un fait-divers — et puis, nous tendons à ce que tout s'y précipite vers un même but, que tout y aille dans le sens du mot *fin*, que tout converge vers le sujet. Il faut que notre livre soit direct, droit comme un coup de poing. Un jour, nous défaisons ce que nous avons fait la veille, nous reprenons, retournons, retouchons. Nous écartons volontairement tous les épisodes, tous les détails. Nous ne retenons que des faits — et encore les fondons-nous dans une même pâte. Nous voulons qu'un livre soit comme une symphonie, un poème, un tableau ; que tout y soit sacrifié à la ligne seule ; et cette ligne, nous nous efforçons d'en déterminer la courbe la plus pure ; que le livre présente une unité parfaite et ne laisse qu'une seule image dans l'esprit, quand il a été lu. Nous aimons particulièrement Puvis de Chavannes, parce que dans sa peinture tout est uni, fondu, composé pour l'impression d'ensemble. Rien ne troue la toile... Voilà ce que nous voulons faire. Nos maîtres, ce furent Kipling, Gorki, Maupassant. Mais ceux-là se limitent à eux-mêmes ; du réalisme de Maupassant, par exemple, nous gardons le sentiment qu'avant tout il faut avoir un sujet, une histoire

à raconter. Mais, outre le choix de seuls personnages intelligents, nous nous efforçons à généraliser l'idée ou le caractère que nous exposons. Jamais Racine ou Voltaire n'auraient eu l'idée d'écrire une histoire pour une histoire. Il y a chez eux ce souci de généralité, cette conception de l'homme général dont nous parlions tout à l'heure, qui doit rester la grande idée de l'écrivain ; c'est ainsi que les maîtres de rhétorique d'autrefois enseignaient à penser et à écrire, comme cet abbé d'Olivet, qui fut le professeur de Voltaire... Le reste, l'art, l'écriture, n'est plus qu'une affaire de patience, d'effort et de volonté. L'esprit critique se doit substituer à l'illumination intérieure... Nous avons vu travailler Barrès, et de près. C'est un modèle admirable de conscience ; c'est un bon maître. Mais enfin pour répondre à vos questions et vous satisfaire, voici : nous nous nous en tenons à ces deux axiomes : 1° pas d'écoles, rien que des « messieurs » ; 2° hors de la vieille rhétorique des jésuites, pas de salut. »

M. Abel Bonnard.

De s'être, par un coup d'éclat, et avec un rare bonheur, poussé du jour au lendemain à la célébrité, M. Abel Bonnard n'en a pas moins tenu jusqu'à ce jour les belles promesses que ses premiers livres apportaient avec eux. Les vastes problèmes auxquels touchent, de près ou de loin, les questions que nous posions au poète des *Familiers*, des *Histoires* et des *Royautés* n'ont jamais laissé de le passionner, nous dit-il. Mais dès l'abord, il se déclare hostile aux manifestes, et d'ailleurs ne voit pas autour de lui qu'il y ait une école, sinon des écoles.

« Les jeunes gens n'ont pas d'intérêt à publier des manifestes, à promulguer des théories. Il n'y a pas d'autres actes, en art, que les œuvres. Ces œuvres, elles doivent essayer de traduire exactement idées, sentiments, observations, fantaisies, avec le plus d'art et le moins d'artifice, avec le plus de sincérité et de droiture. Qu'elles ne se parent en outre d'aucun mystère affecté, d'aucune obscurité factice, mais en même temps, par probité et par honneur, qu'elles ne cherchent pas à gagner le public. Il ne faut pas plus rechercher la clientèle du grand public qu'il ne faut s'enfermer exprès dans un jardin ésotérique où n'est admise qu'une élite, ainsi que le veulent trop de petits groupes. D'ailleurs le public vient de lui-même aux bons livres avec plus ou moins de sûreté. On trouve épars chez lui des lecteurs cultivés qui ont de la vie un sentiment sérieux et vrai, un besoin profond des arts ; ils appartiennent à une même et vaste famille d'esprits droits et sincères, à cette aristocratie qui est le soutien obligé d'une littérature belle et grande. Si ces lecteurs auxquels je pense pouvaient se grouper autour de certains écrivains, autour de certaines œuvres (et il faudrait qu'il y eût encore des critiques pour les indiquer), on aurait l'assurance que la littérature est encore possible. Car n'y a-t-il pas, comme il y eut l'âge de pierre, l'âge de bronze, l'âge de fer, une ère nouvelle qui se pourrait nommer l'âge des arts ?... Et n'y sommes-nous pas ? A certaines heures on peut penser, hélas ! que cet âge-là touche à sa fin... Car c'est le malheur des arts que beaucoup s'en passent parmi nos contemporains ; que la plupart l'entendent mal de ceux qui disent s'y intéresser, et en réalité y prennent un intérêt plus affecté que vraiment sincère. Ceux-là en

parlent mal d'ailleurs. Mais parler des arts, n'est-ce pas pour certains comme un brevet de supériorité que l'on se décerne à soi-même ? Le domaine des arts est déserté et envahi... Ainsi Rome, lorsque les barbares s'y ruèrent. Beaucoup n'entrent plus dans le jardin, mais beaucoup aussi y pénètrent et piétinent les fleurs.

« Mais se plaindre est superflu. Il est visible que chez les jeunes gens, quelques mots nouveaux ont, depuis plusieurs années, un vif prestige : on parle de tradition, mesure, goût, sobriété, classicisme, romantisme. Je crois que ces mots font autant de mal que de bien. Il n'y a pas de raison pour en faire des jougs lourds à porter, assujettissants ; pas plus qu'il n'est de raison pour adorer les mots d'en face. Il faut faire des œuvres, encore une fois, des œuvres où apparaissent des conceptions solides, un sentiment sérieux de la vie, de ses difficultés réelles, de ses misères, des efforts que font les êtres pour s'accomplir, s'exprimer, en dépit de tous ces obstacles. Et pour que ces œuvres puissent naître — et autour de nous, je vois beaucoup de jeunes écrivains, des romanciers, des poètes, qui pensent ainsi et s'efforcent de réaliser ces œuvres, — il est nécessaire que chacun soit libre, en présence du plus grand ciel, que tous les espaces de la poésie soient ouverts sans limite au lyrisme, à la fantaisie, à l'observation, à toutes les formes de la pensée... Où allons-nous ? — J'y venais : toutes les libertés possibles sont à prendre, mais dans le même art, puisqu'il n'y a qu'*un* art. Mais pas de batailles vaines sur des mots, pas de mots-idoles... »

M. Edmond Jaloux.

M. Edmond Jaloux est, parmi les écrivains de la jeune génération, l'un des plus en vue ; son œuvre compte déjà. Il a publié depuis dix ans divers romans, plusieurs volumes de contes. L'année dernière, la *Vie heureuse* lui attribuait son prix pour un court roman, plein d'émotion, pénétrante étude d'un cœur d'enfant : *le Reste est silence*. Sa situation, ses livres, sa récente renommée, sa vie de consciencieux labeur nous assuraient déjà de la part du jeune romancier d'une réponse qui vint éclairer justement les questions dont, en posant les limites de cette enquête, nous nous étions surtout préoccupés. M. Edmond Jaloux se tient au courant de tout ce qui se passe dans les lettres, autour de lui. Aussi sa façon de voir s'appuie-t-elle sur une juste connaissance des aspirations, des idées et des sentiments de la jeune école. Il en existe une, à ses yeux — et l'existence de ce mouvement est pour lui indubitable.

« Si ce mouvement ne mérite pas à proprement parler le nom d'école, nous dit-il au cours d'une conversation dont nous garderons pour notre part le plus sympathique souvenir, il serait à mon sens extrêmement injuste et hasardeux de le nier. Toutefois les circonstances seules empêchèrent ce groupement de se former. Je vois autour de moi, parmi mes amis immédiats, mes contemporains, et ceux qui viennent tout de suite après (chronologiquement) une quinzaine de bons écrivains, de nouvellistes, de romanciers, oui, de romanciers, beaucoup plus que de poètes d'ailleurs, qui ont mis dans leurs livres un talent réel, solide, personnel, et auxquels il n'a manqué que la main du hasard pour se réunir et se grouper en une seule

« école ». Ces hasards, vous me demandez de les prépréciser ? Bien volontiers. J'en vois de deux sortes. D'abord, historiquement, ce groupement a failli se faire, sous le nom d'école naturiste, vers 1895 ou 1896. Elle devait englober tous les jeunes — mais un courant s'est établi, dans cette école naturiste, sous l'influence de quelques-uns, tout entiers attirés vers Zola, vers les « médanistes » et par une politique purement démocratique. Une scission s'est produite à ce propos. La réaction s'ensuivit : les dissidents se retirèrent. Après cette tentative que vouliez-vous qu'ils fissent ? Ils ont préféré l'individualisme et l'indépendance à l'*enrégimentement*, pour me servir d'un terme de M. Maurice Barrès. D'autre part, moralement, ces jeunes écrivains n'éprouvaient aucun besoin de se coaliser, de se réunir pour lutter contre les « anciens », puisque ces « anciens », les Barrès, les Adam, les Régnier étaient les maîtres aimés des jeunes et représentaient la tradition dont les jeunes n'étaient que les continuateurs naturels et filiaux. Il n'était donc pas besoin de réagir contre eux ; et par suite pas besoin de se coaliser, de se grouper. Joignez d'autre part que l'absence, chez ces jeunes écrivains, d'un homme pratique, d'un administrateur comme les symbolistes en ont trouvé un dans la personne d'Alfred Vallette, sans qui le *Mercure* n'eût pas survécu, a empêché ce groupement d'aboutir à un résultat matériel : la fondation d'une Revue, par exemple... Voilà pourquoi l'école ne s'est pas formée. Mais elle existe, très certainement, malgré l'absence d'un chef, d'un nom, d'un programme et d'un drapeau. Qui comprend-elle ? Un grand nombre d'écrivains, d'âges différents, de talents extrêmement variés, qui vont de Boylesve et Gide à Jean

Giraudoux, par Henri Ghéon, Jean Schlumberger, Pierre Villetard, Gilbert de Voisins, Edouard Ducoté, Francis de Miomandre, Jérôme et Jean Tharaud, Jean-Louis Vaudoyer, Daguerche, d'autres encore — je cite ces noms de mémoire et au hasard...

Les romanciers ne semblent pas avoir d'idées neuves ; toutefois ils n'ont pas d'autre but (avec plus ou moins de nuance, d'art, de réalisme, de fantaisie) que d'étudier l'humanité. Le mot est bien gros — mais la chose est vraie. D'ailleurs il n'y a jamais eu d'autre école que celle-là, l'art n'a jamais eu d'autre but que la vérité. C'est un gibier rare et variable. Les plus grands ont exprimé la vérité la plus profonde, celle qui frappe le moins immédiatement les esprits ; les autres n'ont saisi que des « réalités », des faces de vérité, cette vérité moins totale qui pourrait s'exprimer par ce terme, les « exactitudes ». Et c'est là toute la différence qu'il y a entre Shakespeare et Restif de la Bretonne, tenez ! Le plus ou moins de profondeur dans l'intuition fait la différence entre les génies. Et puis, tous les cinquante ans, la mode, les influences, la façon de sentir et de comprendre, ce que Sainte-Beuve appelait « les modes de sensibilité » varient, se modifient, modifient les conditions de cette recherche de la vérité, recherche éternelle, et dont, historiquement, se réclament, quelles qu'elles soient, toutes ces écoles : que ce soit l'école de Racine, celle de Voltaire, celle de Hugo, celle de Flaubert... Les modes d'expression seuls ont changé.

L'école actuelle, qui n'est que la continuation de cette grande école réaliste et de tradition française, apparaîtra, un jour prochain, exister aussi clairement, aussi limitée, aussi générale que le Romantisme ou le Symbolisme. Et

de n'avoir voulu d'aucun programme, ni social, ni politique, ni moral, d'être restée uniquement sur le terrain de l'art, d'avoir été d'autant plus désintéressée, cette école, à laquelle les historiens et les critiques dans cinquante ans donneront un nom, se sera d'autant plus rapprochée de l'idéal de toutes les époques. Il n'y aura pour l'historien des lettres du XXe siècle pas de différence entre le réalisme immédiat des Tharaud et le lyrisme fantaisiste de Jean Giraudoux, pas plus qu'entre René Boylesve et André Gide. Ils ne diffèrent que par la qualité du son qu'ils savent rendre. »

M. P.-J. Toulet.

M. P.-J. Toulet est particulièrement estimé par les meilleurs esprits de la jeune génération. Ses livres, romans délicats et ingénieux, ses vers subtils, ses critiques d'art judicieuses, autant que sa conversation, nourrie, abondante en tours piquants et imprévus, en formules définitives et en mots rares, assurent à l'auteur de *Mon amie Nane* une situation privilégiée dans les « à-côtés » des lettres. Ses propos, sur la matière qui nous touche, méritaient d'être notés. Que M. Toulet ne croie pas aux écoles, on ne s'en étonnera point trop.

« S'il y avait une école en France, nous écrit-il, on le saurait. Car tout finit par se savoir : et ce n'est pas la *Joconde* qui nous en démentira.

Il y a bien le futurisme, qu'on dit qui moissonne à présent les lauriers de la Tripolitaine. Mais quoi : depuis les jours de Mallarmé, depuis l'occasien et le sumérien, plus hermétiquement jamais on n'y vit goutte. Pourtant

le futurisme a un chef, des automobiles, des disciples, des discours. Et qu'avait donc de plus l'Ecole Romane, à part peut-être le talent ? Car ils en avaient tous dans cette singulière école : mais ils n'étaient que cinq. Et aujourd'hui Moréas mort, les autres se taisent. tandis que M. Maurras tend vers une autre fin les forces d'un esprit subtil et son arc redoutable.

S'il n'est plus chez nous d'écoles, comme il semble, au moins y peut-on pressentir quelques mouvements généraux. Et qu'ils soient de transition, cela ne fait pas de doute ; à moins que le temps n'ait arrêté du même coup toutes les montres et tous les esprits. N'est-ce pas une transition, cette réaction qui ramène tant de Français — et qui pensent — au classicisme français, à la santé, à la clarté du grand siècle ?

Il n'est pas jusqu'aux humanités qui ne profitent de ce retour ; et peu de gens semblent enclins aujourd'hui à s'exalter en faveur des romantiques, moins encore des exotiques. Que si, pour la seconde fois, Victor Hugo, comme il prétendait, nous venait d'Espagne. peut-être conviendrait-il de le lui rendre. Et de même, à leur pôle, Ibsen, non moins que Tolstoï, qui furent tous deux de bien grands hommes, et grandement fâcheux. Car les Italiens ont beau dire : ce n'est pas vrai que « tout le monde soit comme notre famille. »

Moréas prétendait que romantiques ou classiques, c'est une même chose ; et conséquemment sans doute que tout homme de génie, étant d'ordre général, n'est rien autre qu'un classique. Ce fut ainsi que lui-même le fut, après avoir symbolisé et ronsardisé à sa guise. Il semble bien que le goût de tout un siècle en France ait obéi aux

mêmes changements de sa courte vie, et qu'à ne parler que des poètes, après la vogue des romantiques, des parnassiens, voire des vers-libristes, ce soit aujourd'hui l'auteur des *Stances* qui nous accorde le mieux, et avec lui, M. de Régnier, Madame de Noailles, d'autres encore, tels que Charles Guérin, par exemple, ou M. de La Salle, appelés à un plus grand renom.

Ces synchronismes sont du reste arbitraires. Nerval, dans ses sonnets admirables et mystérieux, faisait-il « apparentement » avec Petrus Borel ? Et Baudelaire, quand il imite Boileau, à travers Gilbert, de quelle école est-il ? Les catégories non plus ne sont pas choses très sûres ; Lamartine peut-être n'est pas plus romantique que Le Franc de Pompignan — quoique avec un autre génie... Cette lettre est trop longue pour encore y parler de la jeune littérature : mieux vaut aujourd'hui la laisser vieillir. Et pareillement la littérature féminine, qui est pourtant une chose bien consolante. Dans les soirs d'hiver, cela fait songer. On admire qu'il y ait tant d'âmes à s'émouvoir par un si vilain temps, tant de livres éclos. Les vers s'y suspendent à la prose, comme la vigne aux ormeaux lombards. Et l'on se rappelle des propos en fleur, telle page aux ailes légères... Corinne, par exemple — ou l'Italie... »

M. Jacques Boulenger.

Historien du *Grand siècle* et des *Dandys*, chartiste, rabelaisant notoire, homme de sport autant que de lettres, d'armes aussi, dernier vestige enfin d'un temps où les humanistes, eux aussi, tiraient l'épée, M. Jacques Boulenger donne

à son opinion sur les questions qui nous préoccupent ici une forme limpide et à sa réponse un tour direct.

« S'il existe des écoles littéraires ? Mais, cher ami, comment se pourrait-il qu'il n'en existât pas ? Il y a toujours des écoles littéraires. Celles d'aujourd'hui sont rarement munies d'une théorie ; mais les théories n'ont jamais eu la moindre importance en littérature : je veux dire que la critique littéraire n'est qu'un genre comme les autres (plus difficile sans doute, puisqu'on a toujours compté vingt bons romanciers ou poètes excellents pour un seul critique)... Donc il existe des écoles littéraires actuellement, et elles se distinguent par leurs drapeaux, c'est-à-dire par les Maîtres qu'elles ont choisi.

Par exemple, est-ce que vous ne voyez pas que la plupart des jeunes romanciers ont subi très fortement, depuis une quinzaine d'années, l'influence d'Anatole France, de Maurice Barrès, d'Henri de Régnier ? Ce sont les Anciens, ceux-là ; car la querelle des Anciens et des Modernes continue ; aussi bien elle n'a jamais cessé : et en ce moment, comme d'habitude, ce sont les Anciens qui ont du talent.

Prenez les romans de « jeunes » : il y a des bons romans « psychologiques » et il y a des bons romans « provinciaux » (nous en parlerons tout à l'heure) : il n'y a pas de bons romans « de mœurs », sauf erreur. L'étude des mœurs sollicite beaucoup moins les jeunes gens, que l'étude d'un caractère ou d'une passion. Ce qui les intéresse, bien plus que l'homme d'un milieu ou d'une profession déterminée, c'est le cœur humain et ses grandes passions éternelles, c'est l'Homme des classiques. Ils

tendent en cela à redevenir disciples de Despréaux, et il n'y a qu'à s'en féliciter.

Observez aussi qu'ils choisissent le plus souvent pour héros de leurs romans des personnes riches, j'entends débarrassées de tous les soucis médiocres qui peuvent gêner le jeu des passions : n'est-ce pas exactement pour la même raison que les classiques prenaient pour héros de leurs tragédies des reines et des rois ? Si les héros de Racine n'étaient pas, comme ils sont, au-dessus des lois, s'ils étaient entravés par les nécessités matérielles de la vie, les grands mouvements du cœur humain ne se manifesteraient pas si librement en eux ; aussi le poète les a-t-il placés dans des conditions non moins artificielles que celles où se trouvent les cobayes d'expérience à l'Institut Pasteur. Eh bien, jusqu'à un certain point, nos jeunes romanciers font pour leurs personnages exactement comme Racine pour les siens. Et en ce sens, il me semble bien, à ne tenir compte que de ses principales tendances, que leur roman se rapproche de la tragédie.

Certes, cela n'est pas vrai pour le roman provincial. Mais ne remarquez-vous pas que les jeunes auteurs s'attachent presque toujours à retracer, des mœurs et des types provinciaux, ce qu'ils ont de vieillot, de suranné ou de traditionnel ? Pourtant la province n'est pas habitée uniquement par les vieilles familles de la bourgeoisie française ou par des hobereaux : il y a des évènements qui la bouleversent, comme les élections par exemple. Mais ce que les jeunes romanciers y cherchent, et d'ailleurs ce qu'ils y trouvent, c'est la France d'autrefois : ils se donnent là un peu un plaisir d'historien...

Au total, je suis fâché que le mot de « nationalisme »

ait pris un sens singulier par l'emploi qu'on en a fait dans les batailles électorales, car c'est lui qui serait la meilleure dénomination de la principale école d'aujourd'hui, de l'école qui représentera certainement plus tard le mouvement littéraire de notre époque. Certes, il s'y distingue bien des nuances — depuis les « théistes » (ainsi nommés en raison de leur double amour pour Dieu et pour le thé) jusqu'aux « Alsaciens-Lorrains » (ah! comment vivront-ils, ceux-là, quand nous aurons repris l'Alsace et la Lorraine!) Mais tous ces jeunes auteurs s'appliquent à écrire purement et à composer clairement à la manière classique; ils sont cultivés; ils ont beaucoup d'art ; ils imaginent peu ; ils ne sont pas lyriques ; ils ne prennent pas pour sujet ces particularités morales et physiques qui font tout le prix des « magots » de Teniers. Je ne vois pas du tout que ce soit là une école de transition. Après le Romantisme, il y eut une réaction naturaliste. Après le Naturalisme, une réaction symboliste. Après le Symbolisme, d'influence étrangère, septentrionale surtout, une réaction rationaliste et classique... Oui certainement, il existe une jeune « école », qui n'a heureusement ni manifestes, ni méthodes, ni programmes, ni gradés, mais une commune façon de concevoir très traditionnellement la beauté littéraire. On la pourrait nommer « nationaliste », si ce mot, comme je vous le disais tout à l'heure, n'avait pas pris, en politique, un sens un peu étroit... Une école, certes, avec le parc de Versailles pour point de ralliement : c'est l'école de Versailles tout bonnement, les *Versaillais* des lettres...

M. Jean-Louis Vaudoyer.

Poète, romancier, critique d'art, artiste avant tout, il suffisait d'avoir lu deux sonnets, deux pages ou dix lignes de M. Jean-Louis Vaudoyer pour être renseigné, dès l'abord, sur ses amitiés et ses préférences. Elles ne vont point aux classifications non plus qu'aux écoles.

Les *Ecoles* me semblent servir surtout aux professeurs de littérature ; elles leur sont commodes pour écrire leurs manuels et leurs traités. Grâce à ces groupements ils font de belles erreurs ; mais ils font ainsi de leurs livres d'enseignements de jolis meubles à tiroirs, dans lesquels ils rangent les écrivains comme une ménagère range ici des torchons, là des serviettes et, dans les tiroirs les plus petits, des linges fins et ouvragés. Cette occupation mécanique est fort salutaire quand il s'agit de lingerie, elle est plus dangereuse quand il s'agit d'œuvres littéraires ; et Fantasio doit bien mal s'entendre avec Triboulet dans le tiroir commun où on les a enfermés.

Les écoles servent aussi aux écrivains sans talent et sans personnalité à avoir, pendant leur vie, une certaine notoriété. Autour d'un artiste doué, véritable novateur, ils se bousculent et s'agitent, comme les fourmis autour de la reine. Ils n'ont par eux-mêmes ni force ni mouvement mais ils avancent cependant derrière l'écrivain doué, de même que des grains de poussières sont emportés dans le sillage ou le vent d'un navire ou d'un aéroplane. Ils tirent de cela gloire et profit, ce qui ne gêne pas beaucoup l'autre, le grand, celui sans lequel ils ne seraient rien.

Les écoles servent enfin aux théoriciens ; à ceux qui sont incapables de *créer* une œuvre. Les théoriciens font des livres très ennuyeux à lire, pleins de prétention et d'assurance. Généralement leur méthode est simple : ils ignorent ceux qui les ont précédés, pour louer les autres, ceux d'avant : ils sautent un pion, comme aux dames. Combien d'écoles ne connaissons-nous point, riches de manifestes, de théories, et qui n'ont pas produit une seule œuvre.

Il y a des *époques* et des *genres*, mais il n'y a pas d'*écoles*. Quelquefois de tous jeunes gens débutent ensemble, ils se groupent parce que, de la sorte, il est plus facile, matériellement, de fonder une petite revue, où l'on pourra publier ses premiers vers, ses premières pages de prose ; mais c'est à l'âge où l'on s'ignore encore ; bien vite ces groupements factices se désagrègent.

Les écrivains de grand talent ou de vrai génie ont toujours été des *isolés* ; chez nous : La Fontaine, Chénier, Baudelaire ; ailleurs : Browning, Heine, Leopardi. Cela doit être ainsi. Il faut se méfier d'un écrivain à qui il ne suffit pas d'écrire un beau drame, un poëme émouvant, un roman rempli de clairvoyance, et qui publie des articles et des opuscules dans lesquels il proclame : « Je suis un novateur, ce que je fais, personne ne l'a fait avant moi ; et cinq, ou vingt, ou trente de mes amis, sans avoir le talent que j'ai, innovent comme j'innove ; nous avons la vérité ; enfin : nous voilà ! »

Ce qui rend les fondateurs d'école particulièrement antipathiques et vains, c'est qu'ils font, comme ils disent, « table rase » de ce qui a été fait avant eux. Le plus souvent, ils manquent de culture et de respect, et, sans cul-

ture et respect, aime-t-on profondément les Lettres?

Les œuvres des tapageurs à parades, de ceux qui « font l'estrade », me semblent être vouées à la mort rapide. Ceux qui torturent la prosodie, la syntaxe et la métaphore me rebutent et m'effraient. Je me méfie de six ou huit écrivains de génie qu'on a découvert depuis quelques années. Certains des plus beaux romans de notre temps n'ont pas eu cinq éditions : je pense à ce *Valbert* qu'écrivit M. Théodor de Wyzewa avant de devenir un critique et un érudit. C'est un livre admirable : personne ne le connaît. Je pense à un poëte comme Charles Guérin, auteur de trois recueils magnifiques ; un poëte aussi grand, aussi émouvant que Vigny et Lamartine. Personne ne le lit. Et, s'il a quelques admirateurs passionnés et secrets, il n'a aucune gloire. Et, parmi d'autres, qui sont plus jeunes, ne peut-on pas trouver d'autres *isolés*, ne pourrait-on pas citer des véritables inconnus, qui, si on les réunissait, formeraient la seule *école* digne d'être considérée ? Je veux citer M. P. J. Toulet, auteur de *M. du Paur*, M. Louis Codet, et M. Pierre Villetard, dont *La maison des Sourires* est un chef-d'œuvre ; et Gilbert de Voisins, parfait écrivain, et Jean Giraudoux et Albert Erlande et bien d'autres !...

Dieu merci, nous avons, pour nous consoler des lenteurs de la justice certains succès qui sont allés à de vrais artistes, à ceux qui vénèrent leur métier, qui ont fait de beaux livres, et qui ont eu le succès « par surcroît ». Ceux-ci, à quoi servirait de les nommer : ils vont d'André Gide à Abel Bonnard, d'Edmond Jaloux à Colette Willy. Et si je cite ces quatre noms, c'est pour montrer à quel point de tels écrivains se ressemblent peu.

Ah ! les « Ecoles ! ». Cela sert à quelques imprudents. Vous les connaissez : ce sont ceux qui prêchent le classicisme et mêlent, à l'art, la vertu : ils célèbrent Charles de Pomairols et René Bazin, et considèrent comme la boue de leurs souliers Victor Hugo et Michelet, Flaubert et Chateaubriand ; ces derniers sont des malfaiteurs, des mauvais Français : ce sont des romantiques !

M. Paul Drouot.

Un des plus jeunes poètes de la nouvelle génération et des plus estimés, M. Paul Drouot, est l'auteur de la *Chanson d'Eliacin*, de la *Grappe de raisin* et de *Sous le vocable du chêne*, trois recueils très significatifs ; écrivain fort au courant des tendances et des amitiés des « jeunes », il ne distingue pas parmi ceux-là « le nom, les promesses ni les ambitions » d'une école. Toutefois le métier d'écrire lui paraît favorable à beaucoup d'expériences individuelles.

« J'attends avec impatience, écrit-il, le résultat de votre enquête. Je suis fort curieux d'apprendre quelle est cette « école littéraire » qui se cache si bien que je n'en puis rien deviner, le nom, les promesses, ni les ambitions.

« Jamais peut-être les jeunes gens qui s'engagent dans la carrière des Lettres ne l'ont trouvée plus accessible, plus ouverte. Abandonnés à la pente naturelle de leur génie, ils font, chacun pour soi, diverses expériences qui les conduiront, par des chemins contraires, à la quarantième année et au classicisme. Ils ne se groupent pas ; quelquefois ils se réunissent ; ils fondent, à quatre ou cinq, une petite revue ; c'est pour proclamer hautement, dès la première page, que « *chaque collaborateur est seul*

responsable de ce qu'il écrit. » Voilà leur mot d'ordre.

« Quant à leurs maîtres, vous savez que la politique leur en a ravi plus d'un, dans la fleur de l'âge. Je ne vois guère que M. de Régnier dont l'influence soit durable. Et qu'elle est bienfaisante ! A une époque où la prose rythmée usurpe sur l'alexandrin, où le vers français, trahi et bafoué, succombe à l'usage qu'en font les barbares, M. de Régnier représente toutes nos traditions poétiques. Il maintient parmi nous l'héritage de Ronsard...

« Ce n'est point assez cependant qu'on accorde entre nos mains l'instrument, qu'on forme notre style et qu'on épure notre goût. Nous cherchons quelqu'un qui nous apprenne à penser utilement et noblement, quelqu'un qui nous arrache à la considération de nos plaisirs faciles, de nos douleurs éphémères, et c'est pourquoi nous nous tournons tour à tour vers l'auteur de la *Nef*, Elémir Bourges, et vers l'auteur de l'*Arbre*, Paul Claudel.

« Il faudrait avoir quelque intérêt à se taire pour ne point saluer joyeusement les progrès que font dans les jeunes esprits l'inquiétude et l'enthousiasme. Un vaste mouvement se prépare, des règles l'entraveraient. Point d'école, ni de manifeste : laissons les morts enterrer les morts, c'est l'habitude. Un jour viendra sans doute où nos efforts se rangeront d'eux-mêmes derrière quelque principe étroit. Que l'amour du sérieux, la passion du vrai, et par-dessus tout, l'inlassable recherche de la beauté parfaite — et non point de la perfection, cet idéal d'ouvrier d'art — nous en tiennent lieu, très longtemps !... »

M. Albert Erlande.

Poète et romancier, non des moindres, auteur du *Défaut de l'armure*, de *Il Giorgione*, du *Titan*, et d'un grand nombre de poèmes où le lyrisme s'élève à des hauteurs point coutumières dans notre époque, M. Albert Erlande ne saurait admettre la vertu, non plus même que l'existence, d'une école.

Une école ? nous écrit-il, cher Monsieur, à quoi donc songez-vous ? Il y a DES ÉCOLES, un nombre incalculable d'écoles ! Un poète est, à la fois, son hérault d'armes, son gonfalonier, et, il faut bien le dire, hélas, son barnum !

C'est devant les temples d'Apollon et de Vénus que les hommes ont composé leurs plus belles hymnes et leurs plus durables prières ! Les jeunes générations l'oublient !

Où SOMMES-NOUS ? Mais, dans le gâchis, dans l'incohérence, dans une médiocrité plus désespérante que la mort et dans laquelle on se complaît. La littérature — à quelques exceptions près — n'est pas beaucoup plus intéressante que le commerce des huiles et des savons. Il faut *arriver ou mourir*... Voilà où l'on en est. Et tout le monde a du talent : un talent trop souple, uniquement au service des ambitions ; et les ambitions sont bourgeoises et basses...

Où ALLONS-NOUS ? Mais, nous marchons je l'espère, vers une époque de réaction, vers une époque où les poètes redeviendront ce qu'ils auraient dû rester : tout ce qu'ils ne sont plus ; vers une époque où les poètes ne seront pas selon le vent qui souffle... (ici les étiquettes choisies par les nouveaux groupes) ; une époque où au lieu de

songer au public et aux journalistes, poètes et romanciers contempleront les faces des ancêtres et ne publieront leurs œuvres qu'avec leur assentiment...

Vous rendez-vous compte qu'il faudrait un volume pour répondre raisonnablement à votre enquête?

Les écoles représentent ce qu'il y a de périssable, de ridicule et de perverti dans une époque. C'est la *mode* de la littérature.

La seule école est celle des sentiments éternels, des éxaltations généreuses, du désintéressement et de la sympathie. Enrôlons-nous sous son étendard. Ou, plutôt, relevons-le, cet étendard où sont gravées les dates des grandes batailles littéraires. Emmanuel Signoret a été le dernier à le porter : qu'il ne soit pas plus longtemps le linceul de la poésie.

Beaucoup, parmi les réponses qui nous parvinrent, n'apportaient aucune précision nouvelle sur l'état des lettres actuelles : soit que la question parut à certains mal posée, soit que leurs auteurs n'eussent rien à dire ou ne voulussent rien préjuger de ce temps. Toutefois nous n'avons pas rejeté hors de cette enquête des documents souvent précieux, encore qu'ils n'y répondent pas d'une façon stricte. Nous résumons donc ici l'esprit et le sens général des meilleures de ces contributions, qui nous ont semblé propres à éclairer utilement quelques « à côtés », de cette jeunesse littéraire dont on ne dira pas, décidément, qu'elle est indifférente aux choses des lettres.

M. Jean Cocteau.

C'est ainsi que M. Jean Cocteau, que sa situation indépendante et son élégance naturelle ne nous dispensaient pas d'interroger, sans vouloir répondre schématiquement à notre questionnaire, se récuse, tout en saluant « le fraternel aspect des jeunes poètes les uns pour les autres » et la préparation « d'une somptueuse renaissance. »

M. André Salmon.

Un autre jeune poète, critique et romancier aussi, M. André Salmon, très répandu parmi les jeunes, estime que nulle école n'est, de nos jours, aussi solidement établie que le Romantisme ou le Symbolisme. « Il y a des écoles, mais non point « une jeune école littéraire » ; les jeunes sont plus profondément divisés que jadis ; les meilleurs poètes demeurent des isolés... »

M. Edmond Gojon.

M. Edmond Gojon pense de même. L'auteur estimé de *La Grenade* et du *Visage penché*, deux bons recueils de vers bien faits, ne voit pas de mouvements comparables au Symbolisme, au Parnasse ou au Romantisme. Il ne sait ni où nous allons, ni où nous sommes. Du moins ne nous le dit-il pas. Mais il note que « nous paraissons reprendre conscience » et s'il juge prudent de ne pas trop s'exagérer ces mouvements de réaction, il y trouve toutefois la preuve d'une vitalité, d'une abondance, d'une richesse « qui nous permettent de ne pas douter du génie de notre race... »

M. Louis Pergaud.

M. Louis Pergaud, à qui fut attribué le prix Goncourt en 1911, est de ce fait un des plus récents écrivains mis en rapport avec le grand public. Il ne sait pas si, dès maintenant, une école existe, et se contente de signaler le grand nombre d'influences contradictoires subies par les jeunes générations. Des tendances si diverses ne permettent pas, d'après l'auteur de *De Goupil à Margot*, de trouver une unité à ce mouvement ; et hors les manifestes, il ne voit pas non plus la moindre école. « Il y a peut-être du bon et du vrai, conclut sagement M. Louis Pergaud, dans ces manifestes ; ce qui manque c'est un homme de génie, un Hugo, un Zola, un Balzac pour soutenir à coups d'œuvres fortes les théories. »

M. Alphonse de Chateaubriant.

— Pas d'école — nous dit pareillement M. Alphonse de Chateaubriant, de qui le roman campagnard *M. des Lourdines* obtint le prix Goncourt en 1912. « Tous les mouvements, pré-

cise-t-il, qui se sont manifestés, depuis et y compris le Symbolisme jusqu'aux innombrables sections littéraires qui pullulent autour de nous, n'ont été, il me semble, que des efforts isolés, aristocratiques, professionnels, non certes négligeables, mais auxquels il manqua de se développer des couches profondes de la race et de procéder d'une façon de sentir commune à toute autre société. Ce furent, non des courants, mais des contre-courants, par qui fut brouillé, non rompu, le débit rapide du naturalisme et creusé ce grand remous au fond duquel nous nous sommes si longtemps débattus... » M. de Chateaubriant constate et trouve tout naturel ce « réveil d'un certain idéalisme » auquel nous assistons. Il voit les causes réactionnaires de « ce goût renaissant par les pures traditions de la langue et de l'esprit français... trait saillant de notre mouvement littéraire. » Que vaut cette renaissance ? On le saura plus tard. M. de Chateaubriant trouverait hasardeux de se prononcer aujourd'hui là-dessus.

M. Henri Martineau.

— Pas de jeune école littéraire, des coteries. Ainsi juge M. Henri Martineau, directeur de l'aimable et vivante revue, le *Divan*. Et M. Martineau cite le naturalisme, l'unanimisme, l'ancien groupement de l'Abbaye, les partisans « d'une renaissance » plus opportuniste que classique. Pour ce qui est du mouvement vers l'ordre et la clarté que les précédentes réponses ont signalé quasi unanimement, M. Martineau n'y voit que la réaction toute naturelle contre les bizarreries et les obscurités du décadentisme.

M. Emile Sicard.

— Pas d'école, dit encore le directeur du *Feu*, une autre excellente revue provinciale, M. Emile Sicard. Le romantisme

de Hugo, avec son fracas, ne laisse aucune trace sur notre manière d'agir. Il existe une jeunesse littéraire qui ne s'est point encore formée en école parce qu'elle dépend trop, moralement, de celle de ses maîtres, Paul Adam et Maurice Barrès. C'est l'union de l'esprit et de la vie qui me paraît animer la génération littéraire présente. »

M. Armand Praviel.

M. Armand Praviel, qui mena dans l'*Ame latine* le bon combat régionaliste, à Toulouse, se récuse. Il croit que la grande majorité de la jeunesse se détache de plus en plus de la littérature et de l'art pour se tourner vers l'action. Pour la jeunesse purement littéraire, il distingue en elle le courant spiritualiste et catholique et le courant classique, que rallient les noms de Moréas et de Maurras. Séparés, ils se cherchent; s'ils se trouvent, ce sera le retour à la « tradition française enrichie de tout l'apport du Romantisme et du Symbolime, qu'il ne faut à aucun prix mépriser. »

M. Léon Bocquet.

M. Léon Bocquet, également directeur de revue — le *Beffroi*, qui avant que d'être publiée à Paris réunissait, à Lille d'abord, et à Arras ensuite, les efforts de tout un groupe d'écrivains régionalistes — M. Léon Bocquet ne voit, dans ce temps, rien de semblable aux mouvements littéraires contemporains du Symbolisme. Il ne retient des écoles qui se sont succédé au cours de ces dernières années, que les seuls noms de ceux qui les fondèrent. Mouvements individualistes ; donc pas d'*école*. De l'intéressante réponse que M. Léon Bocquet nous fit tenir, nous retenons quelques propos utiles sur la valeur et l'œuvre du régionalisme, et de son action « saine, profonde et reconstituante. » Il pousse dans cette voie du sens des origines et du

respect de la tradition, « il coopère à la renaissance qu'on signale de partout, chez les esprits réfléchis, en poésie et en prose. Plus que le naturisme, il a réintégré dans le domaine de l'art le sentiment de la nature... Les meilleurs des poètes d'aujourd'hui ont commencé par être des poètes de terroir inspirés directement par tout ce qui touche aux mœurs et coutumes locales qui sont la représentation de l'âme d'un pays... Les livres les plus dignes de mémoire de ces derniers temps sont précisément ceux qui ont puisé à ces sources riches et quasiment inédites de lyrisme et d'émotion. »

LES CRITIQUES

LES CRITIQUES

Il appartient à chaque génération de se juger elle-même. Des critiques de profession, dès qu'ils ont passé un certain âge, cessent de porter des regards assurés sur les écrivains qui viennent après eux. Dans un article qu'il écrivait naguère sur l'importance de Sainte-Beuve, M. Rémy de Gourmont eut l'occasion de noter excellemment ce curieux état de choses. Il arrive forcément un âge où l'intelligence critique se désintéresse des manifestations les plus nouvelles ; elle peut bien les enregistrer, en consigner l'existence, leur donner son approbation ; il manque quelque chose à ses jugements. C'est le sens intime de la vie, l'intérêt personnel, qui font défaut.

Nous aurions pu, par manière de conclusion, demander à des maîtres éminents de la critique littéraire leur sentiment sur la valeur et la portée des documents que nous avons recueillis parmi la jeunesse contemporaine et qui sont ici publiés. Mais ils n'y sont point par eux-mêmes assez mêlés, ni intéressés. C'est bien plutôt à des « jeunes » que nous avons eu recours, et parmi ces jeunes, à ceux qui font profession de suivre et de juger le mouvement de la littérature. A fréquenter de si près cette vie des lettres qui se développe quotidiennement sous leurs yeux, ces critiques auront-ils des vues d'ensemble assez élevées et assez vastes, qui puissent fournir une conclusion à cette étude ? Nous enregistrons à tout hasard leurs considérations. Elles auront toujours, pour la plupart, la valeur de documents pris sur le vif, et qui sont d'un intérêt général.

M. Alfred de Tarde.

M. Alfred de Tarde devait être interrogé parmi les premiers. On sait que de concert avec M. Henri Massis [1], M. de Tarde mena l'an dernier dans *l'Opinion*, sous le pseudonyme d'Agathon, une vive campagne contre l'esprit de la nouvelle Sorbonne, et plus récemment une autre enquête sur la Jeunesse. On peut considérer M. de Tarde comme l'un des esprits les plus avertis et les plus au courant de la chose littéraire actuelle. Sa réponse témoigne d'une excellente méthode autant que d'une ample information. La voici :

Vous demandez si nous assistons à l'évènement d'une nouvelle école littéraire, et ce qu'elle promet d'être. Pour répondre avec certitude, il faudrait n'être pas trop mêlé soi-même à son temps : en plein champ de bataille de Waterloo, le jeune Fabrice ne comprenait point ce qui se passait autour de lui, au moment même où le sort de la lutte se décidait.

Ce qui est sûr du moins, c'est que les manifestes importent peu, et que seules les œuvres comptent. Je crois donc me conformer au sens véritable, sinon aux termes de votre questionnaire, en ne m'attardant point à compter et classer les écoles rivales d'aujourd'hui, en cherchant plutôt où tendent les œuvres les plus significatives de la jeune littérature.

A m'en tenir à celles-ci, ce qui me frappe, c'est un retour à la sensibilité. L'intelligence pure, l'analyse,

1. M. Henri Massis, à qui nous avions également adressé notre questionnaire, nous répond qu'il a lu la lettre de son ami M. de Tarde, que les idées qui y sont exprimées sont les siennes, et qu'une réponse nouvelle ferait double emploi avec celle-ci.

n'ont plus pour nous, à beaucoup près, le prestige qu'elles avaient du temps que Taine, au sortir de l'Ecole Normale, écrivait ses admirables « lettres de jeunesse » et concevait le plan de toute son œuvre. Nous voulons être émus ; or, pour nous émouvoir le plus sûrement, c'est nous-mêmes qu'il faut nous présenter. L'homme, l'humain, nous passionne. Il avait cessé depuis plusieurs générations d'être l'objet véritable de l'art. Avec le Parnasse, c'était le décor, l'attitude, la sereine immobilité de l'antique ; avec le naturalisme, c'était l'idée sociale, les vastes ensembles à la Zola où l'homme individuel disparaît ; avec le roman psychologique, la science, le document et le détail extérieur. Le Symbolisme, lui, par son culte de l'être intime, son goût de l'âme, préparait une renaissance sensible, mais il échouait dans la nuance fugitive, exceptionnelle, dans l'amorphe. A travers les petits drames attendris de Mæterlinck, les poésies de Régnier ou de Mallarmé, le vieil instinct classique se cherchait.

Après ce voyage au long cours parmi les civilisations antiques, les sciences, la nature et la société, l'art revient à son vrai refuge, à sa source primitive d'inspiration : au cœur humain. Il revient enrichi de tout ce qu'il a reflété ; et apaisé aussi, exempt, pour un temps, de trouble, et d'inquiétudes.

Ce renouveau d'*humanisme*, pour lui donner son vrai nom, c'est, je crois, ce qu'il y a de plus clair et de plus vivant au fond de ce classicisme renaissant dont on a tant parlé. Il nous ramène en effet à la préoccupation dominante de toute la tradition classique. Il semble justement que Racine et Pascal, entre autres, soient plus lus que jamais, et plus aimés des jeunes gens. Toute une

part du romantisme — non pas Chateaubriand — est morte pour eux ; c'est une guenille sompteuse, mais vide. S'ils lisent toujours Stendhal, ce n'est point à la manière de leurs aînés ; ils ne lui demandent pas, comme *le Disciple* de Bourget, une méthode de perpétuelle et glaciale analyse de soi, ils voient en lui un artiste qui a passionnément aimé la vie, un grand maître du cœur, qui est en même temps un maître de l'action...

La préoccupation de l'homme mène par une pente naturelle à la morale. Je ne pense pas exagérer en affirmant que la jeune génération littéraire témoigne d'un grand souci de morale. Il ne faut pas prendre ce mot dans le sens de pruderie ; il a une portée plus générale, il implique la recherche d'un idéal, d'une règle de vie, d'une croyance...

Il est à peine utile de dire que Barrès a fait beaucoup pour créer ce courant. Ce que les jeunes trouvent en lui, c'est le culte du sensible, des puissances affectives. Ils répètent avec son héros : « Ah ! des choses qui puissent changer les âmes ! » Et chez Bergson au fond, ce qu'ils admirent, c'est sans doute moins ce qui s'y trouve en réalité, que le respect et l'apothéose de la vie intérieure... Je viens de nommer, je crois, les deux grands maîtres de la jeunesse littéraire.

Avec ces tendances, qu'a-t-elle produit cette jeune « école » ? Je ne sais si je puis citer pêle-mêle les ouvrages de Boylesve, de Gide, de Suarès, de Jerôme et Jean Tharaud, de Valery Larbaud, de Jacques et de Marcel Boulenger, d'Acker, de Vaudoyer, de Giraudoux, de Chérau... Ils ont plus de points communs qu'ils ne le pensent eux-mêmes... Et je ne cite que ceux-là parce qu'ils me conduisent à une dernière remarque concernant la forme.

Peut-être nulle époque, comme la nôtre, n'a-t-elle connu autant de jeunes auteurs soucieux d'écrire une langue sobre et juste. Ce trait, à lui seul, suppose toute une profonde évolution littéraire. L'amour de notre langue française, école de raison, éloigne de l'artificiel et du compliqué. On a parlé de *crise du français* ; c'était crise de l'enseignement qu'il fallait dire, ou crise pédagogique, car, pour une défaillance du goût et du style chez nos écrivains, je n'en vois point, au contraire.

La langue passe ainsi par des phases de recueillement et de synthèse où, après la confusion des périodes novatrices, elle se recompose selon son génie, s'incorpore des éléments nouveaux, en rejette d'autres, absorbe ce qui ne lui est pas contraire, et laisse tomber le reste comme un dépôt. Ce filtrage était nécessaire après les révolutions linguistiques un peu troubles des Goncourt et du Symbolisme. Le pointillisme verbal importé en littérature par les frères Goncourt est certainement périmé ; le goût de la syntaxe, du nombre et du rhythme renaît. Une phrase n'est pas une simple réunion d'éléments sonores, c'est de l'ordre dans les mots.

Je n'ai indiqué ici que des tendances très générales et qu'il ne faut pas exagérer ; l'individualité reste la loi de l'œuvre d'art. Il est un courant connexe qu'on ne peut cependant passer sous silence. Les romanciers se tiennent de moins en moins à l'écart des idées, et de la philosophie, — une autre renaissante, celle-là. Je songe par exemple à l'influence qu'exerce l'œuvre d'un Paul Adam, vigoureux défenseur de l'idée latine, ou d'un J. H. Rosny aîné. Ils ont essayé en des puissants ouvrages la vertu sensible des idées ; mais l'on montrerait aisément, je crois, que

l'individu chez eux reste le point de départ et l'aboutissement de toute l'action, alors qu'il n'était, chez un Zola, qu'un ressort impuissant de la machine sociale. Il en résulte, chez ces auteurs, un conseil d'optimisme et de courage, qui, lui aussi, est un signe nouveau de la jeune littérature.

M. André du Fresnois.

M. André du Fresnois, critique littéraire au *Gil Blas*, où il donne tous les jours de vivantes notes sur les lettres, et dramatique à la *Revue critique des idées et des livres*, nous écrit :

Il semble que l'on puisse distinguer dans la littérature d'aujourd'hui deux tendances très nettes, et, parmi les littérateurs, deux camps. La tendance à l'ordre et la tendance au désordre, les traditionalistes et — au sens intellectuel — les anarchistes. Comme tous mes souhaits vont au triomphe de l'ordre, il est naturel que j'accorde à mes amis de plus grandes chances de succès. Sans doute tous les préjugés romantiques et révolutionnaires favorisent leurs adversaires, mais ceux-ci ont en retour une infériorité : ils retardent. Ils prolongent inconsciemment une époque de recherches aveugles, quand il est temps de suivre la voie droite ; ils s'obstinent à produire des ébauches, quand de rares mais sûrs maîtres nous ont rendu le souci de la perfection. On peut reconnaître, en effet, dans la vie des littératures, l'alternance régulière de deux périodes. Première période : des matériaux nouveaux sont découverts. Seconde période : ces matériaux sont mis en œuvre, selon une méthode éternelle, la mé-

thode classique. Je pense que la tâche qui revient à notre génération, c'est d'établir le bilan de celles qui l'ont précédée, d'oublier tant d'erreurs, et de profiter des efforts qui ne furent pas vains ou funestes.

Des remarques de ce genre n'offrent quelque justesse qu'à la condition de demeurer très générales. Il est bien certain que la fantaisie, l'originalité même excessive, florirent en tous temps, et même et surtout peut-être au plus beau moment de l'ordre français : le dix-septième siècle. Que de charmants « irréguliers » ne rencontre-t-on point autour des Molière, des Boileau, des Racine ? Mais ils apparaissent comme des irréguliers et c'est comme tels que l'on recherche leur plaisante compagnie. C'est comme tels qu'aujourd'hui l'on doit rendre justice à un Francis Jammes, à un Charles-Louis Philippe; mais pousser au premier rang ces curiosités de la littérature, voilà l'aberration, et puis, il y a d'autres irréguliers, qui ne sont pas « en marge » de leur siècle, mais au-dessus : Bourges, Claudel.

Vous me demandez quels sont les maîtres de la jeunesse littéraire ? Dans un des camps dont je vous parlais je crois voir — les uns aux centres, les autres aux ailes : Maurice Barrès, Charles Maurras, Jules Lemaître, Adrien Mithouard, Rémy de Gourmont, André Gide... Encore Gourmont n'enseigne-t-il que par l'exemple de son art si aisé, si clair ; et Gide donne des inquiétudes. C'est plutôt un allié dont on craint les caprices et les brusques fugues : le roi des Numides, si vous voulez. Les chefs de l'autre camp ? Mais l'autre camp n'en a pas : chacun est à soi-même son maître, son dieu, son tout, dans cette cohue où se pressent les derniers survivants du Symbo-

lisme ou du naturalisme, les prophètes de la « sensibilité » toute nue, les apôtres de la « sincérité » coûte que coûte et de la « personnalité » vaille que vaille. Ici le génie est monnaie courante, mais les œuvres n'abondent pas, les œuvres qui ont plus d'importance que les théories.

Au contraire, beaucoup de jeunes gens reprennent confiance à considérer des romans comme ceux-ci, parus en quelques mois : *La maîtresse servante*, de Jérôme et Jean Tharaud, *Monsieur des Lourdines*, d'Alphonse de Chateaubriant, *Fermina Marquez*, de Valéry Larbaud, ou encore ce délicieux livre de Jean Giraudoux : *l'Ecole des indifférents*.

M. Fernand Divoire.

L'un des *Treize* auxquels on doit le spirituel et bien informé courrier des lettres de l'*Intransigeant*, M. Fernand Divoire, est aussi l'auteur d'un petit manuel, rempli d'une ironie charmante, sur la *Stratégie littéraire* : « Il n'y a pas *une* jeune école, dit-il ; les « écoles » à théorie définie sont remplacées par des « groupes » à tendances vagues, mais à intérêts communs. » Il y a en outre des forces d'*action* et des forces de *réaction*. Et, aux yeux de M. Divoire, c'est, actuellement, la réaction qui semble dominer. « Selon les écrivains, elle se manifeste par des œuvres ou élégantes, attiques et un peu grises, ou bien violentes, patriotiques et un peu « braillardes ». A elle se rallie la masse des paysagistes, des intimistes et des amis de la mythologie grecque. Elle est puissamment servie par un mouvement d'opinion très apparent qu'on a appelé le réveil de l'énergie française. Cette énergie renait « en arrière » tout armée du vers classique.

Parmi les forces d'*action*, M. Divoire trouve plusieurs talents véritables dans la seule école qui consente à prendre le nom d'école : l'unanimisme. Ses ambitions apparaissent, au jeune et distingué critique, immenses. Ses influences : Paul Adam, les occultistes, peut-être Zola et les naturalistes.

Ce n'est pas tout. « Au-dessus de ces forces d'action et de réaction, et mêlées par plusieurs côtés aux unes ou aux autres, on peut distinguer des forces, encore inorganisées, de spiritualisme, qui se rattachent les unes au catholicisme politique, les autres au libéralisme chrétien, d'autres au déisme le plus flou. Les maîtres sont ici Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, Hello, Claudel, Jammes. » Enfin pour se résumer M. Divoire note ces deux axiomes : « 1° *Nous sommes au chaos.* Et cela s'explique par ceci : qu'il y a quelques années, autour de 1902, il n'y avait pas de mouvement littéraire et qu'ensuite est venue de partout une floraison nouvelle ; on n'a pas encore eu le temps de s'y reconnaître. Et 2° *Nous allons au spiritualisme* et à un art plus intellectuel, mais nous y allons avec confusion et nous rencontrerons en chemin un matérialisme qui reprendra son rôle d'opposition. La bataille de demain sera plus philosophique et religieuse que littéraire... »

M. André Billy.

M. André Billy, critique littéraire à *Paris-Midi*, ne veut pas, non sans raison, pensons-nous, que la formidable activité du mouvement littéraire contemporain soit le signe d'une époque de transition. Mais il n'aperçoit aucune école nettement délimitée. « Par contre, je découvre chaque jour, écrit-il, de nouveaux groupements composés d'esprits et de talents très différents les uns des autres. Les jeunes écrivains semblent, en se réunissant, chercher à se compléter mutuellement et à constituer des organismes collectifs, aptes à tous les modes d'expression littéraire, plutôt qu'à défendre une commune

doctrine. Chacun de ces groupes a cependant une tendance essentielle, quoique rarement unanime, et qu'il est possible de rattacher à quelque grand cycle antérieur. C'est ainsi que le Classicisme, le Romantisme, le Réalisme, le Symbolisme, le Parnasse ont parmi nous des représentants dignes des ancêtres dont ils se réclament. Peut-on qualifier d'un seul mot l'état actuel de la littérature ? Si oui, laissez-moi dire que le régime sous lequel nous vivons devrait prendre le nom de « totalisme ».

M. Marcel Coulon.

M. Marcel Coulon, dont on a lu différents essais sur Jean Moréas, Anatole France et Rémy de Gourmont, pense qu'il est, dans les littératures, des périodes plus propres que d'autres à l'existence des écoles : ce sont les périodes pauvres, où la médiocrité domine. C'est contre elle que les écoles s'organisent. La littérature est aujourd'hui trop nombreuse, trop diverse pour permettre une jeune école littéraire : D'ailleurs « l'âge des écoles semble passé. »

« Il n'y a plus de continent à découvrir — nous avons fait le tour critique, esthétique de l'univers spirituel. Nulle école n'a mieux eu gain de cause que le Symbolisme, qui ne fut, somme toute, qu'un appel énergique à la liberté de l'art. Que reste-t-il à demander après lui ? Plus rien. Il n'a pas lutté pour des libertés, mais pour la liberté en soi. Il semble donc qu'il nous ait libérés des réclamations, des revendications, des pétitions par voie d'école pour le restant de nos jours. Le fait que nous sommes sans école et que le besoin d'une école ne se fait pas sentir est une preuve de l'intelligence universelle. Une école, c'est une réaction contre un ordre établi, et elle n'a chance de réussir que quand elle se trouve devant un adversaire par trop injuste. C'est une volonté de désobéir à une autorité tyrannique. C'est dire que ces écoles demandent la

préexistence d'un dogmatisme. Et nous n'avons plus de dogmes littéraires aujourd'hui... Que l'absolue liberté en politique offre des inconvénients, c'est trop certain, mais dans la République des lettres, quels sont les inconvénients de l'anarchie ? Je n'ai personnellement qu'une médiocre estime pour le vers libre, et il n'est pas un seul des conseils de Boileau, qui, légèrement rajeunis, ne me semble bon à suivre. Ou plutôt je pense qu'il ne s'en faut pas de beaucoup que notre XVIIe siècle ait fixé les caractères importants de l'art : ordre, goût, mesure, clarté, soin, indispensable culture... La fantaisie, l'imprévu, l'inconnu sont aussi de bonnes choses... Que d'idées et d'images serviraient à démontrer l'absurdité, aujourd'hui, de l'intolérance en matière littéraire, l'illégitimité, l'inutilité et même la maladresse du prosélytisme.

« Cette absence d'école, est-ce à dire qu'on ne puisse pas apercevoir certaines tendances nettes dans le vaste mouvement contemporain ? Qu'il soit impossible de savoir « où nous en sommes et où nous allons ? » Non certes. Nous marchons, à mon avis, heureuse conséquence d'un régime de liberté, vers ce que j'ai appelé le *monisme de l'intelligence*. Nous sommes de moins en moins disposés à subir les ordres et les admonestations, les genres et les formules, les arts poétiques et les traités. La pensée se voit une parce qu'elle se sent libre. Elle n'accepte même plus l'opposition entre les notions et méthodes scientifiques, et les méthodes et notions littéraires. Nos grands savants deviennent artistes, nos grands artistes sont déjà des savants. Notre époque travaille à combler entre la raison et la sensibilité, l'imagination et la connaissance, un fossé que nos pères, romantiques ou classiques, s'acharnèrent à creuser et à élargir. Maintenant, classiques et romantiques à la fois, nous voyons la haute expression de l'intelligence dans l'équilibre de la tête et du cœur. Demain la littérature ne servira plus qu'à apprendre. Pour moi je n'admire réellement que ces esprits à double face qui mettent une grande dose de

plaisir dans une forte somme de labeur, qui montrent que les érudits sont les plus artistes, et que l'être le plus intelligent est nécessairement le plus sensible. Ainsi Taine, ainsi Renan qui ont su styliser jusqu'à la psychophysique et l'épigraphie. Ainsi Moréas, ainsi Gourmont, ainsi J.-H. Fabre, ainsi France, Lemaître, Barrès...

« D'autres tendances sont visibles, qui nous entraînent vers le positivisme, le matérialisme scientifique (Gourmont, France, Paul Adam) ; le mysticisme et le spiritualisme (Loti, Maeterlinck, Claudel, Jammes, Gide)... D'un côté, la vie, de l'autre, le rêve. D'un côté, la logique ; de l'autre, le sentiment... Mais ces distinctions sont par trop brutalement catégoriques... Laissez-moi ajouter encore que j'ai confiance dans le sport pour ouvrir à la philosophie, à la littérature, à l'art, de belles et grandes fenêtres... »

CONCLUSION

Que conclure de ces diverses opinions ? Que l'activité ne fait point défaut à nos plus récents écrivains ; qu'ils aiment les lettres autant que leurs devanciers ; qu'ils ont, pareillement, la foi et le désir de compter à leur tour ? On peut assurément, sans se compromettre, avancer de telles certitudes. Mais c'est juger des ambitions particulières, sans plus, et la question reste posée : où sommes-nous ? où allons-nous ? Il serait difficile, étant donné l'extrême diversité des avis, de proclamer où nous allons. Que sortira-t-il de cette mêlée des lettres où chacun se pousse à l'aventure, selon ses goûts et son tempérament ? Ce n'est pas à nous qu'il appartient de le dire. Où nous sommes, nous avons cru devoir donner notre opinion sur ce sujet, lorsque ces documents furent pour la première fois publiés, par le *Temps*[1]. On nous permettra de citer, sans y rien changer, ce passage, qui fut pour M. Henri Clouard l'occasion d'une fort intéressante discussion que l'on retrouvera plus loin rapportée[2].

« Il est difficile d'écrire l'Histoire, disions-nous. Nous l'avons éprouvé, dans les modestes limites de l'enquête à laquelle nous voudrions apporter aujourd'hui une conclusion, et quelques-uns de nos correspondants m'écrivent

1. Cf. le *Temps* du 4 juin 1912.
2. Voir Note III, page 130.

pour « rectifier » certaines de nos classifications où ils ne veulent pas rentrer. On a de la peine à parler avec justesse de quelques manifestations sur le compte desquelles ceux-là mêmes qui y prennent part ne sont pas toujours d'accord pour s'entendre. Nous avons ainsi, paraît-il, contristé de distingués écrivains en les étiquetant avec arbitraire. C'est donc bien volontiers que je donne acte de sa courtoise protestation à M. Georges Duhamel, qui fort subtilement nous prie de dire qu'il n'est point unanimiste, encore qu'il estime et défende les idées que M. Jules Romains met en œuvre.

« Pareillement M. René Arcos est tout le contraire de l'unanimiste : il est individualiste. Le groupe de la *Renaissance contemporaine*, d'autre part, manifeste de son entière indépendance, refuse de souscrire en rien à la doctrine paroxyste et affirme n'être à la remorque d'aucune école. MM. Jean Héritier, Gaston Picard ne veulent pas non plus être des paroxystes.

« Ce n'est pas sans raison que nous enregistrons de telles protestations [1]. Elles viennent curieusement nous fournir une conclusion beaucoup plus formelle que celle dont nous avions cru pouvoir préjuger dès le début de cette enquête. Ainsi ceux-là mêmes qui par amitié, par parenté d'esprit et de culture, par les hasards des collaborations dans les mêmes organes littéraires, semblaient le plus devoir former des écoles — nous les avons nommés unanimistes, paroxystes, etc. — ne font partie d'aucune école. Il n'y a donc pas *une* école ? Qu'on se détrompe : il y en a beaucoup au contraire, mais chacune d'elles — dans un

1. Voir Note II, page 125.

instructif petit livre, M. Florian-Parmentier va jusqu'à en compter plus de trente parmi les plus récentes[1] — chacune d'elles n'a qu'un disciple ou deux, et encore, lorsqu'ils sont deux, le second ne tarde-t-il guère à se déclarer « dissident ».

« Le Symbolisme apparaît donc avoir été la dernière grande école littéraire que nous ayons eue depuis le Romantisme, le Parnasse et le naturalisme. Avoir été, car elle est morte, elle aussi. Du moins les jeunes écrivains de ce temps en parlent-ils comme d'une époque héroïque, fort reculée : « Au temps du Symbolisme »... Ils n'en veulent plus. Ils ne veulent plus d'écoles. C'est le triomphe de l'anarchie dans les lettres. Et si ce mot choque, mettons plus simplement que c'est l'avènement d'une nouvelle passion intellectuelle : l'individualisme ».

1. Cf. Florian-Parmentier. *La littérature et l'Epoque.* (Figuière, éditeur). Voici, d'après M. Florian-Parmentier, les noms de ces nombreux groupements ou écoles, si l'on veut, depuis le mouvement symboliste. Encore, a-t-il tout dénombré ? Le symbolisme, l'instrumentation verbale (René Ghil), le décadisme, le magnificisme (Saint-Pol Roux), le magisme (J. Péladan), le socialisme littéraire, l'anarchisme, l'Ecole romane, le paroxysme, l'ésotérisme, le naturisme (Saint Georges de Bouhélier), le jammisme, l'Ecole française (Maurice Magre), le régionalisme, le synthétisme (Jean de la Hire), le somptuarisme (Hector Fleischmann), l'humanisme (Fernand Gregh), l'intégralisme (Adolphe Lacuzon), le néo-mallarmisme (Jean Royère), l'impulsionisme (Florian-Parmentier), le néo-romantisme, l'Abbaye (curieux essai de phalanstère artistique où furent associés MM. René Arcos, Henri Martin, Barzun, Georges Duhamel, Alexandre Mercereau, Jules Romains, Charles Vildrac, et plusieurs peintres et musiciens), le visionnarisme (André Colomer), le futurisme (Marinetti), le primitivisme (Touny-Léris), le subjectivisme (Han Ryner), le sincérisme (Louis Nazzi), l'intensisme (Charles de Saint-Cyr), le druidisme (Max Jacob, Louis de Gonzague-Frick), l'école spiritualiste, les renaissances, le bonisme, l'Ecole de la Flora, etc...

Nous n'ajouterons rien à ces conclusions, si ne n'est que nous prions de les tenir pour provisoires. Encore une fois nous n'avons voulu réunir ici que des documents, fixer dans une consultation générale quelques faits et des opinions sur ce temps. Il appartiendra sans doute à un autre d'y découvrir, comme on voudra, un exemple ou une leçon.

NOTES

NOTE I

D'UNE RENAISSANCE DE L'ORGUEIL FRANÇAIS

« *Les raisons et les occasions de cette renaissance de l'orgueil français...* » (Page 12).

Il nous a été donné d'assister au cours de l'été dernier à un magnifique mouvement de l'opinion publique en France qui n'a été rien de moins que le réveil de la conscience nationale et de la notion de patrie. On a salué d'un mot heureux, dans le coup d'Agadir, « l'affaire qui unit ». Ce fut en effet « l'occasion définitive à laquelle la France, après plusieurs essais, a accroché son besoin grandissant de concorde et de dignité nationale ». Montrer quelle fut, de cet élan d'enthousiasme qui n'a pas encore cessé sa course ascendante, la longue et profitable préparation, la maturation insensible et cachée, tel est l'objet d'un petit livre que, sous le titre significatif de la *Renaissance de l'orgueil français*, M. Etienne Rey a publié récemment [1]. C'est, depuis quarante ans, dans toute l'histoire du pays que l'on en peut retrouver les éléments mystérieux et purs. « A la surprise où nous a jetés cet essor du patriotisme a succédé un sentiment de fierté qui a traversé les consciences les plus obscures comme les esprits les plus avertis... S'il fallait caractériser d'un mot la situation, il faudrait dire que la France a retrouvé son orgueil... » écrit excellemment M. Etienne Rey. Or, c'est une vertu féconde, dans un peuple, que l'orgueil. Les Grecs, Rome, l'Angleterre eurent le leur.

1. Etienne Rey. La *Renaissance de l'orgueil français* (Bernard Grasset, éditeur, 1912).

Au nôtre, fortement assis sur un long passé de prépondérance politique et intellectuelle, entretenu, au cours du dernier siècle, par les grands souvenirs de la Révolution et de l'épopée napoléonienne, les terribles événements de 1870 portèrent un coup fatal. L'abattement, le long découragement qui les suivirent, c'est ce que M. Etienne Rey appelle tristement « la faillite de l'orgueil français ». Mais de cette faillite, de ses suites, le pays s'est relevé tout entier par une grandeur nouvelle :

« Il existe dans une nation une autre grandeur (que celle de la guerre) qui est la grandeur pacifique. Elle s'attache à la prospérité économique d'un pays ; elle se compose de menus faits, de chiffres, d'actions médiocres ; elle n'a pas l'aspect rayonnant ; elle se présente humblement et sans grâce, et comme son front n'est pas ceint de lauriers, la foule ne sait pas encore la reconnaître. »

C'est de cette grandeur de quarante années, malgré l'anarchisme des uns, le scepticisme des autres, les chocs des partis, les dissentiments intérieurs, qu'est faite la prospérité actuelle de la France ; et du désespoir d'hier est née la confiance d'aujourd'hui.

M. Etienne Rey voit la double raison occasionnelle de notre entente dans l'essor de l'aviation et dans la menace étrangère. L'aéroplane est devenu tout de suite « le gage de la sécurité nationale, l'instrument de la revanche, le symbole du génie français »... La menace étrangère, elle, « ne crée pas, à vrai dire, le patriotisme, mais lui fournit une occasion magnifique de se relever ».

« On se rappelle avec quelle allégresse on sentit passer dans tout le pays comme une fièvre d'orgueil. Les « impondérables » dont parle Bismarck venaient d'entrer en scène et réalisèrent l'union inespérée de tous les partis, de tous les citoyens... Les énergies se tendirent et les consciences s'exal-

tèrent. C'est ainsi qu'en 1792 les menaces de l'invasion donnèrent à la Révolution sa force et son unité morales... »

Cette volonté de tout le pays s'est traduite au dedans par le désir de l'ordre et de l'autorité ; au dehors par le souci de la dignité et des intérêts français. « On commence, de l'autre côté de la frontière, à ne plus parler de la « décadence » française... »

Ce qui a pu permettre cette « renaissance » nouvelle, M. Etienne Rey en analyse les origines avec la clarté d'un rigoureux historien doublé d'un moraliste perspicace. C'est pour lui l'œuvre profonde de la République ; c'est aussi l'œuvre commune de tous les partis. Ce qui résultera demain de l'orgueil français retrouvé, c'est à la jeunesse que le moraliste confie le soin de le montrer par ses actes.

« C'est à elle que vont être déléguées toutes les forces du pays, c'est elle qui va réunir le dépôt redoutable des ardeurs et des espérances de la nation. Quel usage encore mystérieux saura-t-elle en faire? Sera-t-elle digne de sa mémoire? gaspillera-t-elle le trésor qu'il faut bien lui confier ? osera-t-elle se servir des armes qu'elle brûle déjà d'avoir en mains ?

« Nulle question n'est plus troublante ni plus grave. Il y a des générations qui vieillissent vite et dont on sait qu'il ne faut rien espérer ; il y en a qui se divisent et s'épuisent dans des efforts opposés, et d'autres qui, sans jamais agir, se bornent à transmettre ce qu'elles ont reçu. Mais aujourd'hui il n'en est pas ainsi : on sent « qu'il y a quelque chose de nouveau dans la jeunesse », qu'elle a des tendances très nettes, qu'elle est décidée à marquer profondément son passage, et que sa volonté pèsera sur l'avenir. Il faut donc savoir ce qu'elle vaut et ce qu'elle poursuit, quelle est sa force et quel est son idéal, quel orgueil enfin la dirige et l'élève... »

Cette jeunesse, M. Etienne Rey en trace un noble et sympathique portrait : il note son optimisme raisonnable, son

goût de la santé physique et intellectuelle, son esprit classique, son amour de l'action, du mouvement, du sport, de la vie. C'est parce qu'elle aime la vie qu'elle se soucie de retrouver des disciplines. Spectacle nouveau, bien fait pour étonner : une jeunesse qui est jeune.

Il convient de retenir ici les conclusions de M. Etienne Rey, sur cette jeunesse. C'est à elle, que pour lui, est dû en partie ce grand réveil national.

« Ce sont les jeunes gens qui, depuis un an, sont entrés le plus résolument dans cette voie et y ont entraîné avec eux tout le pays. Leur fierté et leur amour de la France ont été un spectacle magnifique et émouvant. Leurs aînés, qui avaient eu le malheur d'abandonner cet idéal pour en poursuivre d'autres qu'ils ne surent pas atteindre, se sont sentis soudain pleins de respect pour ces adolescents qui, du premier coup, avec une admirable aisance, ont retrouvé l'âme même de la nation et senti battre dans leurs poitrines le cœur de la France... »

Il ne faudrait pas accepter avec méfiance de tels propos. M. Etienne Rey, qui n'est pas suspect d'entraînement ou de vain lyrisme, n'a point d'intérêt à flatter. Il n'a pas craint, en d'autres endroits de son petit livre, de souligner la faiblesse de certains points de vue, ce qui lui aura sans doute valu d'être traité sans charité. L'optimisme de son petit livre, que nous analysons très sommairement, et auquel nous renvoyons, n'a rien que de très acceptable. « Autant le pessimisme intellectuel peut avoir de la valeur, écrit M. Rey, autant le pessimisme social est une doctrine médiocre et néfaste. » Son optimisme est donc, comme celui qu'il a noté chez les jeunes gens, non pas l'optimisme de l'ignorance, mais celui du « qui vive ».

Au demeurant, M. Etienne Rey, à ce que nous croyons, s'est défendu d'exposer dans son petit traité nationaliste, autre chose que des sentiments. Ceux qu'il y a réunis parlent, selon nous, autant et bien davantage même que les faits dont ils sont la conclusion logique et sensible.

NOTE II

A PROPOS D'UNE INFORMATION DÉFECTUEUSE

« *D'autres témoignages que nous avons réunis...* » (Page 16).

Au lendemain de la publication par le *Temps* de l'une des premières parties de cette enquête, M. Robert Veyssié, directeur de la *Renaissance contemporaine*, nous adressait le billet suivant :

Paris, 27 avril 1912.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Au nom de mes collaborateurs et au mien, je suis tenu à vous signaler une erreur dont l'autorité du *Temps* aggrave pour nous le préjudice.

La *Renaissance contemporaine* n'est à la remorque d'aucune école. Elle n'a jamais porté le collier que vous lui avez bénévolement attaché au cou. Elle vit de sa propre vie ; elle combat son combat, chaque quinzaine depuis cinq années.

Mais nous ne doutons pas que le seul défaut d'information vous ait laissé ignorer l'importance et l'indépendance de notre action... Nous croyons que votre courtoisie tiendra à honneur de rectifier une erreur qui crée contre nous une ambiguïté *au moins* regrettable et que nous n'aurons pas à invoquer « le droit de réponse ».

Veuillez agréer, etc.

On lisait (?) d'autre part dans la *Renaissance contemporaine* (n° du 10 mai 1912) la note que nous reproduisons ici, à titre de renseignement :

Billet à un Informateur mal informé.

« On est jeune et on écrit au grand journal le *Temps*. Voilà des qualités. Bravo! On est dandy et l'on fait de l'information littéraire par dilettantisme. Voilà, monsieur, une désinvolture qui nous inquiète un peu. Car le grand journal où vous écrivez revêtira de son autorité et de son importance vos fragiles renseignements. Et vos fantaisies, qui sont des erreurs, se présenteront à quelques mille lecteurs, sous la protection auguste d'une draperie officielle... Oh ! là, monsieur, oh ! là !

« Vous portez, monsieur, un nom connu et pétillant, qui évoque pour nous beaucoup d'esprit savoureux ; vous possédez du talent et vous avez disposé sur de jolis riens des broderies fort agréables. Mais les Dieux n'ont pas permis que vous fussiez bien informé en toute chose. Vous êtes donc mal informé sur les choses littéraires.

« Certes, vous n'avez pas commis un péché mortel ; mais il vous eût été si aisé de ne point pêcher du tout en ignorant silencieusement ce que vous ignorez — ou en apprenant à le connaître.

« Cependant, vous fûtes tourmenté par le démon de l'information et vous vous improvisez, avec une fleur à la boutonnière et une canne de jonc sous l'aisselle, informateur officiel dans le grand journal le *Temps*. L'idée vous vient de confectionner un petit catalogue littéraire à l'usage de ses lecteurs et vous la réalisez. Bonne intention, monsieur : mais, hélas ! qu'en avez-vous fait ?

« Dans votre catalogue passe la farandole la plus folle, la plus maquillée, la plus invraisemblable, la plus déconcertante des jeunes tendances de la littérature contemporaine. Nous n'imaginons pas de mascarade mieux réussie.

« Mais souffrez, quant à nous, que nous jetions aux orties les

oripeaux dont vous nous avez déguisés, à notre insu.

« Il vous a plu de nous désigner sautant, gesticulant et hurlant dans la danse paroxyste, aux sons des gongs et du tam-tam.

« De grâce ! Ce n'est pas une danse nouvelle, le paroxysme... c'est encore un *isme*, encore un *isme*, encore un *isme !*

« Et ce n'est pas le dernier : on chuchote un autre mot. Ah ! les mots, monsieur, les mots !

« Le paroxysme, ce n'est point cette magnifique et profonde intensité poëtique d'un Homère, d'un Lucrèce, d'un Shakespeare, d'un Dante, d'un Corneille, d'un Racine ou d'un Lamartine ; c'est une sorte d'incontinence verbale chronique. Hugo en nourrissait les premiers germes. Mais Hugo était grand. Depuis, elle affecte quelques psittacistes contemporains.

« Mais il se peut aussi qu'elle dérive d'une belle frénésie plus récente... Elle est un peu la fille de tout le monde, voyez-vous ! Au reste, un poète aujourd'hui silencieux, Adolphe Lacuzon, qui fit retentir, naguère, la lyre intégraliste, vous enseignerait mieux que nous ses origines. Peut-être convient-il, monsieur, que vous informiez ?

« Pourtant, laissez-nous supposer qu'Apollon nous protège, puisque l'épidémie, dont le bacille fut découvert par un jeune Belge, Henry Maassen, fébrile poëte que la mort nous a pris, n'a pas encore pénétré dans nos rangs.

« Nous devions au journal *le Temps*, à vous, Monsieur, qui êtes, apparemment, le jeune et digne disciple de M. Gaston Deschamps, et nous nous devions à nous-mêmes de décliner courtoisement l'invitation que vous nous faites de loger à une enseigne qui n'est pas la nôtre. Et veuillez avoir la bonne grâce de trouver ici notre carte d'identité :

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE

a pour but de réaliser une large synthèse des tendances idéalistes

et des principales conceptions artistiques françaises, qu'elle a — la première — groupées sous le titre de « Renaissance française ».

« (Remarquez, nous vous en prions, Monsieur, que ces idées ont fait leur chemin, car vous avez pu assister, comme nous, au réveil de l'âme nationale, que nous avions désiré et prévu sans chauvinisme).

La Renaissance Contemporaine *poursuit son but avec la collaboration des meilleurs écrivains des jeunes générations ; elle se place au-dessus des partis et des querelles individuelles. Elle ne prétend point à faire renaître ; mais elle appelle, elle groupe, elle favorise les énergies neuves et les créations originales de l'esprit français. Elle exprime le nouveau printemps de l'art national. Voilà pourquoi elle s'intitule* La Renaissance.

« Cependant, notre effort, c'est très vrai, Monsieur, qu'on le nie de mauvaise foi — et il se peut, lorsqu'on est mal informé, qu'on l'ignore de bonne foi.

« Être bien informé est la qualité sans quoi nul ne doit et ne peut prétendre à informer autrui. Et c'est ainsi, nous n'en doutons pas, que vous avez toujours pensé, jusqu'à ce jour.

« Robert Veyssié. »

* * *

D'autre part, M. Gaston Picard, directeur de l'*Heure qui sonne*, nous donna sa parole que les collaborateurs de la revue qu'il dirige n'appartenaient à aucune école littéraire. Ceci pour protester contre l'appellation de paroxyste que nous lui donnâmes, en citant son nom, accessoirement. Dont acte. Dont acte aussi à M. Jean Héritier de sa protestation, pour les mêmes causes. M. Jean Héritier n'est point paroxyste. M. Jean Héritier admire le paroxysme, chez les autres ; de lui, nous

apprîmes qu'il professait pour sa part, « un noble et sain impérialisme français » — qu'en philosophie il était plutôt « idéaliste », et « antianarchiste en politique » penchait, en art, pour le synthétisme et détestait « le commercialisme et l'arrivisme des lettres actuelles ». Ce sont des nuances. Je les note volontiers.

*
* *

Par ailleurs, — M. Georges Duhamel nous écrivait, le 26 avril :

« Mon cher confrère,

« Il s'est glissé dans votre dernier article du *Temps* et dans l'interview de mon ami Romains des erreurs qui me concernent spécialement et que je ne voudrais pas rectifier si elles ne venaient pas après beaucoup d'autres, et du même genre. Vous écrivez : « M. Georges Duhamel, critique, poète et auteur dramatique *unanimiste*... » Je crois que rien, dans ma réponse à votre enquête, ne peut vous autoriser à me gratifier d'une épithète qui appartient en propre à Romains et que je ne saurais revendiquer pour mon compte personnel. Certes, j'ai fait jouer une pièce à l'Odéon, mais elle est fort éloignée de ce qu'on appelle l'unanimisme.

« Certes j'ai publié des volumes de vers, mais le titre du plus récent est « Selon ma loi » ; et il est à lui seul tout un programme.

« Quant à une « critique unanimiste », permettez-moi de dire que j'ignore franchement ce que cela veut dire. J'estime et je défends les idées que Romains met en œuvre et qu'il laisse qualifier « d'unanimistes » mais, pour moi-même, je préfère m'abstenir de toute désignation de ce genre...

Duhamel. »

NOTE III

LE RENOUVEAU FRANÇAIS

« *Revenant sur certaines conclusions...* » (Page 56).

On lit dans la *Revue Critique des idées et des livres* (numéro du 10 juillet 1912) un article de M. Henri Clouard, que nous tenons à reproduire, dans ses parties les plus essentielles, car il reprend, en les plaçant sous un jour différent, l'examen des questions qui nous préoccupent.

D'accord, en principe, avec le livre récent de M. Etienne Rey[1], M. Henri Clouard constate d'abord le plaisir qu'on éprouve à voir « ceux de nos écrivains qui ont de vingt-cinq à trente-cinq ans reprendre goût à leur titre de Français et songer à le faire valoir. » Et tout d'abord, nous reprochant d'avoir écrit en conclusion de l'enquête du *Temps* que nous assistions « au triomphe de l'anarchie dans les lettres »[2] :

« Beaucoup d'espoir, expose-t-il, se peut attacher à l'union spontanée qu'un certain nombre de personnalités intéressantes réalisent sur des noms comme Toulet, Boylesve, Jaloux, Tharaud et Giraudoux. Il me plaît fort d'avoir salué le premier, je crois, les débuts de M. Jean Giraudoux, qui est le plus jeune de ces écrivains : comme il venait de publier deux nouvelles dans les revues, les *Guêpes* se réjouirent d'une si libre fantaisie servie par une sensibilité clairvoyante. Cet intimisme profondément humain, disaient-elles, dont

1. Voir Note I, page 121.

2. C'est par une interprétation erronée de notre pensée. Voir plus loin.

notre époque a peut-être raison d'être fière, et d'autre part la santé d'esprit, le parti pris de lucidité auquel les lettres françaises viennent lentement : au point d'intersection de ces deux lignes, si j'ose dire, M. Jean Giraudoux nous sourit, malin. Il est vrai que cette petite académie idéale n'est faite que de prosateurs. Mais la gloire grandissante de Moréas, et Paul Fort et Ponchon surgissant tout à coup en face des Griffin et des Verhaeren pour leur ravir de haut le principat des poètes, cela nous comble, au moment même où Louis le Cardonnel rompt son silence, où Charles Le Goffic prépare un recueil de ses poésies complètes.

« Ou ces concordances ne signifient rien, ou elles veulent dire que nous redevenons nous-mêmes... »

Ici M. Clouard écrit qu'au cours des réponses qu'on a lues plus haut et dont il résume certains passages, M. Toulet, comme M. Etienne Rey dans son livre, constate que notre littérature s'éloigne de plus en plus de l'exotisme pour devenir française davantage. Il répète, avec M. Jacques Boulenger, que « le mot nationalisme serait la meilleure dénomination » de notre jeunesse littéraire, s'il ne s'était souillé dans les luttes électorales, et avec M. Alfred de Tarde, il note le « renouveau d'humanisme » de cette jeunesse, sa « répugnance pour le décor, l'attitude, la sereine immobilité, l'amorphisme »... « Cela marque la fin d'une époque, la faillite de tous les vieux procédés quels qu'ils soient (naturalistes, parnassiens, symbolistes, décadents) cependant que se redressent les puissances naturelles de notre génie, intelligence sensible et réfléchie. Il ne faut pas que ce bel élan s'égare. »

Pour cela, il convient de distinguer et de ne pas citer « à côté de Gide et de Boylesve, le juif portugais qui griffonne sous le nom de Suarès »... « Fidèles au fameux précepte de Leibnitz, nous ne méprisons à peu près rien ; nous savons bien qu'en France les Barbares ne sont plus barbares, et que les plus bruts ou les moins sains y offrent toujours quelque ressource ;

nous nous sentons, au fond de nous, les frères de nos adversaires les plus décidés. Mais nous souffrons précisément de voir trop de talent gaspillé ; et l'histoire de nos lettres, depuis cent ans, n'est en trop d'endroits qu'un catalogue de forces perdues, d'où pas une œuvre n'a pu naître. Quand de grandiloquents traditionalistes affichent le dédain de certaine poésie naïve, gauche, mais ardente sous ses peaux de barbares, qui va lui faire un salut à leur nez ? Quand d'honnêtes gens de vertu un peu sombre honnissent Anatole France, quand le poète spiritualiste François Mauriac insulte Renan, qui proteste et tente de maintenir les droits de chacun, de sauvegarder les amitiés françaises ? Nous, nous, nous encore.

« Puisque nos contemporains se piquent d'éclectisme, comment ne voient-ils pas que ce mot-là lui-même les devrait obliger à distinguer et à choisir ? Plus encore que la décision de l'intelligence, c'est ici la volonté qui leur manque. Une sorte d'aimable pitié, une complaisance pour tout ce qui n'est pas l'excellent. Mais ce n'est point générosité, c'est soumission, c'est lâcheté, c'est confusion de panthéistes sentimentaux : au lieu que nous voulons nous tenir à la noble notion du choix, sans laquelle il n'est point d'esthétique possible. Nous ne sommes exclusifs, en fin de compte, que de ce qui empoisonne et tue.

« C'est que nous mettons un sens sous les mots, ce qui était à peu près passé de mode, au moins dans la jeune littérature. Aussi n'avons nous pas vu sans surprise le groupement de la *Nouvelle Revue française* se constituer ces temps-ci en Agence du classicisme. La surprise s'évanouit dès qu'on y regarde d'un peu près : sans compter que les maladroits comme M. Henri Ghéon laissent bien des fois passer un bout de vieille oreille, qui est celle de l'imbécillité « décadente ». Or, profitant d'un instant où M. Ghéon se tenait tranquille, M. Jacques Copeau, directeur de la *Nouvelle Revue française*, écrivait récemment :

Les hommes qui ont aujourd'hui plus de trente ans ont fait plusieurs écoles. Ils ont vu mourir le naturalisme, naître, s'épanouir, décliner le symbolisme ; ils ont subi des influences étrangères. Les plus forts, les plus cultivés d'entre eux ne renient pas leurs premiers enthousiasmes au profit de quelque formule nouvelle où se trouverait enfermé le secret décisif. Ils cherchent moins la nouveauté qu'ils ne sont ambitieux de plénitude[1].

« Et M. Emile Henriot, reproduisant dans le *Temps* ces déclarations, ajoute :

M. Copeau, pour marquer le moment de la maturité de ces écrivains, prononce les mots d'équilibre, d'harmonie, de discipline, etc...

« On me permettra de penser que des mots de ce genre recouvrent un peu tout ce qu'on veut. Discipline, fort bien : mais laquelle ? Les Parnassiens en suivaient une, je pense : elle n'avait que le tort d'être mortelle. Clarté ? Mesure ? Equilibre ? Mais ces qualités ne recommandent-elles pas une nouvelle de Maupassant aussi bien qu'une fable de La Fontaine ? Elles se montrent davantage dans le moindre roman de M. Marcel Prévost que dans un drame de Claudel. Alors ? La vérité, c'est que de tels mots ne sont qu'étiquettes, qu'une étiquette prend le vent de la mode, et que la mode est au classicisme. Je demanderai donc : quel classicisme ? Moréas était « classique »; M. Gide l'est aussi, et aussi M. Viélé-Griffin, tout comme M. Jules Romains...

« Il faut pourtant que l'on arrive à comprendre, à sentir que les raisons exactes qui font que Moréas est Moréas l'empêchent de se trouver au plan d'un Verhaeren et que les raisons profondes qui font qu'on aime l'un ne permettent en aucune façon d'aimer l'autre également. Je veux dire que la poésie de

1. Enquête du *Temps*.

M. Emile Verhaeren contient des éléments qui, s'ils étaient acceptés et s'épanouissaient, rendraient impossible toute résonance des *Stances* et s'opposeraient à l'éclosion d'un Moréas nouveau. Et de même, il y a dans la pensée, le goût et l'expression d'un Suarès, assez de poison pour détruire ce que M. de Tarde se félicite justement de voir renaître, et qu'engourdirent cent ans de romantisme plus ou moins déguisé.

« Lorsque nous marchandons notre admiration à Guy de Maupassant, lorsque nous nous étonnons que les Tharaud le mettent dans la compagnie de La Fontaine, de Voltaire, et de Stendhal, ce n'est point caprice personnel ; mais les contes de Maupassant sont d'un dessein vraiment bien court et fruste, comparés aux contes moraux ou spirituels des classiques, à *Candide*, à *Psyché*, aux romans d'énergie lucide de Stendhal. N'est-il pas juste de marquer des degrés entre un art qui prend toute l'âme, l'intelligence et le cœur, un art hautement humain et celui-là qui n'est fait que de ce qu'il y a d'animal dans l'homme ? Ce sens des différences essentielles dicte ce que nos jugements ont parfois de dur et de hautain.

Un classicisme en rapport avec ces observations ne peut vraiment pas consister en un simple système de formes et de procédés, ainsi que se l'imaginent certains critiques de bonne foi et de bonne intention, égarés par l'idéologie révolutionnaire.

Le classicisme, écrit par exemple M. Gaston Sauvebois, « n'est qu'un instrument, non une pensée ».

« Comme si, à ce degré de valeur et d'efficacité, les sujets et les genres littéraires, le langage étaient concevables sans la substance qui les remplit ! Comme si un grand style pouvait exister hors de l'âme qui le met en mouvement et de l'esprit qui le règle ! Les qualités formelles du classicisme s'évanouissent, dès qu'elles ne sont plus attachées à une réalité philosophique et psychologique ; à une connaissance éprouvée

de l'homme et des choses ; à un vaste empirisme ; à tout ce qui, de l'univers, a été fait humain par les Lettres. Le classicisme n'est rien, ou c'est une pensée, le visage le plus clair de la civilisation générale. Quand Aristote définit les limites de la Cité, les tragiques grecs celles de la volonté de l'homme, quand Lucrèce chante l'hymne à Vénus, quand Descartes médite son *Discours sur la Méthode,* quand Leverrier découvre une planète par le calcul, ces grands hommes sont des classiques. Et le classicisme est indéfiniment utilisable. C'est lui qui est au fond de la doctrine de Maurras, lui qui met un Anatole France à part dans le parti de la Révolution sociale, lui qui maintient un minimum de concorde intellectuelle entre les citoyens cultivés. Comment M. Sauvebois peut-il écrire tranquillement que le classicisme est composé de beautés sans « contenu », ou que ce « contenu » est sans valeur « moderne » ? C'est la tradition même de la pensée ! C'est aussi une morale, je veux dire une sorte d'hygiène supérieure, fondée sur les expériences du genre humain. Par là il tient son rôle dans la renaissance de l'orgueil français.

« Mais il y a une tradition plus précisément française, plus particulièrement liée au sens psychologique, qu'elle a porté à un point d'acuité extraordinaire. Un André Chénier, un Maurice de Guérin sont exception chez nous ; et jamais la France n'est mieux en veine, et dans une veine plus constante, que lorsqu'elle prétend mettre à nu les grands ressorts de l'âme ou varier les attitudes de l'intelligence, depuis Montaigne jusqu'à l'abbé Jérôme Coignard. Ces deux traditions se marient d'ailleurs étroitement, entrant librement l'une dans l'autre, celle-ci n'étant qu'un affinement de celle-là, restreinte au domaine de l'intelligence et du cœur.

« Je me demande, en vérité, comment on peut se dire classique, tout en couvrant de fleurs tel esclave du réel, telle brute sonore, tel afficheur d'images décoratives. Je me demande

comment on peut allier, sous je ne sais quelle flottante discipline, un système brutal ou superficiellement subtil de sensations avec ce qui est harmonie de tout l'être et grand sens humain. Je me demande comment une hiérarchie de la personne humaine, où le jugement, l'esprit, la volonté et le cœur constituent un ordre durable, fécond et universel, peut recevoir en elle un Verhaeren, un Mæterlinck, un Viélé-Griffin, un Charles-Louis Philippe...

« Tel est notre parti pris. Il n'a rien à voir avec le néo-classicisme que raille M. Saint-Georges de Bouhélier dans l'intéressante enquête menée à *Comœdia* par MM. Jean Muller et Gaston Picard. Il est distinct du traditionalisme, tel que l'ont systématisé les théoriciens de l'*Occident*. Il ne se confond pas non plus avec ce « goût du passé » que M. Jacques Boulenger attribue à la jeunesse littéraire de 1912. Du passé, nous avons plutôt le respect. Oui, le passé entre dans le système de nos disciplines, mais en ce qu'il a de permanent, de réussi et de vérifié. Notre traditionalisme se donne donc l'armature d'une critique ; il est raisonnable ; il est un point de vue sur l'universel ; il est actif et tourné vers l'avenir.

« M. Émile Henriot nous a fait l'honneur de ranger quelques collaborateurs de cette Revue sous le nom d'*Ecole critique*. C'est un honneur que nous ne méritons pas. Les principes que nous essayons ici de définir et de défendre contre les iconoclastes d'une part et, d'autre part, contre les traditionalistes moutonniers qui n'ont pas le courage de rompre avec de mauvais maîtres, ces principes ne nous appartiennent point : on les trouve dans le trésor de l'expérience des siècles, à la lumière de quelques grands esprits de la lignée d'Aristote, et dont un est vivant : Charles Maurras. Il suffit donc d'un homme pour les utiliser. C'est cet homme qui nous manque, depuis que Maurras tend vers une autre fin, écrit M. Toulet, « les forces d'un esprit subtil et son arc redoutable ». En l'attendant, ce Sainte-Beuve, ce Maurras, dont personne actuelle-

ment ne remplit la fonction, nous rappelons à nos jeunes contemporains, inlassablement, que les principes de l'art littéraire existent, et qu'ils sont éternels.

« Notre utilité est là... »

Henri CLOUARD.

*
* *

C'est avec plaisir que nous avons vu discuter nos idées, les documents que nous apportions, par le distingué critique de la *Revue critique des idées et des livres*. Toutefois nous avait-il semblé nécessaire de revenir sur l'un de ses propos, touchant l'idée d'anarchie en littérature. J'écrivais à M. Henri Clouard une lettre qu'il voulut bien reproduire dans cette même revue et qu'on me permettra de rapporter ici en partie :

« ... Il me faut vous préciser un point sur lequel je tiens à ce qu'il n'y ait pas malentendu. La faute ici d'ailleurs doit être à moi, qui ai dû écrire trop vite un petit bout de phrase que vous citez, — et qui semble faire penser que j'aie nié « un état d'esprit où se repose l'espérance ». Non, certes, je ne nie pas que la jeunesse française actuelle soit *française*, de cœur et d'esprit comme de raison. Et si j'ai écrit que nous assistions « au triomphe de l'anarchie dans les lettres », c'est que je n'envisageais, — le contexte de l'enquête du *Temps* le prouve abondamment, ainsi que maint autre écrit de moi, — c'est que je n'envisageais, dis-je, que le seul côté littéraire de la question. Les résultats de mon enquête — résultats forcément un peu arbitraires et grossiers, parce que très généraux (il s'agit de faire voir de grosses vérités à des lecteurs de journal, on ne peut s'attarder à des nuances), — les résultats de mon enquête m'ont conduit à penser et à écrire que nous étions dans l'anarchie : j'entends par là que nos jeunes écrivains ne se soucient guère aujourd'hui de faire une œuvre commune, comme leurs ancêtres romantiques, parnassiens ou symbolistes. Ils sont individualistes. Chacun tire pour soi,

isolé, libre. Chacun songe à son œuvre, à son talent propre, à ses goûts. Vous ne nierez pas que, sur le terrain littéraire (je ne peux le quitter), cette méthode soit la seule valable. Mais c'est de l'anarchie, n'est ce pas, puisque nul n'accepte de mot d'ordre général ni de chef unique, et que chacun vénère ses deux ou trois « maîtres » isolément, individuellement.

« Est-ce que vous comprenez ce que je veux dire? Je souhaiterais qu'il n'y eût pas de malentendu entre nous là-dessus.

« Que si, maintenant, nous quittons ce plan des lettres qui m'est cher, je vous assure que je n'ai jamais songé à nier ce magnifique mouvement de « renaissance » nationaliste et française qui depuis plusieurs années se préparait par vos soins, et a éclaté avec un si bel ensemble, au cours de l'été dernier. J'ai dû, en publiant avec impartialité la réponse de mes correspondants, respecter la neutralité où l'enquêteur est obligé : j'apportais des faits et des documents. Je ne pouvais prendre parti. Et si j'ai conclu, c'est sommairement et sans donner toutes mes raisons. Mais pas d'équivoque ! — C'est avec plaisir que j'ai *noté* vos réponses, de vous, de Marsan, de J.-M. Bernard, celles de Jacques Boulenger, de Toulet, de Drouot, d'Alfred de Tarde, lesquels ont affirmé, plus ou moins nettement, ce mouvement de renaissance et ce goût de ce que vous nommez justement le génie psychologique de la race... »

***

M. Henri Clouard faisait suivre, en la publiant, cette lettre, de quelques considérations utiles sur l'idée d'anarchie :

« Il y a anarchie, pour nous, en littérature, dès que quelques principes indispensables, qui relèvent du social et de l'intelligible, c'est-à-dire de tout le solide, de tout le permanent, de tout l'irréductible des lettres, se voient contestés ou ne sont plus suivis ; dès que, par suite, le légitime individua-

lisme des écrivains se dresse *en révolte* contre leur commun patrimoine ; en fin de compte, dès que la littérature n'est plus que de cénacles et de chapelles.

« C'est le drapeau de cette anarchie que se sont passé romantiques, symbolistes, naturalistes et décadents. La jeunesse française qui n'est pas prise aux filets de quelques petites écoles contemporaines, à peu près négligeables, est en train d'enfouir ce drapeau dans l'oubli. »

M. Henri Clouard puisse-t-il avoir raison !

INDEX

A

Abbaye (L'), 97, 117.
Acker (Paul), 106.
Action française (L'), 51.
Adam (Paul), 38, 80, 98, 107, 111, 114.
Ame latine (L'), 97.
Arcos (René), 35, 38, 41, 116, 117.
Aristote, 135, 136.

B

Balzac (Honoré de), 96.
Banville (Théodore de), 14.
Barbey d'Aurevilly, 111.
Barrès (Maurice), 11, 24, 38, 55, 57, 60, 61, 63, 64, 72, 76, 80, 85, 98, 106, 109, 114.
Barzun, 117.
Baudelaire (Charles), 35, 89.
Baumann (Emile), 72.
Bazin (René), 91.
Beauduin (Nicolas), 26, **27-29.**
Beethoven, 22.
Beffroi (Le), 98.
Belval-Delahaye, 22, **23-25.**
Bergson, 35, 106.
Bernard (Jean-Marc), 54, **56-58**, 136.
Billy (André), **111-112.**
Bocquet (Léon), **98.**
Boileau, 14, 85, 109.
Bonnard (Abel), **76-78,** 90.
Bonetti (Pascal), 25.
Borel (Petrus), 84.
Boulenger (Jacques), 13, **84-87,** 106, 131, 138, 138.
Boulenger (Marcel), 106.
Bourges (Elemir), 92, 109.
Bourget (Paul), 12, 60, 64, 106.
Boylesve (René), 80, 82, 106, 130, 131.
Bloch (Richard), 39.
Browning, 89.

C

Castiaux (Paul), 39, 41.
Cervantes, 73.
Chateaubriand (François-Auguste de), 91, 106.
Chateaubriant (Alphonse de), **96,** 110.
Chénier (André), 14, 89, 135.
Chennevière (Jacques), 35, 38, 41.
Chérau (Gaston), 106.
Chopin, 22.
Claudel (Paul), 20, 35, 38, 40, 60, 64, 65, 92, 109, 111, 114, 132.
Clouard (Henri), **53-56,** 57, 115, 130 et suiv., 137, 139.
Cocteau (Jean), **95.**
Codet (Louis), 90.
Colomer (André), 117.
Comte (Auguste), 11, 62.
Copeau (Jacques), 38, **44-47,** 132, 133.
Comœdia, 136.
Coppée (François), 23, 56.
Corneille, 127.
Coulon (Henri), 70, **112-114.**
Courier (Paul-Louis), 14, 74.

D

Daguerche (Henri), 72, 80.
Dante, 127.
Delarue-Mardrus (Lucie), 22.
Delavigne (Casimir), 29.
Denis (Maurice), 64.
Derème (Tristan), 72.
Descartes, 135.
Deschamps (Gaston), 127.
Despréaux (Boileau), 85.
Desvallières, 64.
Diderot, 22.
Dierx (Léon), 25.
Divan (Le), 97.
Divoire (Fernand), **110-111.**
Drouot (Paul), **91-92**, 138.
Duclos, 22.
Ducoté (Edouard), 80.
Duhamel (Georges), 35, **36-39**, 41, 42, 72, 116, 117, 129.
Dumas (Père), 10.
Durtain (Luc), 36, 38.

E

Ecrits pour l'art, 19.
Erlande (Albert), 90, **93-94.**
Ermitage, 44.

F

Fabre (J.-H.), 114.
Faguet (Emile), 62.
Fargue (J. P.), 41.
Flaubert (Gustave), 56, 72, 74, 81, 91.
Fleischmann (Hector), 117.
Florian Parmentier, 117.
Fort (Paul), 25, 38, 40, 43, 131.
France (Anatole), 56, 85, 112, 114, 132, 135.
Franck (César), 64.
Fresnois (André du), **108-110.**

G

Gandillon Gens d'Armes, 25.
Gautier (Théophile), 28, 71.
Gazette de France, 57.
Ghéon (Henri), 42, 80, 132.
Ghil (René), 19, 117.
Gide (André), 21, 38, 44, 64, 80, 82, 90, 106, 109, 114, 131, 133.
Gilbert, 11.
Gil Blas, 108.
Giraudoux (Jean), 80, 82, 90, 106, 110, 130, 131.
Gœthe, 11.
Gojon (Edmond), 96.
Goncourt, 107.
Gonzague-Frick (Louis de), 117.
Gorki, 25, 75.
Gourmont (Rémy de), 103, 109, 112, 114.
Gregh (Fernand), 117.
Guêpes (Les), 51, 54, 56, 130.
Guérin (Charles), 83, 90.
Guérin (Maurice de), 135.

H

Haraucourt (Edmond), 25.
Hardy (Thomas), 72.
Heine (Henri), 89.
Hello, 109.
Hepp (Pierre), **59-60.**
Hérédia (José Maria de), 56.
Héritier (Jean), 26, 116, 128.
Hermant (Abel), 22.
Hertz (Henri), 39.
Hervieu (Marcel), 26.
Heure qui sonne (L'), 26, 128.
Hooghe (Edouard d'), 25.
Homère, 125.
Hugo (Victor), 14, 22, 23, 24, 33, 35, 37, 40, 81, 83, 91, 96, 98, 127.
Huysmans (J.-K.), 55, 64.

I

Ibsen, 83.
Indy (Vincent d'), 64.
Intransigeant (L'), 110.

J

Jacob (Max), 115.
Jaloux (Edmond), 72, **78-82**, 90, 130.
James (William), 35.
Jammes (Francis), 20, 38, 40, 43, 53, 55, 64, 65, 109, 111, 114.
Jouve (P.-J.), 35, 36, **39**, **43**.

K

Kipling (Rudyard), 72, 75.

L

La Bruyère, 14.
Laclos, 55.
Lacuzon (Adolphe), 117, 127.
Lafargue (Marc), 70.
Laffèche (Pierre), 26.
Lafon (André), 61, 65.
La Fontaine, 74, 89, 133, 134.
Laforgue (Jules), 19, 20.
La Hire (Jean de), 117.
Lamartine, 23, 24, 40, 84, 90, 127.
La Rochefoucauld, 55.
La Salle (Louis de), 83.
Lasserre (Pierre), 54, 57, 63.
Lavaud (Guy), 72.
Le Cardonnel (Louis), 131.
Le Cardonnel (Georges), 57, 70.
Leconte de l'Isle, 25, 37.
Le Franc de Pompignan, 84.
Le Goffic, 131.
Leguay (Pierre), 70.
Leibniz, 129.
Lemaitre (Jules), 56, 109, 114.
Léopardi, 89.
Leverrier, 135.
Lièvre (Pierre), 72.
Loti (Pierre), 55, 114.
Loups (Les), **22-25**.
Lucrèce, 127.

M

Maassen (Henry), 127.
Maeterlinck (Maurice), 38, 103, 114, 136.
Magre (Maurice), 117.
Malfilatre, 11.
Mallarmé (Stéphane), 10, 19, 20, 21, 25, 27, 37, 82, 105.
Mandin (Louis), 72.
Marges (Les), 70.
Marinetti, 117.
Marivaux, 22.
Marsan (Eugène), **52**, 53, 54.
Martineau (Henri), **97**.
Massis (Henri), 104.
Maupassant (Guy de), 74, 75, 133, 134.
Mauriac (François), 61, 62, **63-65**, 132.
Maurras (Charles), 11, 24, 52, 53, 54, 57, 58, 60, 63, 82, 98, 109, 135, 136.
Mercereau (Alexandre), 117.
Mercure de France, 80.
Mérimée, 74.
Michelet, 91.
Miomandre (Francis de), 72, 80.
Mistral, 57.
Mithouard (Adrien), 109.
Molière, 107.
Monier (Raoul), 54.
Montaigne, 10, 135.
Montfort (Eugène), **70-73**.
Moréas (Jean), 14, 53, 57, 82, 83, 98, 112, 114, 131, 133, 134.
Morice (Charles), 57.
Muller (Jean), 136.
Murger, 11.

N

Nau (John-Antoine), 20.
Nazzi (Louis), 117.
Nerval (Gérard de), 11, 72.
Nietszche, 60.
Noailles (Comtesse Mathieu de), 60, 83.
Noisay (Maurice de), 54.
Nouvelle Revue Française, 42, **44-47**, 63, 64, 132.

O

Occident (L'), 55, 136.
Olivet (Abbé d'), 76.
Opinion (L'), 104.
Ott (Jean), 25.

P

Paris-Journal, 57.
Paris-Midi, 111.
Paroxysme, **26-29**.
Pascal, 30, 105.
Péladan (J.), 117.
Peguy (Charles), 64, 65.
Pergaud (Louis), 96.
Perin (Georges), 39.
Perrault, 14.
Phalange (La), 19, 54, 57.
Philippe (Charles Louis), 21, 109, 136.
Picard (Gaston), 26, 116, 128, 136.
Piron, 92.
Plessys (Maurice du), 57.
Pomairols (Charles de), 91.
Ponchon (Raoul), 131.
Ponsard, 29.
Praviel, 98.
Prévost (Marcel), 133.
Puvis de Chavannes, 75.
Puy (Michel), 70.

R

Rabelais, 73.
Racine, 9, 14, 33, 37, 75, 81, 86, 105, 109, 127.
Rameau (Jean), 20.
Raynaud (Ernest), 57.
Régnier (Henri de), 38, 56, 61, 80, 83, 85, 92, 105.
Renaissance Contemporaine (La), 26, 116, 125, 126.
Renan, 61, 62, 114, 132.
Restif de la Bretonne, 81.
Revue critique des idées et des livres, 51, 53, 54, 56, 63, 108, 130, 136.
Revue Encyclopédique, 57.
Revue Hebdomadaire, 61.
Rey (Etienne), 12, 121, 122, 123, 124, 130, 131.
Richepin (Jean), 22, 23, 25.
Rimbaud (Arthur), 20, 35.
Rollinat (Maurice), 24.
Romain (Jules), **30-36**, 38, 39, 41, 52, 71, 116, 117, 133.
Ronsard, 92.
Rosny (J.-H.), 25, 107.
Royère (Jean), 19, **20 21**, 117.
Rubriques Nouvelles (Les), 26.
Ryner (Han), 25, 117.

S

Saint-Cyr (Georges de), 117.
Saint-Georges de Bouhélier, 70, 117, 136.
Saint-Pol Roux, 117.
Sainte-Beuve, 71, 81, 103, 136.
Salmon (André), **95**.
Samain (Albert), 25.
Sauvebois (Gaston), 134, 135.
Schlumberger, 39, 80.
Shakespeare, 81, 127.
Sicard (Emile), 97.
Signoret (Emmanuel), 94.
Spire (André), 38.
Stendhal, 14, 55, 72, 74, 106, 134.
Suarès, 106, 131, 134.

T

Tailhade (Laurent), 20.
Tailhède (Raymond de la), 57.
Taine, 62, 105, 114.
Tarde (Alfred de), **104-108**, 131, 134, 138.
Temps (*Le*), 5, 56, 115, 125, 126, 127, 129, 130, 133, 137.
Tharaud (Jérôme et Jean), **73-76**, 80, 82, 106, 110, 130, 134.
Thogorma (Jean), 26.
Tolstoï, 83.
Toulet (P.-J.), 70, **82-84**, 90, 130, 131, 136, 138.
Touny (Léris), 117.

U

Unanimisme (L'), **30-43**, 52, 71.

V

Vallette (Edmond), 80.
Valéry-Larbaud, 106, 110.
Valéry-Radot, 65.
Vaudoyer (Jean-Louis), 80, **88-90**, 106.
Vellay (Charles), 57.
Verhaeren (Emile), 22, 35, 38, 40, 43, 53, 55, 131, 133, 136.
Verlaine, 10, 14, 20, 24, 69.
Vérola (Paul), 26.
Veyssié (Robert), 26, 125.
Vie Heureuse (La), 78.
Viélé-Griffin (Francis), 38, 131, 133, 136.
Vigny (Alfred de), 40, 90.
Vildrac (Charles), 36, 38, 41, 42, 72, 117.
Villetard (Pierre), 80, 90
Villiers de l'Isle-Adam, 20, 23, 111.
Viollis (Jean), 70.
Vogue (La), 19.
Voisins (Gilbert de), 80, 90.
Voltaire, 9, 22, 74, 75, 76, 81, 134.
Vuillermoz (Emile), 70.
Whitman (Walt), 35, 38, 40, 42, 43.

W

Willy (Colette), 90.
Wyzewa (Teodor de), 89.

Z

Zola, 22, 35, 79. 96, 105, 108, 111.

146

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS. 5

LA GAUCHE. 17

I. LE NÉO-SYMBOLISME. M. *Jean Royère* 19

II. LES LOUPS. M. *Belval-Delahaye* 22

III. L'ÉCOLE PAROXYSTE ET SES DÉRIVÉS. M. *Nicolas Beauduin* 26

IV. L'UNANIMISME ET SES ALENTOURS. MM. *Jules Romains, Georges Duhamel, P.-J. Jouve* . . . 30

V. LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. M. *Jacques Copeau*. 44

LA DROITE. 49

I. L'ÉCOLE CRITIQUE. MM. *Eugène Marsan, Henri Clouard, Jean-Marc Bernard, Pierre Hepp*. . . 51

II. L'ÉCOLE SPIRITUALISTE. M. *François Mauriac*. . . 61

INDÉPENDANTS ET RÉGULIERS.

MM. *Eugène Montfort, Jérôme et Jean Tharaud, Abel Bonnard, Edmond Jaloux, P.-J. Toulet, Jacques Boulenger, Jean-Louis Vaudoyer, Paul Drouot, Albert Erlande, Jean Cocteau, André Salmon, Edmond Gojon, Louis Pergaud, Alphonse de Chateaubriant, Henri Martineau, Emile Sicard, Armand Praviel, Léon Bocquet*. 69

Les Critiques.

MM. *Alfred de Tarde, André du Fresnois, Fernand Divoire, André Billy, Marcel Coulon* 103

Conclusion 115

Notes.

I. D'une renaissance de l'orgueil français 121
II. A propos d'une information défectueuse . . . 125
III. Le renouveau français. 130

Index des noms cités 141

Table des matières 147

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, EDITEUR

5, quai Malaquais, PARIS

LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE

Mario ROQUES

VOLUMES PARUS :

La Chastelaine de Vergi, poème du XIIIe siècle, éd. par Gaston RAYNAUD, *deuxième édition*, revue par Lucien FOULET. Un volume in-8° de VII-35 pages..... **0 fr. 80**

François VILLON, **Œuvres,** édit. par UN ANCIEN ARCHIVISTE [Auguste LONGNON]. Un volume in-8 de XVI-124 pages..... **2 fr.**

Courtois d'Arras, jeu du XIIIe siècle, édit. par Edmond FARAL. Un volume in-8° de VI-34 pages..... **0 fr. 80**

La Vie de Saint-Alexis, poème du XIe siècle, texte critique de Gaston PARIS. Un volume in-8° de VI-50 pages..... **1 fr. 50**

Le Garçon et l'Aveugle, jeu du XIIIe siècle, éd. par Mario ROQUES. Un volume in-8° de VI-18 pages..... **0 fr. 50**

ADAM LE BOSSU, trouvère artésien du XIIIe siècle. **Le Jeu de la Feuillée**, éd. par Ernest LANGLOIS. Un volume in-8° de XIV-76 pages..... **2 fr.**

Les Chansons de Colin Muset, éd. par Joseph BÉDIER, avec transcription des mélodies, par J.-B. BECK. Un volume in-8° de XIII-44 pages..... **1 fr. 50**

Huon le Roi, *Le Vrai Palefroi*, avec deux versions de *La Male Honte*, par **Huon de Cambrai**, et par **Guillaume**, fabliaux du XIIIe siècle, éd. par Arthur LANGFORS. Un volume in-8° de XV-68 pages ..... **1 fr. 75**

CLASICOS CASTELLANOS

Broché, **3** fr. ; relié toile, **4** fr. ; relié peau..... **5** fr.

Œuvres parues : **Santa Teresa.** TOMO I. Las Moradas. — **Tirso de Molina.** TOMO I. Teatro. — **Cervantès.** Don Quijote. TOMO I, II, III et IV. — **Garcilaso.** Obras. — **Quevedo.** Obras. Vita del Buscon. — **Torrès Villaroel.** Vida. — **Duque de Rivas.** Romances. Tomes I et II. — **Juan de Avila.** Epistolario espiritual.

Romania. Dirigée par MARIO ROQUES. Un an, **20** fr. ; Départements, U. P. **22** fr.

Revue Celtique. Dirigée par J. LOTH, prof. au Collège de France. Un an : **20** fr. ; Départements, U. P. **22** fr.

Recueil de Travaux, relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes. Dirigé par G. MASPERO, de l'Institut. Chaque volume (4 fascicules), **30** fr. Départements, U. P. **32** fr.

Le Moyen-Age. Dirigé par A. MARIGNAN, M. PROU, de l'Institut, professeur à l'Ecole des Chartes et WILMOTTE. Un an : **15** fr. ; Départements, U. P. **17** fr.

Revue des Bibliothèques. Dirigée par E. CHATELAIN, de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris et L. DOREZ, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale. Un an : **15** fr. ; Départements, U. P. **17** fr.

Revue de Philologie Française et de Littérature. Dirigée par Léon CLÉDAT, professeur à l'Université de Lyon. Un an : **15** fr. ; Départements, U. P. **16** fr.

Revue Internationale de l'Enseignement supérieur. Mensuelle. **24** fr.

Bulletin mensuel des récentes Publications françaises *(Bibliothèque Nationale)*, 1.200 pages par an. Nouvelle série méthodique. Un an, **10** fr. ; U. P. **12** fr.

Gaston PARIS

MÉLANGES LINGUISTIQUES

publiés par Mario ROQUES

I. *Latin vulgaire et langues romanes.* — II. *Langue française.* — III. *Notes étymologiques.* — Index des auteurs et des textes cités. — Index des mots. (*Ces index forment 50 pages : ce chiffre donne un aperçu de l'importance de l'ouvrage et des matières étudiées*).

1 volume in-8°, 800 pages..... 25 fr.

Mélanges de Littérature Française du Moyen Age

PREMIÈRE PARTIE : *La littérature française au moyen-âge. L'Epopée. Le Roman*

Fort volume in 8°..... 12 fr.

Prochainement :

DEUXIÈME PARTIE : *L'Histoire. La Poésie lyrique. La littérature du XVe siècle*

Fort volume in-8°..... 12 fr.

Joseph BÉDIER

Professeur au Collège de France

LES LÉGENDES ÉPIQUES

Recherches sur la formation des chansons de geste

I. Le cycle de Guillaume d'Orange

1908, in-8..... 8 fr.

II. La légende de Girard de Roussillon. — La légende de la conquête de la Bretagne par le roi Charlemagne. — Les chansons de geste et les routes d'Italie. — Ogier de Danemark et saint Faron de Meaux. — La légende de Raoul de Cambrai.

1909, in-8..... 8 fr.

GRAND PRIX GOBERT *à l'Académie française.*

LES SOURCES DE L'ARGOT ANCIEN

par L. SAINÉAN

TOME Ier : *Des Origines à la fin du* XVIIIe *siècle*

TOME II : *Le* XIXe *siècle* (1800-1850)

Les deux volumes ensemble in-8° écu (Tome Ier, XVI-426 pp. Tome II, 470 pp.).

Prix..... 15 fr.

Du même Auteur

L'ARGOT ANCIEN (1455-1850)

Ses éléments constitutifs, ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale et de l'Argot moderne, avec un appendice sur l'Argot jugé par Victor Hugo et Balzac.

Ouvrage couronné par l'Institut (Prix Volney). — Prix..... 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE DU XVe SIÈCLE (Volumes in-8°)

P. CHAMPION

LA VIE DE CHARLES D'ORLÉANS

Avec 16 phototypies hors texte..... **15 fr.**

Introduction. — Chapitre I. L'enfance (1394-1404). — II. L'adolescence (Isabelle de France 1404-1407). — III. L'assassinat de Louis d'Orléans (1407). — IV. La paix fourrée 1408-1409). — V. Les Armagnacs (1409-1413). — VI. Les Cabochiens (1413-1414). — VII Azincourt (1415). — VIII. La « prison » anglaise. — IX Méditations et lectures. — X. La poésie. — XI. La délivrance. — XII. Le retour en France (1440-1441). — XIII. La vie active (1441-1447). — La paix anglaise — XIV. La descente en Italie 1448-1450 — XV. La vie à Blois. « Le séjour d'honneur ». — XVII. Les loisirs. — XVIII. La naissance de Marie d'Orléans 19 décembre 1457). — XIX Le procès du duc d'Alençon (1458). — XX Les dernières années (1459-1465). — XXI. La poésie. — « Le livre de Pensée » (1440-50 — 1450-60. — XXII. Collaborateurs poétiques. — I. Les domestiques — XXIII. II. Visiteurs et correspondants. — XXIV. Du bel esprit à Blois. — Itinéraire. — Index.

Couronné par l'Académie française. PRIX GOBERT (2me)

CH. OULMONT

La poésie morale, politique et dramatique à la veille de la Renaissance

Pierre GRINGORE

Introduction. — I. La vie de Pierre Gringore. — II. Bibliographie chronologique et analytique des œuvres de Gringore — III. Le milieu où a vécu Gringore. Son éducation. Ses lectures. — IV. Les sources directes de Gringore. Rapprochements entre ses œuvres et les passages imités. — V. Les idées de Gringore dans les œuvres de morale générale. — VI. L'opinion publique de 1500 à 1515, d'après la littérature du temps. — VII. Les œuvres de circonstance. — VIII. La personnalité de Gringore parmi ses prédécesseurs immédiats et ses contemporains.

Couronné par l'Académie française.

Prix..... **7 fr. 50**

MATHILDE LAIGLE

LE LIVRE DES TROIS VERTUS DE CHISTINE DE PISAN

et son milieu historique et littéraire

Avec planches hors texte..... **7 fr. 50**

Préface. — PREMIÈRE PARTIE. — *Le Livre des Trois Vertus de Christine de Pisan.* — I. Introduction générale. — II. Le titre du livre. — III. Date de la composition de l'ouvrage. — IV. Situation de Christine de Pisan au moment où elle écrit son *Livre des Trois Vertus.* — V. L'histoire du *Livre des Trois Vertus.*

SECONDE PARTIE. — *Composition de l'ouvrage.* — I. Procédés de composition et plan de l'ouvrage. — II. Méthode de travail de l'auteur ; son style, sa langue — III. Les sources du *Livre des Trois Vertus.*

TROISIÈME PARTIE. — *Aperçu général des idées de Christine.* — I. Morale pratique. — II. La force de la tradition. — III La force de l'exemple. — IV. Le prétendu féminisme de Christine de Pisan. — V L'amour de Dieu, base de l'éducation. — VI. Le culte de l'honneur féminin. — VII. Les manières honnêtes.

QUATRIÈME PARTIE. — *Education et Instruction de la Jeunesse.* — I. Les enfants. — II. Les garçons — III. Les jeunes filles. — IV. Mariages pour le futur — V. Suite de l'education de la jeune fille. — VI Jeux et esbatemens. — VII. Christine, champion de l'instruction des femmes. — VIII. Education pratique. — IX. L'éducation du cœur.

CINQUIÈME PARTIE — *La femme émancipée : ses devoirs moraux et sociaux.* — I. Frugalité dans le boire et le manger. — II. Modération dans le luxe des vêtements. — III. Modération dans l'emploi des parfums. — IV. Pratiques diverses de la charité — V. Il faut recevoir avec grâce. — VI. Amour de la vérité.

SIXIÈME PARTIE. — *Situation morale et civile de la femme vis-à-vis de son mari.* — I. Médit traditionnel de la femme ; sa subordination à l'homme. — II. La femme humble envers son mari. — III. La femme gardienne de la paix et de l'honneur du foyer. — IV. Conduite de la femme envers un mauvais mari. — V La femme bonne ménagère — VI. Conduite de la femme envers les parents et les amis du mari.

SEPTIÈME PARTIE. — *Gestion des finances et des revenus du ménage.* — I. Situation financière de la France vers 1405. — II. Diverses causes des embarras d'argent. — III. Christine conseille l'économie et la réduction des superfluités. — IV. Les comptes d'une grande dame. — V. Les dépenses d'un ménage proportionnées à la chevance ou au gain du mari. — VI. Les femmes des marchands, celles des métiers, et celles des laboureurs, collaboratrices de leurs maris et gardiennes de leur conscience.

HUITIÈME PARTIE. — *Devoirs et connaissances spéciales de la dame terrienne.* — I. Caprice de vie rustique : le Petit Trianon d'Isabeau. — II. Economie rurale. — III. Droit usuel. — IV. Droits d'armes.

NEUVIÈME PARTIE. — *La femme prise dans certaines conditions particulières.* — I. La veuve. — II. Remariage. — III. Le deuil vers l'an quatorze cent. — IV. La vieille femme. — V. La chambrière. — VI. La femme de *folle vie.* — Conclusion.

REVUE DE L'ART CHRÉTIEN

FONDÉE EN 1857

La *Revue de l'Art chrétien* paraît en six fascicules in-4° de 80 pages chacun au moins. L'année 1911 a fourni un volume de 516 pages, illustré d'une planche en couleurs, de trois phototypies et de 279 figures.

ABONNEMENT : France et Belgique. **20** fr. : autres pays, **25** fr.
Prix du numéro, **5** fr. — Année écoulée, **30** fr.

Collection in-8°, 1857 à 1881, 24 volumes..... **1.000** fr.
Collection in-4°, 1883 à 1911, 29 volumes..... **450** fr.

Table de la collection in-4° en souscription, à paraître en 1912.

REVUE DE L'ART CHRÉTIEN : Supplément I

LES SCULPTURES DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

DE LA

CATHÉDRALE DE BOURGES

par AMÉDÉE BOINET, Archiviste-Paléographe, Diplômé de l'Ecole du Louvre

Ouvrage illustré de 12 planches en phototypie et de 101 figures..... **30** fr.

Pour les abonnés de la *Revue de l'Art chrétien* il est consenti un prix de faveur de **20** fr.

OUVRAGES DE LOUIS MAIGRON

Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand

LE ROMANTISME ET LES MŒURS

Essai d'Etude historique et sociale d'après des documents inédits

1910. In-8 de XIX-508 pages sous couverture romantique (*épuisé*)

LE ROMANTISME DE LA MODE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

1911. In-8 de VII-250 pages. Avec une planche en couleurs en 24 photogravures hors texte..... **10** fr.

La Toilette féminine.— La Toilette masculine. — L'Ameublement et l'Architecture. — Quelques élégances romantiques. — L'Air romantique.

LE ROMAN HISTORIQUE

A L'ÉPOQUE ROMANTIQUE

Essai sur l'influence de WALTER SCOTT

Nouvelle édition

1912. In-8 de VII-247 pages. **5** fr.

Ouvrages du Vte Albert RÉVÉREND

(En vente exclusivement à notre librairie, seule propriétaire)

LES FAMILLES TITRÉES & ANOBLIES AU XIXe SIÈCLE

I. Armorial du 1er Empire. 4 volumes grand in-8, 1.450 pages. **100** fr. »

Album de l'Armorial du 1er Empire, *avec la collaboration du Comte Eugène VILLEROY*, 140 pl. petit in folio (de 30 écussons chacune)..... **200** fr. »

II. Titres, Prairies et Anoblissements de la Restauration. 6 volumes grand in-8, 2.600 pages..... **150** fr. »

III. Titres et Confirmations de Titres. *Monarchie de juillet, 2e République, Empire, 3e République.* 1 volume grand in-8, 700 pages, en 2 parties **50** fr.

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE DE FRANCE

Fondé en 1843 par M. BOREL D'HAUTERIVE

Et continué sous la direction du **Vicomte ALBERT RÉVÉREND**

1912 SOIXANTE-HUITIÈME VOLUME (70e ANNÉE)

Petit in-8, in-422 pages et blasons en couleur..... **10** fr. »
Chaque année (*sauf épuisées*)..... **10** fr. »

COLLECTION COMPLÈTE *(Formant l'Armorial le plus complet et le plus autorisé)*
Exempl. d'occasion, 68 vol., rel. demi-chagrin ..... **600** fr. »

Jean CALVIN

INSTITUTION DE LA RELIGION CHRESTIENNE

TEXTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION FRANÇAISE (1541)

Réimprimé sous la direction de Abel LEFRANC, professeur au Collège de France, directeur-adjoint à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, par Henri CHATELAIN, agrégé, docteur ès lettres, professeur à l'Université de Birmingham et Jacques PANNIER, pasteur, licencié ès lettres.

2 volumes in-8° de 900 pages et fac-similés..... 25 fr.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE DE LA RENAISSANCE
publiée sous la direction de MM. PIERRE DE NOLHAC et LÉON DOREZ
Petit in-8°. — TOME XI.

H. LONGNON

ESSAI SUR P. DE RONSARD

Avec un portrait..... 8 fr.

Avertissement. — PREMIÈRE PARTIE. — *Les Ancêtres.* — I. Les ancêtres de Ronsard. — II. Le père et la mère de Ronsard.
DEUXIÈME PARTIE. — *La Jeunesse.* — I. Les « enfances ». — II. Premières études et premiers vers. — III Les humanités. — IV. La brigade. — V. Les amours de jeunesse.
APPENDICE. — Le nom de Ronsard. — II. Les armes des Ronsard. — III. Parenté des La Trémoïlle et des Ronsard. — IV. Parenté des Ronsard, des Chasteignier et des Baïf. — V. Parenté des Ronsard et des Du Bellay. — VI. Le manoir de la Poissonnière. — VII. Pièces composées par Ronsard à l'intention d'autres personnages. — VIII. Marguerite et Cassandre Salviati. — IX. Sur la date de composition des « Amours de Cassandre ». — X. Marie Dupin. — XI. Sinope et Marie. — XII. Genèvre. — XIII. Sur les éditions du « Livret de Folastries »

Série gr. in-8° t., II-III

Pierre de NOLHAC

PÉTRARQUE ET L'HUMANISME

Prix..... 20 fr.

Nouvelle édition, remaniée et augmentée, avec un portrait inédit de Pétrarque et des fac-similés de ses manuscrits.

.. « L'intelligence avec laquelle M. de Nolhac a conduit son enquête, ayant toujours en vue le développement intellectuel de Pétrarque et son action littéraire sur ses contemporains, donne à son livre une portée supérieure. Aussi a-t-il été classé aussitôt parmi les meilleurs livres que nous avons sur les débuts de l'humanisme. Une nouvelle édition était devenue nécessaire : elle donnera toute satisfaction. Il a été tenu compte de tous les travaux publiés sur Pétrarque depuis 1892 : la rédaction a été modifiée en maints endroits : un chapitre (le IX°, *Les Pères de l'Eglise et les auteurs modernes chez Pétrarque*), et divers excursus ont été ajoutés. La nouvelle édition aura le même succès que la première. » — Paul MEYER, *Romania*, janvier 1908.

... « L'ouvrage, excellent déjà, a gagné à la fois comme œuvre d'art et comme œuvre de science. » — P. LEJAY, *Revue critique*, n° 6, 1908.

ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS

Édition critique publiée par Abel LEFRANC
Professeur au Collège de France
JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX
JEAN PLATTARD ET LAZARE SAINÉAN

TOME PREMIER

GARGANTUA

PROLOGUE — CHAPITRES I-XXII

Avec une Introduction, une Carte et un Portrait

Beau volume in-4° de CLVI-214 pages..... 15 fr.

Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit

Gaix Baron de Blay de). *Une amie inconnue d'Eugénie de Guérin :* **Coralie de Gaix. Correspondance et Œuvres.** Publiées avec Notes et Portrait. Introduction par Armand Praviel. Préface de Jules Lemaitre, de l'Académie Française. 1912. In-8° écu, 395 pages..... **3 fr. 50**

« Cette demoiselle de la Restauration me plaît extrêmement. J'aime au commencement, sa candeur, sa gaîté, sa verve innocente, son romantisme de petite fille, son ardeur en amitié, sa piété, sa bonté, et, vers la fin, sa tristesse. Puis ses lettres ressuscitent un coin d'une France déja ancienne, un petit monde provincial, campagnard et aristocratique, plein de figures originales, et, si je puis dire, une vie savoureuse et libre dans la tradition. En lisant ce livre, on goûtera dans sa familiarité le charme d'un passé noble et pur. »

Jules Lemaitre.

— **Lettres du baron de Castelnau,** officier de Carabiniers, 1728-1793, publiées avec notice, notes, index et fac-similés. Préface de M. Arthur Chuquet, membre de l'Institut, 1912. In-8 de VIII-372 pages.... . **3 fr. 50**

« On croit entendre Alfred de Vigny. »

(A. Chuquet.)

— **Lettres de Mgr de Fontange,** évêque de Lavaur, 1749-1764. Publiées avec notices, notes et index par le Baron de Blay de Gaix. Introduction de M. l'abbé de Fénols. Préface de M. de Lahondès. In-8° écu..... **3 fr. 50**

Lacour-Gayet (G.), *professeur à l'Ecole supérieure de Marine, membre de l'Institut.* **La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XV.** 1910, 2e édition revue et augmentée. In 8, x-578 p..... **15 fr.**

— **La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI.** 1905, in-8..... **15 fr.**

« Pour la première fois l'histoire de la Marine qui de 1778 à 1783 a relevé l'honneur de la marine française, a été décrite en détail avec la minutieuse exactitude et avec la vie que pouvait seul donner un dépouillement complet des Archives de la Marine. Pour la première fois nous sommes mis à même de porter un jugement compétent sur les chefs d'escadre que la reconnaissance de la postérité a confondus dans une commune admiration (D'Orvilliers, D'Estaing, Guichen, La Motte Picquet, Grasse, le bailli de Suffren). M. L. G. a raconté toute cette histoire de la manière la plus captivante. »

Gabriel Monod, *Revue hist.*, n° 181, p. 165-168.

— **La Marine militaire de la France sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.** Tome Ier. **Richelieu, Mazarin,** 1624-1661. 1911, in-8° et pl. **7 fr 50**

Le tome II est sous presse.

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE CHATEAUBRIAND

PUBLIÉE

Avec Introduction, Indication des Sources, Notes et Tables doubles

par **L. THOMAS**

Tome I, in-8°, 400 pages et portrait inédit, **10 fr.** Tome II, in-8°, 400 pages, **10 fr.**

L'ouvrage tiré à 1.100 exemplaires numérotés formera environ 5 volumes auxquels on souscrit

Il reste encore quelques exemplaires sur papier de hollande à **20 fr.**

ŒUVRES COMPLÈTES DE STENDHAL

Édition définitive, publiée d'après les manuscrits

Sous la direction d'**Edouard CHAMPION**

avec une Bibliographie Stendhalienne, par Henri Cordier, membre de l'Institut avec Introductions, Notes, Appendices et Tables

35 volumes in-8° écu (format Lenotre), accompagnés de portraits, de planches documentaires et de fac-similés d'autographes. Chaque volume in-8° écu. **5 fr.**

VIE DE HENRI BRULARD

Écrite par lui-même

Publiée intégralement pour la première fois d'après les manuscrits de Grenoble

par **Henry DEBRAYE**

Ancien élève de l'Ecole des Chartes, archiviste de la ville de Grenoble

2 volumes in-8 avec planches hors texte..... **10 fr.**

Arthur CHUQUET
Membre de l'Institut

ORDRES ET APOSTILLES DE NAPOLÉON

(1799-1815)

Tome I. Fort volume in-8° de 400 pages, avec notes et index. **7 fr. 50**
Tome II, in-8°, 668 p., **10** fr. Tome III, in-8°, 656 p., **10** fr. Tome IV, 659 p. **10** fr.
Ouvrage complet et terminé : **37** fr. **50**

Marcel MARION
Professeur au Collège de France

LA VENTE DES BIENS NATIONAUX PENDANT LA RÉVOLUTION

Avec étude spéciale des ventes dans les départements de la Gironde et du Cher

Fort vol. in-8° de 448 pages..... **10 fr.**

Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

Cet ouvrage est excellent : solidement documenté, fermement conduit, très clair, très vivant, plein d'ingénieuses vues de détail et de vues générales précises... Aucun érudit ne travaillera désormais cette épineuse question des biens nationaux sans l'avoir lu au préalable, pour son instruction personnelle comme un exemple. C'est le plus grand éloge, il me semble, qu'on puisse faire d'une œuvre scientifique de cette nature. »

Camille BLOCH, *La Révolution française.*

Charles SCHMIDT
Archiviste aux Archives Nationales

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

depuis 1789 aux Archives Nationales

Avec une lettre-préface de M. A. AULARD

In-8°..... **5 fr.**

Les demandes de recherches — la salle de travail — les inventaires — les sources de l'histoire d'un département, d'un canton ou d'une commune aux archives nationales — les séries départementales. Grâce à cet excellent répertoire « *en quelques instants tout travailleur saura ce qu'il peut trouver et ce qu'il doit demander aux archives nationales.* »

A. AULARD.

Augustin COCHIN
Archiviste-paléographe

LA CRISE DE L'HISTOIRE RÉVOLUTIONNAIRE

TAINE ET M. AULARD

DEUXIÈME ÉDITION REVUE

Volume in-8..... **2 fr. 50**

AUG. COCHIN et CHARPENTIER

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE EN 1789 EN BOURGOGNE

In-8°..... **1 fr. 50**

Charles MAURRAS

TROIS IDÉES POLITIQUES

CHATEAUBRIAND, MICHELET, SAINTE-BEUVE

1912 5e édition, in-8°..... **2 fr.**

ANTHINEA

D'ATHÈNES A FLORENCE

Nouvelle édition, in-8° carré..... **3 fr. 50**

Troisième édition refondue et augmentée *(Juillet 1912)*

LA LÉGENDE DE LA MORT

CHEZ LES BRETONS ARMORICAINS

par **Anatole LE BRAZ**

Avec des notes sur les croyances analogues chez les autres peuples celtiques

par **Georges DOTTIN**, professeur à l'Université de Rennes

2 forts volumes petit in-8, ensemble..... **10 fr.**

Ch. LE GOFFIC

LA BRETAGNE ET LES PAYS CELTIQUES

L'AME BRETONNE

NOUVELLE ÉDITION

1re, 2e, séries illustrées, chaque ..... **3 fr. 50**

3e série ..... **3 fr. 50**

Dans ces nouvelles éditions complètement refondues et enrichies d'un nouveau tome inédit, c'est tout le passé de la vieille péninsule armoricaine, mœurs, traditions, croyances, littérature, etc., qui nous est présenté en une synthèse puissante. L'art breton, si original, y a sa place près de l'art dramatique, d'un archaïsme si savoureux. Le prêtre, le barde, le soldat sont étudiés dans des monographies spéciales. De fins et délicats portraits (Ernest Renan, Henriette Renan, Jules Simon, H. de La Villemarqué, F.-M. Luzel, N. Quellien, Emile Souvestre, l'amiral Réveillère, Jean-Louis Hamon, Gustave Geffroy, Yann Nibor, Jaffrennou-Taldir, etc.), achèvent de nous renseigner sur les caractères essentiels de l'*Ame bretonne*.

Le livre de Charles Le Goffic, qui s'est vu décerner par l'Académie française l'une de ses plus hautes récompenses, le prix Née, réservé à « *l'auteur de l'œuvre la plus originale comme forme et comme pensée* », ce livre ne fait pas seulement aimer la Bretagne : il l'explique.

Charles GÉNIAUX

LA BRETAGNE VIVANTE

1912. In-12..... **3 fr. 50**

I. La Bretagne pauvre. — II. Le Communisme rural au Pays Gallot. — III. La Vie bretonne. — IV. Les Rebouteurs. — V. Magiciens et Sorciers. — VI. Le Culte de la Mort. — VII. Les Artisans bretons. — VIII. Le Mobilier breton. — IX. Les Pêcheurs sardiniers. — X. Le Retour des Islandais. — XI. Les Sauveteurs bretons. — XII. L'Enfant breton. — XIII Proclamation de la Révolution dans un village morbihannais. — XIV. Chez les Bigoudens. — XV. Le Pardon de Saint-Jean-du-Doigt. — XVI. Ploërmel et Josselin. — XVII. Le Golfe du Morbihan. — XVIII. Au pays des Chupens blancs.

UNE FAMILLE VIVAROISE

Histoires d'autrefois racontées à ses Enfants

par le **Marquis de VOGÜÉ**

de l'Académie Française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

2 volumes in-8e écu et planches, chaque ..... **3 fr. 50**

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

BINDING SECT. MAY 7 1964

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 297 H4

Henriot, Émile
À quoi rêvent les jeunes gens